

N. VAN WIJK

Les langues slaves

De l'unité à la pluralité

491.8
V 26 L

491.8
V26L

MOUTON & CO . 'S-GRAVENHAGE

LES LANGUES SLAVES
DE L'UNITÉ À LA PLURALITÉ

JANUA LINGUARUM

STUDIA MEMORIAE
NICOLAI VAN WIJK DEDICATA

edenda curat

CORNELIS H. VAN SCHOONEVELD
LEIDEN

NR. II



1956

MOUTON & CO · 'S-GRAVENHAGE

LES LANGUES SLAVES

DE L'UNITÉ À LA PLURALITÉ

(SÉRIE DE LEÇONS FAITES À LA SORBONNE)

par

N. VAN WIJK †

DEUXIÈME ÉDITION, CORRIGÉE

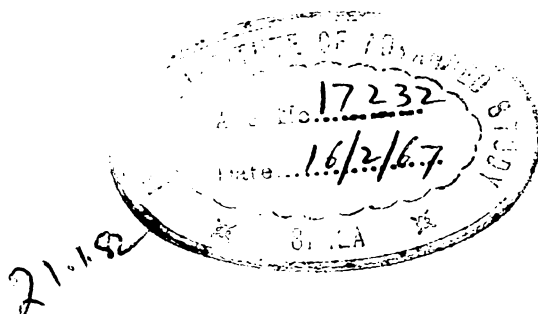


1956

MOUTON & CO • 's-GRAVENHAGE

Première édition dans „Le Monde slave”, 1937

491.8
V 26 L



Library

IIAS, Shimla

491.8 V 26 L



00017232

Printed in the Netherlands by
Mouton & Co., Printers, The Hague

TABLE DE MATIÈRES

I—Le slave commun dans l'ensemble indo-européen .	1
II—Parallélisme et divergence dans l'évolution des langues slaves	25
III—Les langues slaves de l'Est	49
IV—Les langues slaves de l'Ouest	73
V—Les langues slaves du Sud	97

LE SLAVE COMMUN DANS L'ENSEMBLE INDO-EUROPÉEN

1. Le fait de traiter de la plus ancienne histoire du slave, peut paraître un sujet un peu bien spécial. Cependant, je tâcherai de me placer, autant que possible, au point de vue de la linguistique générale, et je ferai de mon mieux pour ne pas infliger de détails inutiles. D'ailleurs, une histoire en quelque sorte détaillée du slave préhistorique ne saurait être reconstruite, vu que les données qui, dans cette matière, nous sont fournies par des textes et par les langues vivantes, sont insuffisantes. Du reste, pour ce but, la langue dite indo-européenne, dont procède le slave, ainsi que le baltique, le germanique, le grec, le latin et d'autres langues, devrait nous être plus connue que ce n'est le cas actuellement.

La linguistique comparée est en plein progrès, mais ce progrès va de pair avec la compréhension grandissante de notre ignorance quant à la langue indo-européenne. Brugmann, qui, à la fin du siècle passé et au commencement de ce siècle, publia les deux éditions de son *Grundriss*, professait plus de scepticisme à l'égard des possibilités de reconstruction que Schleicher, qui était d'une génération précédente; cependant, de nos jours on hésiterait à accepter mainte forme indo-européenne qui, pour Brugmann, ne faisait pas l'ombre d'un doute. L'idée, exprimée à plusieurs reprises par Meillet, consistant à dire que de la présence, dans des langues apparentées, de formes identiques, on n'est pas autorisé à conclure à l'existence des mêmes formes dans la langue-mère commune, se montra très féconde; souvent de telles formes se trouvaient être dues à une évolution parallèle plus récente, grâce à laquelle elles avaient remplacé des formes plus anciennes qu'on avait fini par considérer comme irrégulières. Dans le système d'une langue, telle qu'elle se présente à un moment donné, se trouvent les germes de

l'évolution future qui, sauf des circonstances spéciales, suivra partout le même cours. C'est là un point fondamental de la conception linguistique de Meillet, qui, continuant de Saussure, a orienté, pour une bonne part, les idées linguistiques modernes. A notre époque la doctrine des propriétés structurales des systèmes linguistiques qui en déterminent l'évolution future, se montra féconde, notamment dans le domaine de ce qu'on appelle la phonologie; les phonologues aiment parler des «tendances» qui régissent l'histoire des sons, et ils appellent cette façon de voir «téléologique». Si nous n'entendons pas par ce terme un processus mental conscient qui régleme les faits, mais si nous l'appliquons aux forces qui résident dans un système et le poussent dans un sens donné, nous pouvons dire que la linguistique moderne est orientée téléologiquement, même en dehors de la phonologie. Nous l'avons constaté déjà à l'occasion des idées de Meillet concernant le parallélisme dans l'évolution des langues; et ce sont les mêmes conceptions qui ont inspiré à M. Jespersen sa théorie du *progress in language*.

Retournons à l'indo-européen. Qui pourrait prétendre le connaître? Les lignes de son système grammatical sont bien vagues pour nous. Nous avons des notions passablement suffisantes de sa déclinaison; cependant, la reconstruction d'un simple singulier ou pluriel offre déjà de grosses difficultés; quant au verbe, sur des choses élémentaires comme la forme et la fonction du subjonctif, ainsi que les rapports entre l'aoriste et le présent, nous ne sommes orientés qu'insuffisamment; même le système des désinences personnelles nous place devant des énigmes. Le système phonologique de l'indo-européen, on croyait le connaître assez bien jusqu'à il n'y a pas longtemps; mais les nouvelles données fournies par le hittite ôtèrent toute leur force à des notions qui paraissaient solides; il semble bien vraisemblable que certains sons, qui, jusqu'à présent, ont passé pour être des phonèmes de l'indo-européen, sont des produits d'un développement plus récent, qui a eu lieu à une époque où la langue-mère ne constituait plus une unité. Grâce à des études approfondies sur l'histoire de l'indo-européen le plus ancien, histoire sur laquelle nous ne sommes pas entièrement

dépourvus de données, on constate à présent, plus qu'auparavant, un mouvement continu dans cette langue, une modification progressive du système linguistique ; par là il devient plus difficile de tracer une ligne de démarcation nette entre la période de l'unité de la langue indo-européenne et celle de sa désagrégation. Et, peut-être, devrons-nous revoir dans l'avenir toutes sortes de conceptions qui actuellement nous paraissent évidentes. De cet état de choses résulte l'impossibilité d'écrire l'histoire de n'importe quelle langue née de l'indo-européen ; même dans les cas où le point final nous en est connu, le point de départ ne se présente à nous que dans un contour effacé. Dans une très grande mesure ceci est vrai du slave, dont les premiers textes ne datent que du IX^e siècle après Jésus-Christ. Si nous plaçons la date de la liquidation de l'unité linguistique indo-européenne vers 2.000 avant Jésus-Christ, le slave a traversé une période d'évolution d'environ 3.000 ans, sur laquelle nous n'avons que des données très rares. Les monuments linguistiques les plus anciens du grec, du sanscrit et du hittite sont de 1.500 à 2.500 ans plus près du point de départ commun. Combien de matériaux linguistiques anciens ces langues ne nous fournissent-elles pas, comparés aux maigres matériaux contenus dans la version de l'Évangile faite en vieux-slave ecclésiastique par Cyrille et Méthode entre 860 et 870 ! Et plus il y a de vieux matériaux conservés, plus la reconstruction de ce qui a changé est faisable.

2. Ici, il convient d'insister sur le baltique. Actuellement, le territoire linguistique slave, particulièrement celui du russe et du polonais, touche au lituanien et au lette. Le lituanien et le lette sont des langues baltiques ; elles remontent, ainsi que le vieux-prussien et quelques autres langues mortes, à une langue-mère commune, qui, de même que le slave, est d'origine indo-européenne. Lorsqu'on compare le baltique au slave et ces deux langues à d'autres langues indo-européennes, on voit facilement qu'il s'agit de deux langues apparentées de près ; c'est pourquoi la plupart des linguistes comparatistes admettent une période balto-slave, située entre l'indo-européen et l'existence indépendante du baltique et du slave, période où ces deux langues n'en faisaient qu'une seule. Cette théorie a

été combattue par Meillet, qui a montré que différentes particularités similaires des deux groupes, attribuées par d'autres à une évolution commune, divergent tellement, soit dans les détails, soit quant au point de départ, qu'on ne saurait y supposer un rapport direct. Cependant, lui non plus n'a pas contesté un degré de parenté relativement proche, mais il a cru pouvoir expliquer cette parenté en supposant qu'à l'époque de l'unité indo-européenne le balte et le slave formaient un seul dialecte, mais que, dès ce temps-là, chacun a suivi ses propres voies. Cette théorie de Meillet n'a pas trouvé d'adhésion générale ; la plupart des linguistes continuent à croire à une période balto-slave. Moi-même je partage cette opinion, tout en reconnaissant que l'hypothèse de Meillet, si vivement attaquée, montre d'une façon extrêmement nette la forte perspicacité du savant qui l'a émise et défendue. Lorsqu'on se met à la recherche de phénomènes « balto-slaves » propres à prouver la période d'unité, on constate continuellement que des ressemblances frappantes ne sont tout de même pas, après mûr examen, péremptoires ; c'est ce que j'ai pu établir avec beaucoup de netteté, lorsque, intrigué par ce que je considérais comme un « paradoxe » de Meillet, je soumis à un examen approfondi une des subdivisions des deux systèmes linguistiques, à savoir les accents et les intonations. Cependant, au point de vue de la linguistique comparée moderne, la différence entre les deux conceptions n'est pas très grande et peu essentielle. De nos jours, on ne croit plus que toutes les tribus, dont l'indo-européen avait été autrefois la langue commune, se soient dispersées à un moment donné, en portant cette langue vers toutes les latitudes. On considère plutôt la dissolution de l'unité linguistique comme un processus ayant duré des siècles ; Meillet lui-même le fait aussi, en expliquant les traits anciens de certaines langues indo-européennes par le fait que ces langues proviennent de dialectes qui se trouvaient à la périphérie de la patrie commune ; ces dialectes se seraient détachés de bonne heure des dialectes centraux, et c'est pour cette raison qu'ils ne purent pas participer à certaines innovations survenues dans ceux-ci. D'ailleurs, même ceux qui mettent en doute le caractère archaïque des langues de la périphérie, se plaisent quand même à reconnaître une dissolution

progressive de l'unité linguistique ancienne. De cette façon, on ne tire pas une ligne de démarcation nette entre la période d'unité et la période de différenciation, et la question de savoir si deux langues remontent au même dialecte indo-européen, ou bien, si elles ont traversé une période d'évolution commune, après la période de l'unité linguistique, n'importe plus beaucoup, à moins de supposer la période commune fort longue, 1.000 ans par exemple. Mais ceci n'est pas probable dans le cas du balte et du slave. La discussion provoquée par l'hypothèse de Meillet a montré nettement que le nombre et l'importance des innovations communes sont si minimes, comparés aux phénomènes de divergence, que pour chacune des deux langues nous devons admettre une longue période d'évolution indépendante, et qu'il ne peut pas être question d'une unité balto-slave de longue durée. Rozwadowski, qui ne mettait pas en doute la période balto-slave, en place quand même la fin vers l'an 2.000 avant J.-C. ; en revanche, la période de séparation géographique, située entre cette période et le renouvellement du contact, aurait subsisté d'après lui pendant ces deux millénaires et encore pendant quelques siècles de notre ère. Or, l'an 2.000 n'est pas très distant de l'unité indo-européenne. On peut même se demander si à cette époque-là la liquidation en était déjà définitive.

On ne peut pas dire avec précision où s'est déroulée l'histoire du peuple qui, à l'époque préhistorique, a parlé le slave. Nous sommes mieux renseignés sur les endroits habités par les anciens Baltes. Vers le commencement de notre ère et probablement déjà bien auparavant, ils s'étendaient sur une vaste bande de terrain aboutissant dans l'Est jusque dans le gouvernement de Moscou. Les dialectes auxquels remontent le lituanien et le lette ont été parlés encore quelques siècles après J.-C. dans la région qui est actuellement la Russie Blanche. Déjà auparavant, les Prussiens, et des tribus apparentées, avaient poussé jusqu'à la côte de la Baltique ; la langue prussienne que nous connaissons par un vocabulaire d'environ 1.400, ainsi que par trois catéchismes du xvi^e siècle, diffère tellement du lituanien et du lette qu'une longue période de développement isolé doit avoir précédé. Au Nord des Baltes se trouvaient des tribus finnoises, qui leur empruntèrent

beaucoup de mots. Les relations linguistiques des Finnois avec les Germains remontent aussi à une époque très ancienne, mais les mots qu'ils ont empruntés au slave sont de date plus récente. Ces mots ne proviennent pas du slave commun, mais du russe, qui ne devint limitrophe du finnois que quelques siècles après J.-C., quand les Slaves orientaux occupèrent une région habitée précédemment entre autres par des peuplades baltiques. Les Slaves préhistoriques n'étaient donc pas des voisins directs des Finnois. Mais ils ne confinaient pas non plus aux Baltes. Cela résulte de l'absence de mots d'emprunt anciens, ainsi que de l'absence de tout autre vestige de contact linguistique. Mais où habitaient-ils donc, les Slaves? Je me souviens qu'au congrès des slavistes, tenu à Varsovie en 1934, le président Rozwadowski posa cette question, à la suite d'une conférence faite par le professeur Vasmer. Celui-ci répondit, en riant : « Si le président ne le sait pas, comment pourrais-je le savoir, moi? » En effet, Rozwadowski, qui, à différentes époques de sa vie, avait fait des recherches concernant ce problème, était à ce moment-là plus grande autorité dans cette matière ; depuis, il est mort sans avoir résolu le problème, et notre ignorance à ce sujet est tout aussi grande qu'autrefois. Certes, le sens des migrations des tribus slaves historiques, qui se dirigèrent vers la presque île balkanique, la plaine hongroise, la Tchécoslovaquie, la Pologne et une grande partie de l'Allemagne actuelle, et trouvèrent aussi une grande expansion en Russie, montre que le foyer de ces migrations doit être cherché au Nord-Est des Carpathes, mais il ne s'ensuit pas du tout que le peuple slave y ait habité de père en fils. On a voulu voir des Slaves dans les *Νευροί* d'Hérodote, qui habitaient le bassin du Pripiet et la Volynie ; d'après une autre hypothèse, les Slaves seraient les porteurs de la civilisation lusatienne et silésienne, qui ont laissé leurs traces dans les champs d'urnes cinéraires de l'Allemagne orientale ; dans ce cas, ils auraient habité déjà à partir de la fin du deuxième millénaire avant J.-C. l'extrême Ouest de leur territoire historique. Mais tout cela est indémontrable et incertain ; il nous semble très vraisemblable que les Slaves préhistoriques ont habité quelque part dans la partie méridionale de l'Europe orientale, mais il ne saurait être établi si c'était en

Volynie, ou le long du Dniepr, ou même dans le bassin du Don. Il est tout aussi impossible de contester ou de prouver qu'ils se fussent déplacés à plusieurs reprises. Très probablement les Vénètes, cités dans le I^{er} et dans le II^e siècle de notre ère par Pline, par Tacite et par Ptolémée, peuple qui paraît avoir demeuré à cette époque à l'Est de la Vistule, étaient des Slaves, mais nous ne savons pas jusqu'où, vers l'Est, s'étendait leur territoire, et nous ne savons pas non plus depuis combien de temps ils avaient déjà, à cette époque, habité sur la Vistule. C'est ainsi que nous ne parvenons qu'à une vague localisation dans le Sud-Est de l'Europe ; une donnée concrète, mais négative, relevée déjà ci-dessus, est celle-ci : les Slaves n'ont pas été les voisins des Baltes, mais quelques siècles après le commencement de notre ère, une expansion ou migration de date récente fit prendre contact à leurs deux territoires linguistiques.

3. Comment le slave commun évolua-t-il pendant la période de plus de 2.000 ans qui sépare son détachement de l'indo-européen et l'époque historique ? Pour autant que nous puissions en juger, les conditions de développement linguistique étaient dans cette période complètement différentes de ce qu'elles sont actuellement. La géographie linguistique moderne, si brillamment représentée en France par l'œuvre à laquelle Gilliéron a consacré sa vie, a révélé aux linguistes la forte différenciation géographique de nos langues modernes, différenciation dont on ne se rendait compte autrefois qu'insuffisamment. Même dans les cas où l'on peut distinguer quelques dialectes plus ou moins homogènes dans un territoire linguistique donné, les lignes de démarcation ne sont pas nettes, parce que, en général, chaque phénomène a ce qu'on appelle sa propre « isoglosse » ; même pour un nombre de mots subissant la même modification, les isoglosses ne coïncident pas toujours. La linguistique comparée est une science beaucoup plus vieille que la géographie linguistique, mais depuis que celle-ci a démontré sa raison d'être, les comparatistes auraient pu tirer plus de parti de ses résultats qu'ils n'ont fait jusqu'à présent. Ceci a provoqué une critique légitime, souvent assez sévère. Cependant,

certains groupes de comparatistes ont fait des efforts sérieux pour mettre d'accord les méthodes et les points de vue de la linguistique indo-européenne avec ceux de la dialectologie moderne. C'est ainsi que le problème des dialectes indo-européens a été mis à l'ordre du jour, et l'on s'est mis à rechercher les isoglosses, dont on peut supposer l'existence dans la langue-mère préhistorique, au même titre que dans un territoire linguistique moderne. Cette conception a, naturellement, apporté de la lumière dans les débats, mais on n'en exagérera pas la portée. En effet, la linguistique comparée nous a appris ceci : lorsque quelques langues indo-européennes accusent des phénomènes similaires, ceux-ci ne reposent pas nécessairement sur une évolution commune remontant à l'époque d'unité, mais il faut tenir compte aussi de la possibilité d'un parallélisme de date plus récente. Nous en avons parlé déjà. Dans certains cas où la première conception paraissait évidente, c'est la seconde qui s'est révélée comme la seule juste, parce que, par un examen plus approfondi, on a trouvé dans les vieux textes des formes ou des constructions anciennes, qui, plus tard, furent changées partout de la même façon. Or, en ce qui concerne les périodes encore plus reculées, nous ne disposons d'aucun texte, et, pourtant, nous devons supposer que pendant ces périodes aussi il y eut des cas d'un pareil parallélisme de développement. Il s'agit d'établir maintenant jusqu'à quel point les phénomènes identiques qui se manifestent dans un certain nombre de langues indo-européennes, reposent sur des particularités dialectales de la langue-mère, et dans quelle mesure il faut les attribuer à une évolution de date plus récente, par voie de parallélisme ! Pour ma part, j'estime que nous n'avons pas le droit de reconstruire des phénomènes dialectaux indo-européens, sans disposer pour cela de données non équivoques. Un des cas les moins douteux me semble être les séries des gutturales. Nous pensons, à propos de ce terme, à deux classes de consonnes qui, dans les langues occidentales, c'est-à-dire dans le germanique, le celtique, l'italique, le grec, ont évolué dans un autre sens que dans celui des langues orientales, c'est-à-dire dans le baltique, le slave, l'albanais, l'arménien, l'indo-iranien. La première classe est représentée dans l'Occident par des gutturales (*k*, *g*, etc.), dans l'Orient par des

mi-occlusives ou des fricatives (*tš, ts, š, s ; dž, dz, ž, z*, etc.) ; d'après le terme pour désigner le nombre «cent», qui, en latin, est *centum* et en avestique *satəm*, on appelle le premier groupe les langues *centum* et le second groupe les langues *satəm*. La deuxième classe accuse en Orient une prononciation gutturale, tandis que dans l'Occident nous trouvons une prononciation labiovélaire (*k^u, g^u*, etc.), ou une évolution plus récente de ces sons. Comme pour les deux classes le groupement des langues est le même, et comme, en outre, ce groupement s'explique, géographiquement parlant, sans difficulté, il nous semble vraisemblable que nous avons affaire ici à une différenciation dialectale de l'indo-européen. Il est une langue où les deux classes se sont fondues en gutturales simples, à savoir la langue dite tokharienne, parlée autrefois dans le Turkestan. Ceci pourrait être le résultat d'une évolution récente, mais nous pourrions aussi supposer que le tokharien a suivi ses propres voies, parce qu'il s'est détaché du bloc indo-européen avant même que les dialectes *centum* et *satəm* se soient formés définitivement. La même supposition est encore plus probable en ce qui concerne le hittite, qui, au point de vue de ses séries gutturales, va de pair avec le groupe linguistique occidental. Probablement ce dernier groupe a conservé l'ancienne prononciation des deux classes de consonnes plus fidèlement que ne l'ont fait les langues orientales, et le fait que le hittite offre aussi ce trait ancien, peut être attribué à la circonstance que cette langue s'est détachée, de très bonne heure, du reste de l'indo-européen, ce qui est vraisemblable pour d'autres raisons aussi. Je suis d'autant plus enclin à une conception de ce genre qu'elle nous permet de regarder la distinction entre un dialecte *centum* et un dialecte *satəm* comme une innovation de la période la plus récente de la langue indo-européenne, lorsque celle-ci commençait déjà à se scinder en un nombre de dialectes nettement distincts. Je considère, en effet, comme à peu près impossible la constatation de phénomènes dialectaux plus anciens.

Nous venons d'entamer une question de grande importance. Il est incontestable que les territoires linguistiques actuels de l'Europe sont traversés par de nombreuses isoglosses, créant un spectacle bigarré de différenciation géographique ; il s'ensuit que

nous ne saurions guère imaginer de langue qui n'offrît pas de différences locales de cette espèce ; cependant l'étude des langues préhistoriques nées de l'indo-européen nous place devant un fait surprenant, à savoir que, pendant beaucoup de siècles, nous ne constatons aucune évolution progressive des différences dialectales ; les différences que nous connaissons ne se manifestent qu'au moment où les langues commencent à se scinder pour donner naissance à des langues plus jeunes, entre lesquelles, à la longue, le contact géographique aussi sera rompu. Qu'il me soit permis d'emprunter un exemple au germanique, parce que cette langue a subi une modification radicale du système de ses consonnes, modification devenue classique dans la linguistique. J'entends parler de la fameuse mutation consonantique, en raison de laquelle douze consonnes, formant ensemble quatre groupes, reliés les uns aux autres corrélativement, ont changé leur articulation dans toutes les positions où elles se rencontraient ; d'autre part, comme conséquence du même processus, une treizième consonne, le *s*, a également changé de prononciation dans certains cas ; de cette façon, sur toutes les consonnes, seuls le *j*, le *w*, le *r*, le *l*, le *m*, le *n* (et *ŋ* et le *z*, qui n'étaient pas des phonèmes indépendants) n'ont pas changé. Une modification analogue du système consonantique a eu lieu, bien des siècles après, dans le haut-allemand. Mais, si nous comparons cette mutation allemande à celle qui s'était produite dans le germanique commun, nous constatons une différence remarquable : dans le premier cas, les différents processus qui, pris ensemble, constituent la mutation, ont chacun leur terrain de diffusion propre ; il en fut ainsi au Moyen Age, il en est ainsi jusqu'à présent, quoique toutes les isoglosses ne soient pas restées à leur place ; en revanche, toutes les modifications survenues dans le germanique commun s'étendent au territoire linguistique entier, qui, au point de vue de ces phénomènes, constitue une unité indivisible, sans aucune différenciation locale. De la même façon, d'autres changements de sons, ainsi que des modifications radicales dans les domaines de l'accentuation, de la flexion, de la formation des mots, se propagèrent sur tout le territoire germanique ; d'autre part, il n'y a pas de raison pour considérer aucun des points de divergence entre les trois groupes de

dialectes en lesquels le germanique s'est scindé à une époque ultérieure, comme étant de date beaucoup plus ancienne que la désagrégation du germanique commun. Nous ne disposons pas de données suffisantes pour pouvoir établir si, peut-être, au point de vue du vocabulaire et de la syntaxe, il y a eu une différenciation plus ancienne. Si l'on veut supposer cela, personne ne saura le contredire ; mais, avec le même droit, nous pouvons admettre le contraire. Même si l'on suppose que les différences dans le domaine de la syntaxe et du vocabulaire ont été antérieures à celles portant sur les sons et les formes, l'évolution purement homogène de ceux-ci n'en reste pas moins un fait tout aussi indéniable qu'étonnant. Certes, on pourrait supposer ceci : la mutation consonantique, ainsi que les autres changements survenus en germanique commun, n'avaient intéressé que certaines parties du territoire, et les dialectes qui n'y ont pas participé ont disparu, sans laisser de traces. Ceci n'est pas probable, surtout lorsqu'on tient compte du fait qu'il faudrait faire la même supposition au sujet des autres langues d'origine indo-européenne, qui offrent également le tableau d'une évolution homogène pendant plusieurs siècles. Nous croyons pourtant à la possibilité d'une différenciation locale préhistorique ; mais, alors, nous devons admettre aussi que les phénomènes dialectaux, qui ont existé autrefois, ont disparu comme tels, parce que, grâce à la forte cohésion des parties intégrantes de la communauté linguistique, ils se sont étendus, à la longue, à tout le territoire de la langue, ou bien qu'en raison de forces contraires émanant des régions avoisinantes, ces phénomènes finirent par être éliminés.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier le fait, assez énigmatique d'ailleurs, que l'étude des langues préhistoriques nous montre une évolution beaucoup plus homogène que celle des langues vivantes d'aujourd'hui. Il est vrai que sur les langues vivantes nous disposons de plus de détails ; cependant, nous avons assez de données sur les périodes des langues indo-européennes antérieures à la tradition directe, pour pouvoir justifier la conclusion suivante : la différence dont il s'agit ici, n'est pas un mirage ; au contraire, les phénomènes dialectaux préhistoriques, pour autant qu'ils ont existé, étaient réellement moindres ou plus faciles à éliminer à l'aide de forces

nivellatrices. La contradiction que nous constatons entre les résultats de la linguistique historique et comparée, et ceux de l'étude des langues modernes, ne saurait être écartée par l'assertion apodictique, qui consiste à dire que la seconde de ces deux sciences est sur la bonne voie et la première, point. Non, la question n'est pas si simple ; nous nous trouvons ici en face d'un problème important, qui peut être formulé comme suit : en vertu de quels facteurs sociaux et psychologiques les sociétés humaines qui se servaient des langues préhistoriques telles que le germanique commun et le slave commun ont-elles pu garder pendant tant de siècles une langue beaucoup plus homogène que les peuples des temps modernes ?

4. Nous ne pouvons répondre à cette question que d'une façon incomplète. Il y a là un des nombreux problèmes résultant de la nature de la «langue», telle que de Saussure nous l'a fait comprendre. Comme la partie la plus importante du «langage» humain, de Saussure ne considère pas l'énonciation individuelle ni le travail cérébral individuel de l'homme qui pense, qui écoute et qui parle, mais la possession collective d'une communauté linguistique, que, entièrement en conformité avec l'usage français, il a nommée «la langue». La langue française se trouve être, grâce à ses trois termes, «langage», «langue» et «parole», dans une situation très avantageuse, quand il s'agit de distinguer entre trois notions, ayant une importance fondamentale pour la linguistique. Une «langue» est un système de «signes» qui, indépendamment des particularités individuelles de chaque membre de la communauté, se trouvent être présents, de façon sensiblement égale, dans l'esprit de tous. La «langue» est une des conditions essentielles pour l'existence d'une communauté humaine ; elle est le système de signes le plus important dans ce qu'on appelle une société très avancée. Nous gémissons tous de la même façon en cas de douleur ; la joie fait étinceler tous les yeux de la même façon ; dans le cadre de la même communauté nationale, tous font le même signe pour affirmer ou nier ; et non seulement les formes d'expression de toutes les personnes sont les mêmes, mais c'est aussi la façon dont on réagit psychiquement et dont on comprend le signe entendu ou vu.

Il en est de même de la «langue», qui, avec d'autres systèmes de signes, crée les conditions indispensables pour l'existence et le fonctionnement d'un groupe social. Ceci n'a besoin d'aucun éclaircissement pour être compris ; cependant, il est difficile de l'expliquer. C'est pourquoi certains linguistes contestent tout simplement ce côté essentiel de la langue. Il ne faut pas être psychologue pour savoir que la psychologie est encore bien loin de pouvoir expliquer scientifiquement une possession psychique collective comme la «langue». Le linguiste essaiera de reconstruire, par une introspection aussi pure que possible, le système d'une langue, de préférence sa langue maternelle, qui a ses racines dans les couches subconscientes et inconscientes de son être, ce qui ne lui réussira qu'incomplètement. Ce qui prouve combien nous sommes encore loin de saisir les secrets de la langue, c'est la pauvreté des résultats de tout effort pour expliquer par le système de la langue même les faits concrets de son évolution. Nous considérons comme un progrès de notre science la conception que, dans chaque langue, telle qu'elle est à un moment donné, se trouvent les tendances qui détermineront la direction de son histoire ultérieure ; mais nous ne constatons avec une certaine précision ces tendances que dans bien peu de cas. Si nous remarquons dans deux langues, nettement distantes l'une de l'autre, une évolution similaire d'un caractère relativement rare, il est évident qu'elle a été opérée par des forces motrices égales. Mais ces forces nous ne pouvons les constater que rarement, sans mentionner leur encadrement dans la chaîne de causes et d'effets tout entière. De Saussure nous a appris à considérer la «langue» comme un système dont les parties se tiennent mutuellement, reliées par le système même ; mais cette façon de voir est moins nettement formulée dans sa «linguistique diachronique ou évolutive» que dans sa «linguistique synchronique ou statique». L'école phonologique de Prague pose le principe que dans l'histoire des langues aussi on doit étudier le système comme tel, et non seulement les détails, pris isolément ; mais cette école ne porte son attention que sur les phénomènes phoniques, qu'elle étudie particulièrement au point de vue de leurs fonctions dans la langue. Elle a nettement circonscrit son domaine, en distinguant les phénomènes

dits «phonologiques», qu'elle explique par les tendances inhérentes au système, d'autres phénomènes pour lesquels le système ne lui fournit pas de point de contact. Je me plais à déclarer que je considère les idées de l'école phonologique comme une acquisition importante de la linguistique : mais je dois avouer en même temps que je ne vois dans les résultats obtenus jusqu'à présent qu'un premier pas sur la route devant nous mener un jour à la compréhension, dans le cadre des systèmes phonologiques, de toutes les mutations de sons qui ont lieu dans les différentes langues. Si la phonologie actuelle restreint l'application du principe du système à une partie des mutations des sons, en excluant les cas qu'elle n'a pas réussi à expliquer par des causes structurales, elle montre par là combien incomplète est encore notre connaissance des systèmes phonologiques. Et un tel système n'est qu'une partie de tout le système d'une «langue». Si nous voulons embrasser d'un coup d'œil tout cet ensemble, et poursuivre les réactions réciproques des forces qui ont déterminé son histoire et qui comprennent les germes de son évolution ultérieure, nous nous trouvons impuissants et désarmés devant une pareille tâche. Nous voyons tout au plus quelques fils du tissu ingénieux, même dans le cas où nous nous limitons au système, tel qu'il subsiste dans l'esprit d'un individu. Si nous voulons examiner, en outre, comment le système réagit sur le commerce des hommes qui le manient, notre examen ne dépassera guère la constatation de certains faits à la compréhension desquels nous devons renoncer. Nous constatons des changements ; nous voyons comment parfois, pendant un certain temps, deux formes ou deux constructions coexistent et comment l'une, probablement plus viable que l'autre, supplante celle-ci ; dans certains cas nous comprenons d'où vient cette forte vitalité, mais bien souvent nous ne le comprenons pas, et alors nous devons nous contenter de la constatation que chaque groupe d'hommes qui se sert de la même langue a la tendance inconsciente à conserver l'unité linguistique, même lorsque la langue change. Nous observons ceci dans la famille, dans le parler d'un village, dans la langue commune ou langue littéraire des nations civilisées.

C'est à ces phénomènes que nous devons nous arrêter pour com-

prendre l'évolution homogène linguistique des peuples préhistoriques.

Certes, l'extension géographique de ces peuples était plus grande que celle d'un village moderne, et le contact parmi les hommes était d'une autre nature que ce n'est le cas dans le groupe diffus des éléments plus avancés d'une nation, qui créent ou maintiennent une langue commune. Mais les différences ne sont pas si essentielles que des forces sociales et psychiques analogues ne puissent être à l'œuvre. Nous voyons donc que la différenciation minime de certaines langues préhistoriques n'est pas un fait isolé ; dans les temps modernes nous constatons des phénomènes analogues, mais nous ne devons pas chercher nos matériaux de comparaison dans nos vastes territoires linguistiques avec leurs dialectes et patois, mais d'une part dans les petites unités locales, qui diffèrent d'une communauté nationale par leur étendue, mais non pas par leur caractère, d'autre part dans les langues communes, qui sont le véhicule de la pensée de grands groupes d'hommes, résidant à grande distance les uns des autres, et qui ont besoin d'une telle langue, en raison d'une certaine homogénéité sociale et culturelle. Chez les peuples préhistoriques il y avait d'autres conditions d'existence et d'autres formes de civilisation, mais leur structure psychique était essentiellement la même que celle des peuples modernes, et de même que chez ceux-ci, la faculté d'effacer les différences linguistiques sur des territoires étendus n'avait qu'à être activée par des circonstances favorables pour parvenir à un déploiement complet. Il n'y a donc pas de raison pour considérer comme impossible, en raison d'expériences dialectologiques modernes, la conservation d'une langue homogène pendant plusieurs siècles, tout en reconnaissant que nous savons trop peu sur les peuples qui, aux époques préhistoriques, parlaient les langues indo-européennes, pour pouvoir reconstituer l'ensemble des forces qui contrecarrèrent la différenciation linguistique.

5. Tout à l'heure j'ai cité le germanique comme exemple d'une langue restée indifférenciée pendant des siècles, et, en discutant les séries des gutturales, j'ai laissé entrevoir qu'à mon avis une évolu-

tion semblable est probable en ce qui concerne la langue-mère indo-européenne. Dans les deux cas je crois que les phénomènes dialectaux, qui continuent à vivre dans les langues filles, ne se sont manifestés que vers la fin de la période d'unité. Retournons maintenant au slave commun. Cette langue aussi n'a maintenu pendant des siècles qu'un degré de différenciation régionale si minime qu'on ne saurait signaler aucun phénomène dialectal intérieur de la dernière partie de la période d'unité. Ceci est d'autant plus curieux que les tribus slaves ne développèrent une individualité linguistique propre que sept ou huit siècles après le commencement de notre ère, c'est-à-dire bien plus tard que les Germains ; chez les Slaves, la période d'unité a été particulièrement longue. Nous pouvons l'évaluer tranquillement à 2.000-2.500 ans¹ ou à environ 70-80 générations humaines. Pendant cette longue période, la langue a changé à bien des égards, chose dont nous ne devons nullement nous étonner ; ce qui est étonnant, c'est le grand conservatisme dans toutes sortes de domaines. L'accent libre de l'indo-européen est resté intact dans tout le pays slave ; plus tard cet accent sera remplacé, dans une partie des langues slaves, par d'autres systèmes d'accentuation et cette évolution relativement rapide et très variée contraste fortement avec la rigidité de la période précédente. De même, le slave commun a maintenu les anciennes quantités des voyelles : *ā, ē, ō, ī, ū* sont restés longs, *ǣ, ě, ǫ, ĭ, ŭ* sont restés brefs ; une partie des langues slaves historiques ont abandonné toutes les différences de quantité, d'autres ont conservé la distinction entre les longues et les brèves, mais nulle part celle-ci ne se trouve être une simple continuation de l'état ancien ; or tout cela, ce sont des innovations postérieures à la période de désagrégation du slave commun ; auparavant, le système des quantités était resté immobile pendant deux mille ans. Cela est vrai aussi, je le crois, du timbre des voyelles. Dans le slave, en effet, tel que nous le connaissons des temps historiques, *ǣ* et *ǫ* se sont confondus, et *ā* et *ō* aussi. Mais c'est là, à ce qu'il semble, un processus de la toute dernière partie de la période d'unité ; on ne saurait le démontrer

¹ Suivant que nous supposons une période balto-slave plus ou moins longue

rigoureusement, mais plusieurs faits le rendent vraisemblable. Dans le baltique et dans le germanique une évolution analogue a eu lieu, sur laquelle nous avons des données plus précises, qui dénotent une période récente ; en serait-il autrement du slave ? En outre, il faut tenir compte du fait que les langues slaves qui ont succédé au slave commun ont employé différents moyens pour rétablir l'équilibre du système vocalique rompu par la confusion de $\tilde{a}$ et de $\tilde{o}$ et de $\bar{a}$ et de $\bar{o}$, en comblant les places devenues vides. Il ne me semble pas douteux que cette réaction a suivi relativement vite les mutations dont elle est le correctif automatique.

Mais je n'entends pas entrer dans trop de détails. A côté des traits conservateurs du système des sons et de l'accent slaves que j'ai indiqués, je nommerai, sans y insister, quelques innovations du slave commun : la consonne *s* devint χ , probablement à une époque très reculée, après *i*, *u*, *r*, *k* ; les occlusives sonores et les occlusives sonores aspirées se sont confondues ; devant les liquides et nasales sonnantes il s'est développé, comme dans le baltique, un $\tilde{i}$ ou un $\tilde{u}$ (qui, d'ailleurs, disparaîtront de nouveau vers la fin de la période d'unité) ; chez les voyelles longues se sont développées deux intonations. J'en reste à cette petite énumération incomplète, et de la morphologie je ne mentionnerai non plus que quelques faits très importants. L'ancienne déclinaison a conservé sa structure générale, quoique plusieurs désinences aient été remplacées par d'autres ; dans ces cas le slave tout entier offre une évolution uniforme, à quelques exceptions près (*-ens* > *-ę* en slave méridional, *-ens* > *-ě* en slave occidental et oriental ; le participe présent en *-y* et en *-a*) ; mais, ici, la différenciation ne date que de la désagrégation du slave commun. Quelques désinences de personne ont changé sans que nous comprenions exactement pourquoi et comment (I^{re} personne sing. du présent : *nesę* ; II^e personne de l'impératif ; *daždī*, etc.), d'autres se sont maintenues avec une ténacité étonnante, surtout dans l'aoriste. Le système des temps a été réduit à un présent et à un prétérit, qu'on appelle aoriste. Le parfait, catégorie si caractéristique de l'indo-européen, a disparu. En revanche, il s'est développé, à côté de l'aoriste, un imparfait nouveau, probablement produit d'une période relativement récente,

quoique antérieure à la fin de l'unité slave. Il en est de même du participe en *-lŭ*, qui a occupé une place si importante dans la conjugaison, qu'on s'en servit pour former un nouveau parfait, dont la forte expansion ne se produira que dans les langues historiques. Je signalerai encore ceci; le processus le plus radical dans l'histoire du verbe slave, à savoir le développement du système des aspects, s'accomplit pour la plus grande partie à l'époque du slave commun, quoiqu'il ne parvint à son achèvement qu'un peu plus tard.

Là-dessus il convient de faire quelques remarques. Toute personne ayant étudié le russe ou une autre langue slave, sait qu'à un verbe français ou à celui d'une autre langue de l'Europe occidentale, répondent en général deux verbes slaves, dont l'usage se trouve réglé pour nous d'une façon souvent péniblement saisissable; il s'agit ici de la façon dont le sujet parlant conçoit l'action exprimée par le verbe; si l'on considère cette action comme se déroulant dans un certain laps de temps, on emploie un autre verbe, qu'on appelle imperfectif, que dans le cas où l'action considérée est conçue comme un point, comme un moment fugitif; dans ce cas on se sert d'un verbe dit perfectif. Plusieurs savants ont cru qu'on avait affaire ici à une ancienne distinction, remontant à l'indo-européen. Mais cette opinion ne reposait que sur le fait que l'aoriste grec a une signification analogue à celle du verbe perfectif du slave. Cependant on ignore complètement si cette signification de l'aoriste, qui est aussi une tout autre catégorie morphologique que le verbe slave perfectif, est plus ancienne que le grec; il semble au contraire que dans l'indo-européen d'autres distinctions, notamment celle entre thèmes verbaux déterminés et indéterminés, aient joué un rôle dominant. Je n'entends pas insister sur la différence, quant à l'usage et quant à la signification, entre ces catégories indo-européennes et les aspects slaves. Qu'il me suffise de communiquer les deux faits suivants: 1° qu'une telle différence existe, et 2° que chez certains types de verbes la corrélation slave de thèmes perfectifs et imperfectifs continue la corrélation indo-européenne de thèmes déterminés et indéterminés. Ce changement de sens s'est produit dans le slave commun; à la même époque surgit une classe de verbes composés,

devenus, à la longue, perfectifs. Par ces deux innovations les fondements pour le système d'aspects étaient jetés ; ensuite ce système a pris des proportions telles que presque chaque action, suivant qu'on la voit perfectivement ou imperfectivement, peut être exprimée par deux verbes reliés corrélativement.

Les exemples que je viens de citer nous montrent que le slave commun a conservé intacte une partie du patrimoine indo-européen ; une autre partie, en revanche, fut sensiblement transformée, mais, malgré cela, le slave resta pendant 2.000 ans une langue très peu différenciée. Pour expliquer cela, on peut supposer une certaine uniformité et une certaine stabilité de la vie nationale, sans sauts brusques, sans ruptures dans l'histoire du peuple. Ceci ne saurait être prouvé, mais c'est tout de même probable, surtout lorsque nous tenons compte de ce qui va se passer vers la fin de la période d'unité. Alors le système linguistique change très rapidement et, en même temps, par suite des migrations de tribus entières, le slave commun se scinde en dialectes qui deviendront bientôt des langues indépendantes. Dès le commencement du VI^e siècle après J.-C., cette migration est un fait historique bien documenté ; elle fut probablement précédée par une expansion géographique plus restreinte, provoquée, à son tour, par une certaine inquiétude et fermentation qui ébranla la société slave. Malheureusement nous devons nous en tenir à ces remarques générales, faute de données précises concernant la vie nationale et sociale des Slaves préhistoriques et les lois auxquelles est sujette l'influence des événements historiques sur l'évolution de la langue.

6. Pendant cette période critique, dont nous pouvons placer approximativement le commencement vers le IV^e siècle de notre ère, et qui se termina par la consolidation de l'existence des différentes tribus dans les endroits où elles s'étaient fixées, le penchant à la différenciation linguistique, tenu auparavant en frein grâce au contact intense des différents groupes de la population, put se donner libre cours. Quand la continuité linguistique fut rompue, la seule force conservatrice qui restât, ce furent les tendances communes, inhérentes au système de la langue ; leur importance ne doit pas

être sous-estimée. Cependant, des forces s'étaient mises à l'œuvre, même avant la période des grandes migrations, qui s'opposèrent à une évolution uniforme dans tout le pays slave. Nous voyons les langues slaves liquider en fort peu de temps toutes sortes de traits anciens, que des dizaines de générations s'étaient transmis les unes aux autres avec un conservatisme tenace, surtout dans le domaine de la phonologie et de la morphologie ; cela s'est produit pendant ou après les migrations, mais les lignes de l'évolution avaient été fixées auparavant. Nous avons effleuré déjà les transformations dans le système séculaire des quantités : des voyelles longues devinrent brèves, et un peu plus tard des brèves devinrent longues ; pour le moment on distingua encore entre deux quantités (ce que certaines langues slaves font jusqu'à présent), mais le groupement des voyelles longues et brèves changea. De même, nous avons montré déjà comment le système traditionnel des voyelles fut ébranlé par la confusion de *ǣ* et *ō* et de *ā* et *ō* ; ceci amena, dans une période un peu plus récente, des mutations nouvelles, qui tendaient à rétablir l'équilibre rompu. A ce propos je veux encore signaler ceci : à la suite de transformations structurales portant sur les mots et sur les syllabes, ainsi qu'en raison de la réduction de certaines voyelles et de différents déplacements de l'accent, trois nouvelles intonations surgirent, qui ne se conservèrent telles quelles dans aucune langue, mais laissèrent des traces de leur existence à peu près partout. Les rapports réciproques entre les différents phénomènes ne sont pas toujours clairs ; pourtant il faut admettre qu'en slave, comme ailleurs, l'évolution obéissait à certaines tendances, et, dans le cas du slave, nous nous trouvons même dans des conditions plus favorables que dans celui de beaucoup d'autres langues, parce que nous pouvons constater sans aucune difficulté l'interdépendance d'un certain nombre de processus phonologiques et phonétiques et leur dépendance à l'égard de tendances nettement démontrables.

C'est ainsi qu'à la fin des mots toutes les consonnes et tous les groupes de consonnes sont tombés ; et aussi, lorsque, dans un mot, une consonne se trouvait finir la syllabe, on a transformé la structure de celle-ci par un déplacement de la fin de syllabe, par l'élimination de consonnes, ou d'une autre façon ; toutes ces opérations

ont eu pour résultat de rendre la syllabe ouverte. De cette façon les langues issues du slave commun ont commencé leur existence en n'ayant que des syllabes ouvertes. Cela est la conséquence d'une tendance générale visant à la généralisation du type syllabique à sonorité croissante. Nous entendons par là ce qui suit : les sons de la parole humaine peuvent être divisés d'après leur sonorité ; le son le plus sonore est *a* ; viennent ensuite *e* et *o* ; puis les voyelles, plus fermées encore, *i* et *u*, ensuite *r*, *l*, *n* et *m*, et, enfin, le reste des consonnes, comportant encore des subdivisions. Le degré de sonorité correspond en général à la largeur du canal par lequel passe l'air ; ce canal est élargi au maximum quand on prononce un *a*, un peu plus étroit dans le cas de *e* et *o*, etc. Or, il y a un principe fondamental de la structure des syllabes, à savoir que les sons se groupent, d'après le degré de leur sonorité, autour des plus sonores ; dans les syllabes *mar*, *lat* ou *trans* c'est le *a* ; dans les syllabes *lit*, *brits*, qui n'ont pas de voyelle plus sonore que *i*, c'est cette voyelle qui détermine la répartition des autres phonèmes ; dans le mot monosyllabique serbe *Srb* c'est le *r*. Dans tous ces exemples les sons moins sonores se trouvent tant devant qu'après les plus sonores et c'est ceux-ci que nous avons l'habitude de nommer les voyelles de la syllabe ; mais il y a des langues qui n'admettent pas une telle structure des syllabes, et lorsque nous disons qu'à la fin de sa période d'unité le slave ne toléra que la sonorité croissante, nous entendons par là que, à cette époque, le slave a transformé toutes les syllabes dans lesquelles le son le plus sonore était suivi de sons moins sonores, d'une façon telle que le son le plus sonore finit par se trouver à la fin. La prononciation ouverte de toutes les syllabes n'est qu'un cas spécial de ce principe ; on abandonna aussi les diphtongues tombantes *ei*, *eu*, *ou*, *oi*, qui devinrent des monophthongues ; en effet, un *i* ou *u* après une voyelle plus ouverte, dans la même syllabe, était devenu impossible.

La particularité du slave dont nous venons de parler rappellera aux romanistes une tendance analogue du latin vulgaire, qui continua à faire son œuvre dans les langues romanes et se manifesta d'une façon particulièrement nette en français. Cette langue a abandonné toutes les diphtongues descendantes, en transformant

oi en *oé* > *ué* > *uá*, *ui* en *uí*, *ai* et *au* en *è* et *o* ; et, dans d'autres cas aussi, le français tend à une sonorité croissante des syllabes. Il est vrai qu'à côté des formes *pas*, *pied*, *sang*, etc., où l'on ne prononce pas de consonne finale, on trouve encore des formes telles que *ciel*, *bœuf*, *bec*, *car*, mais il résulte de différents parlers et de données concernant la langue des siècles passés, que la langue populaire a appliqué plus rigoureusement le principe dont nous parlons, que ne l'a fait la langue littéraire.

Il est tout aussi facile de constater une deuxième tendance, qui relie dans un seul groupe un grand nombre de mutations phoniques datant de la période de la dissolution de l'unité slave. Nous entendons parler de la tendance de palatalisation, qui se manifeste dans l'influence exercée par les sons palataux sur les sons non palataux. Ce phénomène a revêtu plusieurs formes : les voyelles *o*, *y*, et *jer* se sont déplacées sous l'influence d'un *ǰ* précédent vers la partie antérieure de la bouche ; le *ǰ* a influencé aussi les consonnes précédentes et s'est confondu avec elles dans une consonne palatale ou palatalisée ou dans un groupe de consonnes de ce type ; finalement, à trois époques différentes, situées toutes les trois dans la période de transition du slave commun aux langues plus récentes, les consonnes vélaires se sont palatalisées sous l'influence de voyelles subséquentes ou précédentes. La tendance à la palatalisation a continué d'agir dans une partie des langues slaves, où elle s'est même étendue aux autres catégories de consonnes. J'ai insisté sur le phénomène de la palatalisation, parce que c'est dans ce cas, comme dans celui de la tendance à la sonorité croissante des syllabes, que nous constatons si clairement que les faits linguistiques ne sont pas indépendants les uns des autres, mais qu'ils sont dus à des tendances générales qui en régissent l'évolution. Il y a peu de langues où cela soit aussi facile à constater qu'en slave, notamment à l'époque où les peuples slaves apparurent dans l'histoire de notre continent. Il faut espérer que notre science réussira un jour à reconstruire tout l'ensemble des mutations de sons et d'accents de cette période, dans leur enchaînement causal et chronologique. C'est ce but que nous devons poursuivre dans l'étude de toutes les langues, mais dans le cas du slave les conditions sont plus favo-

rables qu'ailleurs. Le slaviste russe R. Jakobson a essayé de réaliser dans une monographie très suggestive ce que nous nous promettons ici de recherches futures. Sa reconstruction de l'histoire du système phonologique préhistorique me paraît moins heureuse que les considérations renfermées dans d'autres chapitres du même ouvrage, concernant des périodes plus avancées de l'histoire phonologique du slave et, particulièrement, du russe; ceci s'explique par le fait qu'il n'est pas parti des tendances mentionnées plus haut, qui se manifestent avec une netteté toute spéciale, et que d'autres ont remarquées avant lui. D'ailleurs, nous ne pouvons pas faire un grief à un savant de ce qu'il ne maîtrise pas entièrement une tâche si difficile, à peu près impossible; notre science linguistique, qui avance en tâtonnant, commence à peine, dans ce domaine, à formuler les problèmes. Ceci est déjà un pas en avant sur la route qui, il faut le souhaiter, mènera à leur solution. Et lorsque nous serons assez avancés pour concevoir l'histoire phonologique d'une langue à une période donnée comme la résultante d'un nombre de forces convergentes et divergentes, ayant leurs racines dans le système même de cette langue, nous aurons encore à nous demander comment et sous quelles influences de telles tendances apparaissent dans une langue, à laquelle, auparavant, elles étaient complètement étrangères. Dans cet ordre d'idées on est porté à admettre l'influence de langues étrangères, qui semble être assez évidente dans les cas où une population change de langue, vu la difficulté qu'elle doit éprouver à renoncer à ses anciennes habitudes d'articulation. Certes, cette théorie, dite théorie du substrat ethnique, a une raison d'être; dans bien des cas, elle sera juste sans aucun doute, mais pas toujours. C'est ainsi que je ne vois pas comment elle nous pourrait expliquer la tendance à la sonorité croissante, qui a agi si puissamment tant en slave qu'en roman. Il faut espérer que l'étude comparée de ressemblances si frappantes, telles que nous les constatons entre le roman et le slave, contribuera à élucider nos idées concernant la causalité dans la vie des langues. Des phénomènes similaires doivent avoir des causes similaires; on doit donc s'attendre à ce qu'une ressemblance frappante entre deux langues ne se restreigne pas à un phénomène unique. Malheureusement, on n'a

obtenu jusqu'ici que des résultats peu importants par la méthode des recherches comparatives de ce genre ; il s'ensuit que les questions à résoudre sont difficiles et que nos connaissances concernant la nature et la structure des systèmes linguistiques sont insuffisantes.

7. C'est ainsi que nous terminons en reconnaissant notre ignorance. Résumant les résultats de nos recherches, nous constatons que l'histoire du slave commun se compose de deux périodes, d'une période très longue, qui n'a pas duré moins de 2.000 ans, et d'une période beaucoup plus courte, qui s'est terminée par la liquidation de l'unité linguistique slave. La première période se caractérise par un conservatisme frappant, en ce qui concerne la phonologie et le système des accents ; dans certaines autres parties du système de la langue il y avait davantage de mouvement ; cependant, là aussi on a conservé beaucoup des traits anciens ; la différenciation géographique était minime ; probablement le contact réciproque entre les éléments de la population était si vif que les différences dialectales furent bientôt nivelées. En revanche, pendant la seconde période, des forces antérieurement inconnues furent à l'œuvre, amenant dans un rythme rapide des changements radicaux, notamment en ce qui concerne l'accent et le vocalisme ; ces forces continuèrent à agir dans les siècles suivants, période d'expansion géographique et de différenciation dialectale. Quoique nous constatons nettement quelques tendances, qui orientèrent l'évolution du système phonologique, l'origine de ces tendances nous échappe. Comme elles commencèrent à se manifester à une époque précédant immédiatement la forte expansion des tribus slaves, il faut supposer une certaine interdépendance entre la fermentation sociale qui doit avoir précédé les migrations, et l'évolution linguistique accélérée. Mais, en disant cela, nous posons un problème plutôt que nous ne le résolvons. Espérons qu'un avenir pas trop lointain nous apportera l'idée géniale propre à nous révéler les lois fondamentales de l'évolution linguistique des communautés humaines.

PARALLÉLISME ET DIVERGENCE DANS L'ÉVOLUTION DES LANGUES SLAVES

1. Lorsque nous nous servons de l'expression «peuples slaves», nous entendons par là les peuples qui parlent les langues slaves. Certes, la conscience nationale n'est pas déterminée uniquement par la langue ; c'est ainsi qu'il arrive que des groupes de personnes qui se considèrent comme des Ukrainiens, parlent un dialecte slovaque ; mais, en général, la langue et le sentiment national vont de pair ; et même dans le cas où il n'en est pas ainsi, le linguiste a le droit d'employer les dénominations de peuple telles que Russe, Polonais, Bulgare, etc., tout simplement comme équivalent de «personnes parlant le russe, le polonais, le bulgare», etc., à condition que cette signification résulte de façon non équivoque du rapport logique dans lequel ces dénominations sont employées.

Si nous parlons de «Slaves» dans le sens précité, nous constatons facilement que dans l'Europe actuelle ce groupe linguistique ne constitue pas une unité géographique. Le groupe oriental des Slaves, qui comprend les Grands-Russes, les Blancs-Russes et les Ukrainiens ou Petits-Russes ou Ruthènes, confine par-ci par-là, en Bessarabie, aux Bulgares, qui font partie du groupe slave méridional ; mais ces Bulgares ne sont venus se fixer au Nord des bouches du Danube qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles, et les Slaves orientaux de Bessarabie ne sont que des avant-postes du peuple petit-russien, habitant une province qui est pour la plus grande partie roumaine. Nous constatons donc que les Slaves de l'Est et ceux du Sud ne forment pas d'unité géographique. Les peuples slaves méridionaux, les Bulgares, les Serbo-croates et les Slovènes, habitent un territoire continu, qui s'étend de la mer Noire jusqu'à l'Adriatique et de Salonique jusqu'au Danube et la Drave, et, dans beaucoup d'endroits, même au Nord de ces fleuves. Au Nord, les Slaves du Sud, abstrac-

tion faite des Bulgares bessarabiens précités, sont confinés partout par des peuples non slaves : par des Roumains, par des Magyars, par des Allemands, qui les séparent des Petits-Russes et des Tchécoslovaques. Ces derniers forment avec les Polonais et avec les deux peuples sorabes de la haute et basse Lusace, devenue depuis longtemps une île slave dans le territoire linguistique allemand, le groupe occidental. Celui-ci est confiné, sur une vaste étendue, par les Slaves orientaux. La frontière va, à peu près, d'Užhorod, dans la Russie subcarpatique, jusqu'à un point situé entre Suwałki et Grodno ; cette frontière est, en général, fort nette, dans le sens que, des deux côtés, on parle des langues tout à fait différentes ; on ne trouve des dialectes de transition que dans quelques endroits. La ligne de démarcation entre le polonais d'une part et le blanc-russe et l'ukrainien de l'autre est en général tout aussi nette que celle qui sépare les parlers romans et germaniques en Belgique et dans la France du Nord, quoique les voisins russes et polonais se comprennent beaucoup mieux, vu qu'ils parlent tous deux des langues slaves de structure analogue et de vocabulaire partiellement identique. Dans l'extrême Sud de la zone frontière polono-ukrainienne la situation est autre. Ici, dans les Carpates, les Ukrainiens ont pénétré, au cours des siècles, très loin vers l'Ouest ; ils constituent actuellement une espèce de coin encastré entre les Polonais et les Slovaques ; or, dans ces régions, il s'est produit un mélange de langues tellement fort que l'on est embarrassé pour trancher la question de savoir si ces montagnards, dits Lemkes, parlent un ukrainien polonisé ou un polonais ukrainisé. Quoi qu'il en soit, il ne saurait être mis en doute que le caractère mixte de cette langue est la conséquence d'un contact relativement récent entre des groupes ethniques autrefois distincts au point de vue linguistique et territorial. En ce qui concerne la région où les Slovaques confinent aux Ukrainiens, il convient de dire que, sur certains points, la frontière linguistique est nette ; ailleurs, on parle les deux langues concurremment ; en outre, il y a encore des parlers mixtes, rappelant les parlers lemkes, que nous venons de mentionner. Le slaviste norvégien Olaf Broch, qui a étudié sur place ce remarquable territoire linguistique, parle, dans des cas pareils, de «mélange

chimique » ; ce terme implique déjà le fait qu'ici non plus le caractère mixte de la langue n'existait pas dès l'arrivée des tribus slaves, mais n'est que la conséquence d'une influence mutuelle et d'une interpénétration de parlers d'une origine double. Quant à la question de savoir dans quelle mesure il s'est produit des déplacements de frontière importants, après les premières prises de contact entre les Slaves de l'Est et ceux de l'Ouest, les opinions divergent. Je ne m'arrête pas plus à ce problème qu'à celui des enclaves ukrainiennes dans le territoire slovaque. Ces enclaves non plus ne changent rien au fait que, tout le long de la frontière linguistique, on ne saurait trouver aucune trace de régions transitoires anciennes entre le slave oriental et occidental.

Le groupement géographique des langues slaves actuelles, que nous venons de décrire, est entièrement conforme à ce que nous apprend l'étude des langues elles-mêmes. Les trois langues slaves orientales, le grand-russe, le blanc-russe et le petit-russe constituent, au point de vue purement linguistique, un groupe nettement distinct des deux autres. Il en est de même des langues slaves de l'Ouest ; aucune donnée sérieuse ne montre que le polonais ancien présente une transition entre le russe et les langues slaves parlées autrefois en Allemagne, dont le haut- et le bas-sorabe sont les restes ; de même, le slovaque n'a pas le caractère d'un dialecte intermédiaire entre le russe et le tchèque. Les données linguistiques nous suggèrent plutôt l'idée que le contact direct entre le slave oriental et le slave occidental était rompu depuis longtemps, ce qui témoigne en faveur d'une séparation géographique. Il est tout aussi clair que le slave de l'Est et celui du Sud suivirent leurs propres chemins dès la période des grandes migrations. Le vieux-bulgare, dont Cyrille et Méthode se servirent en 863 et pendant les années suivantes pour leurs textes bibliques et ecclésiastiques, présuppose une évolution antérieure de longue durée, entièrement indépendante de celle du vieux-russe, que nous connaissons par des textes depuis le ^x^e siècle. Le serbo-croate et le slovène aussi, liés avec le bulgare par d'importants phénomènes communs, n'entretenaient, dès l'époque de l'unité slave, aucun rapport direct avec le russe ; quelques ressemblances apparentes reposent sur une

évolution parallèle plus récente. Le slave de l'Ouest et celui du Sud sont aussi nettement distincts. Même en supposant que ces deux familles de langues aient formé un tout continu, avant que les Magyars et les Allemands se fussent infiltrés entre eux, et qu'à cette époque-là il n'y eût pas de frontières linguistiques nettement marquées, nous n'en devrions pas moins les considérer comme deux groupes distincts, en raison de leur évolution ultérieure, qui a duré plus de dix siècles. Vers 900 les différents types linguistiques slaves ne s'étaient pas encore consolidés à un point tel que, par un regroupement, dû à des causes historiques, les traces de groupements plus anciens n'eussent pas pu être presque entièrement effacées. Sur les Slaves pannoniens du VI^e-X^e siècles nous savons très peu de chose. Si on veut supposer que la densité de la population slave de ces régions n'était pas moindre que celle des provinces où elle a pu se maintenir jusqu'à présent, personne ne saurait réfuter une hypothèse pareille, quoiqu'on ne puisse nier le fait que, parmi les Slaves, habitèrent des éléments allogènes tels que des tribus germaniques, avars, etc. Si, par contre, on voulait supposer pour la Pannonie le même état de choses que celui de la presqu'île balkanique, où probablement, pendant des siècles, les deux groupes de tribus slaves, les Bulgares d'une part, les Serbo-croato-slovènes d'autre part, étaient séparés géographiquement l'un de l'autre par un bloc de population allogène, cette possibilité ne saurait être contestée non plus. Les données linguistiques sont trop minces pour rendre possible une solution définitive du problème ; toutefois, nous pouvons relever quelques phénomènes linguistiques rattachant le slave méridional au slave occidental, et, notamment, le serbo-croato-slovène au tchécoslovaque. J'insiste en premier lieu sur les groupes initiaux *or*, *ol*. Dans le slave occidental ils sont représentés, suivant que l'intonation est descendante ou ascendante, par *ro*, *lo* ou *ra*, *la* ; on a, par exemple, d'une part le préfixe *roz-*, d'autre part le mot *ra(d)lo*. En revanche, le slave méridional présente à peu près exclusivement *ra*, *la* ; cependant, dans quelques mots, on a, à côté de ces groupes, aussi *ro*, *lo*, tandis que, d'autre part, le slovaque central, qui est un dialecte du slave occidental, suit la règle des langues méridionales. On peut considérer ces faits comme

témoignant l'absence de frontières nettement accusées entre le slave méridional et le slave occidental. L'évolution des groupes non initiaux *or, ol, er, el* semble confirmer cette conception ; ils sont devenus en tchécoslovaque *ra, la, řě, ľě* (Tch. *hrad, hlad, bříza, mléko*), de même que dans le slave méridional ; les autres langues slaves occidentales ont *ro, lo, re, le*. Pour la répartition des langues slaves, les groupes de sons *tj, kt* et *dj* sont extrêmement importants ; pourtant, en ce qui concerne ces groupes, le bulgare a eu sa propre évolution : *št, žd* (*nošti, daždi*), tandis que le serbo-croato-slovène et le slave occidental ont des sons prochainement apparentés entre eux (serbe *noć* ; slovaque *noč* ; tchécoslovaque, polonais *noc*, etc.), qui peuvent avoir eu un point de départ commun. Je signalerai encore l'évolution du groupe *dl*, devenu *l* en slave méridional et resté intact en slave occidental ; ce phénomène a été soumis à un examen approfondi par M. Tesnière, qui a montré que cette isoglosse coupe en deux le territoire slovène aussi bien que le territoire slovaque. En outre le vocabulaire mérite notre attention. Lorsque Sobolevskij émit en 1900 la supposition que certains textes écrits en slave ecclésiastique auraient été traduits en Bohême, Jagić signala le fait que beaucoup de mots utilisés par Sobolevskij à titre de preuves, sont aussi employés dans des régions slovènes et croates. D'autres textes vieux-slaves renferment aussi des bohémismes, des moravismes, des pannonismes, qui n'ont pas encore été suffisamment examinés. Lorsque Cyrille et Méthode créèrent, sur la base du bulgare, leur langue ecclésiastique, celle-ci fut introduite par eux-mêmes et par leurs disciples dans l'empire grand-morave des princes Rostislav et Svatopluk, et en Pannonie où régnait le prince Kocel. Là, toutes sortes de mots autochtones s'introduisirent dans les textes, surtout dans ceux qui furent rédigés ou traduits dans ces pays. On les appelle souvent des pannonismes, mais ce terme est trop étroit, parce que ce n'est pas seulement en Pannonie, mais aussi en Grande-Moravie et, un peu plus tard, surtout en Bohême, qu'on s'est servi du slave ecclésiastique. Il y a en effet, parmi les éléments non bulgares de ce genre, des mots qui n'existent à présent qu'en tchèque et en slovaque, et d'autres mots qui ne sont que slovènes ou se rencontrent dans les deux territoires linguis-

tiques. J'ai trouvé un grand nombre de mots pareils dans le *Patérik* qui fut traduit vers 880 en Grande-Moravie par Méthode, ou sous sa direction. Probablement, ces mots étaient compris par les Slaves qui, à cette époque, se servaient des textes cyrillo-méthodiens ; c'étaient, à coup sûr, des personnes de langue tchécoslovaque avant tout. Or, si nous trouvons dans ce texte, pour des notions tout à fait simples, comme « plante épineuse » ou « répondre à un appel », les mots *dīračī*, *odmēti sę*, que l'on ne rencontre actuellement qu'en slovène, il faut supposer, semble-t-il, qu'au IX^e siècle ces mots étaient connus, non seulement dans le pays slovène, mais dans un domaine plus vaste. Et, d'une façon plus générale, il faut que nous nous posions la question : à cette époque la frontière lexicographique entre les Slovènes et les Tchécoslovaques était-elle marquée nettement ? Cette question n'est qu'une partie de la question plus générale : y avait-il une frontière linguistique bien nette ? Ou bien, les transitions entre les deux domaines étaient-elles graduelles et peu sensibles ? Cette dernière supposition, malgré l'absence de preuves et de certitude, ne me paraît pas impossible, et, pour le moins, plus vraisemblable que l'hypothèse défendue par plusieurs slavistes, suivant laquelle il y aurait eu, dans la période du vieux-bulgare, dans le bassin du Danube moyen et de la Theiss, un dialecte de transition entre le bulgare et le slovaque. Certes des tribus bulgares ont habité autrefois une bonne partie de la Roumanie et de la Hongrie orientale ; le nom de la ville de Pešt le prouve ; mais à cette époque les Slovaques s'étendaient beaucoup moins loin vers l'Est que de nos jours, et les deux peuples étaient séparés par d'épaisses et vastes forêts.

2. A propos de ce problème concret d'affinité linguistique, nous examinerons les principales théories concernant la désagrégation des langues, pour l'appréciation générale desquelles le groupement des langues slaves est extrêmement instructif. L'étude des langues indo-européennes a donné naissance à deux théories sur cette matière. La plus ancienne, due à Schleicher, est connue sous le nom de théorie généalogique. Le mot fait image : les langues, de même que les hommes, ont un arbre généalogique ; une langue

subsiste quelque temps, ensuite elle donne naissance à des langues plus jeunes, qui mènent, chacune, leur vie propre, jusqu'à ce que, à leur tour, elles cèdent la place à leurs enfants. C'est dans cet esprit que linguistes et profanes continuent de nos jours à juger l'évolution des langues, quoique les linguistes fassent une réserve, selon laquelle une pareille conception est simpliste et pas tout à fait juste ; c'est ce que Schleicher lui-même fit preuve de comprendre dans la pratique de ses recherches linguistiques. La seconde théorie est celle dite des ondes ; elle est due à Johann Schmidt. Elle emprunte son nom à une des images employées par Schmidt pour illustrer ses idées : il compare les innovations de la langue à des ondes qui se propagent sous la forme de cercles concentriques, plus ou moins grands. A mon avis, une autre image, également de Schmidt, illustre encore mieux la propagation des phénomènes linguistiques : un territoire linguistique ressemble à un plan ascendant, dans lequel on choisit un nombre de points à peu près équidistants : A, B, C, D, etc. Chaque point est un parler, qui, par certaines particularités, diffère de ses voisins. Or, il arrive bien souvent que certains parlers, B et F par exemple, acquièrent un ascendant sur les points environnants et se les assimilent dans une certaine mesure ; le plan ascendant se transforme alors en un escalier se composant de marches sur une desquelles se trouvent à présent situés les points A, B, C, alors que la seconde s'étend de D à G, et ainsi de suite. La justesse de ces idées a été excellemment démontrée, depuis, par la dialectologie des langues vivantes ; un Français le sait par l'*Atlas linguistique de la France* et par les écrits qui s'en inspirent, un Polonais le sait par l'œuvre à laquelle le professeur Nitsch a consacré la plus grande partie de sa vie, et c'est ainsi que chaque peuple possède à présent sa géographie linguistique. Il va de soi que ce qui est vrai des dialectes modernes peut avoir eu lieu d'une façon essentiellement égale aux époques préhistoriques ; en élaborant sa théorie, Schmidt pensait même, tout particulièrement, à l'indo-européen.

Pour le slave aussi de l'époque qui précéda la migration des différentes tribus, nous devons admettre la présence d'un certain nombre de phénomènes dialectaux, ayant chacun sa propre circon-

férence ; là aussi doivent s'être formés des centres d'où émana un effet assimilateur sur l'ambiance. On suppose généralement que la situation géographique des dialectes, les uns par rapport aux autres, était déjà, dans la patrie commune des Slaves, à peu près la même que pendant et après les migrations. En effet, cette hypothèse a un certain degré de probabilité, d'autant plus que, de cette façon, nous sommes à même de concevoir comme phénomènes dialectaux du slave commun certains anciens critères du slave oriental, occidental et méridional, sauf cette réserve que les différences dialectales de l'époque préhistorique ont présenté une phase d'évolution plus ancienne qui devait revêtir, après la dissolution de l'unité géographique, la forme que nous connaissons dans les temps historiques. Un de ces critères sont les doublets *ro-*, *lo-* et *ra-*, *la-*, de *or-*, *ol-*, qui caractérisent le slave oriental et occidental, par opposition au slave méridional. Nous trouvons la même répartition géographique dans le cas de la désinence *-ens* : en vieux-russe et vieux-polonais *vol'ě*, tandis que le slave méridional présente *vol'e*. Le groupe méridional et oriental offre aussi certains traits communs, entre autres, la palatalisation de *kv*, *gv*, en *cv* (*d*)*zv* : par exemple russe *cvet*, *zvezda*, vieux-bulgare *cvětŭ*, (*d*)*zvězda*, par opposition au polonais *kwiat*, *gwiazda* et au tchèque *květ*, *hvězda*. Quant aux points de contact entre le slave occidental et le slave méridional, nous les avons cités déjà. De pareils phénomènes nous suggèrent l'idée que, dès avant la désagrégation du slave commun, le territoire linguistique slave était traversé par des isoglosses, et que, dès cette époque, trois grands dialectes, un dialecte occidental, un oriental et un méridional, se sont différenciés avec une certaine netteté. On a même essayé de reconstruire une espèce d'histoire de ces dialectes en montrant que, pendant une certaine période, deux des trois groupes ont formé une unité plus étroite, et, ensuite, ce fut le tour de deux autres groupes. Nous ne nous attarderons pas à ce problème et nous contenterons de constater que l'on peut établir, avec beaucoup de chances de probabilité, pour la dernière période du slave commun, un certain degré de différenciation dialectale, ainsi que la présence de quelques isoglosses ; le domaine linguistique offrait alors, semble-t-il, une image analogue à celle de

nos domaines linguistiques modernes ; les isoglosses peuvent donc être le mieux expliquées par la théorie des ondes de Johann Schmidt.

La solution de la continuité géographique créa des conditions nouvelles. Le slave méridional, occidental, et oriental eurent une existence indépendante ; même dans le cadre de ces groupes, le contact direct fut rompu dans certaines régions pendant des siècles, comme nous le verrons dans la suite. Une des conséquences d'un isolement réciproque pareil a été une différenciation de la langue, conformément à la théorie généalogique de Schleicher. Jusqu'à un certain point le système linguistique primitif continua à régir l'histoire de chaque langue ; il ne fournit pas seulement les matériaux concrets, mais aussi les tendances qui, toutes choses égales d'ailleurs, devaient mener partout à des transformations parallèles ; mais en même temps les circonstances locales avaient plus de champ libre qu'auparavant, parce qu'elles n'étaient pas freinées par les forces centripètes, qui, à l'époque du slave commun, avaient été toutes-puissantes. L'image de l'arbre généalogique est donc complètement de mise. L'homme isolé, qui, en tant qu'enfant de ses parents, a sa place dans la généalogie de sa race, hérite, d'une part, une certaine constitution physique et intellectuelle, qui, toute sa vie durant, dominera tous ses faits et gestes ; d'autre part, en tant qu'unité indépendante, il est sujet à des influences de toute sorte, qui conditionnent également sa vie ; il en est de même d'une langue qui se détache de la langue-mère et du reste de sa parenté. Le slave a eu le même sort que le germanique et les autres langues issues de l'indo-européen ; le parallélisme avec le germanique est particulièrement frappant, parce que, dans les deux familles, il y eut une période de tripartition entre celle de l'unité et celle de la pluralité des langues. A une époque beaucoup plus reculée, l'indo-européen primitif s'était scindé de la même façon : les tribus qui ont emporté de la patrie commune les dialectes dont se développeront le grec, l'indo-iranien, le celtique, etc., avaient perdu, à un moment donné, tout contact réciproque et elles modifièrent à partir de cette époque, chacune à sa façon, leur patrimoine linguistique. Par conséquent, l'évolution généalogique a joué un rôle important dans la vie des langues indo-européennes, et c'est pourquoi on comprend que

Schleicher, qui avait surtout étudié ces langues, l'ait appliquée à la linguistique, et que les générations postérieures aient développé cette tradition, même plus que ne permettent leurs principes, basés en partie sur les idées de Johann Schmidt et sur la géographie linguistique moderne.

Il est impossible d'indiquer les causes locales qui ont déterminé l'évolution spécifique de chacune des langues slaves. Il est évident qu'entre autres ce sont les substrats ethniques qui ont exercé une influence, quoique celle-ci ne soit démontrable que dans peu de cas concrets. Dans toutes sortes de contrées où les tribus slaves apportèrent leur langue, elles trouvèrent déjà une population plus ancienne. C'est ainsi que la presqu'île balkanique a été habitée autrefois par les grands peuples thrace et illyrien. Ces peuples n'ont pas émigré, et ils n'ont pas non plus été exterminés. Il est donc hors de doute que des groupes considérables de ces populations anciennes se sont mêlés aux envahisseurs slaves et ont adopté leur langue, quoique l'illyrien continue à vivre jusqu'à nos jours dans l'albanais. En outre, beaucoup de personnes qui avaient jusque-là parlé le grec et le latin (ou le roman), abandonnèrent ces langues au profit du bulgare et du serbo-croate. De plus, dans la presqu'île balkanique, il y avait des restes de peuplades germaniques et avars, qui ont entièrement disparu au cours des âges, c'est-à-dire se sont en partie éteintes et en partie slavisées. De pareils mélanges ethniques se sont produits aussi dans d'autres pays slaves, le moins, probablement, dans les régions russes et peut-être aussi polonaises, qui avaient fait partie de la patrie commune des Slaves. Les peuples slaves de l'époque historique ne sont donc que très partiellement les descendants de la nation qui parlait le slave commun à l'époque de l'unité linguistique. Or, il nous paraît vraisemblable que le slave, qui fut importé dans les différents pays, y a subi l'influence des habitudes d'articulation des éléments ethniques allogènes, ainsi que celle des propriétés structurales de leur système phonologique, de leur morphologie et de leur syntaxe. Les survivances d'un substrat ethnique gardent en général leur caractère propre le mieux dans le domaine du vocabulaire, quoiqu'il ne soit pas toujours possible de distinguer entre les mots empruntés à une

langue étrangère et ceux qui proviennent des populations absorbées. Mais dans le domaine de la grammaire, la phonologie et l'accent compris, on nage encore presque en pleines ténèbres. C'est ainsi qu'on pourrait poser la question de savoir si, peut-être, la prononciation ouverte de *ě*, par laquelle le bulgare se distingue des langues slaves environnantes, a un rapport quelconque avec un substrat ethnique ; mais dans l'état actuel de notre science une pareille question n'est pas susceptible de réponse. Il y a, cependant, des cas plus simples et plus transparents : c'est ainsi que MM. Małecki et Seliščev ont réussi à nous convaincre que certaines consonnes sifflantes, qui, dans quelques parlers croates et russes, ont supplanté des chuintantes anciennes, doivent être attribuées à des influences romanes et finnoises. Les circonstances sont particulièrement favorables pour une explication ethnologique lorsqu'un groupe de langues limitrophes présente toute une série de transformations similaires. Pour désigner un tel groupe on a créé le terme de « ligue linguistique » ; un cas particulièrement clair de ce genre, que l'on voit cité, à titre d'exemple, dans toutes sortes de livres de linguistique générale, se trouve être l'évolution morphologique et syntaxique de quelques langues balkaniques : le bulgare, l'albanais, le roumain ; dans une certaine mesure le grec en est aussi. Il va de soi que des innovations communes aussi radicales que la déclinaison analytique, l'article postposé, l'abandon de l'infinitif, ne reposent pas sur un parallélisme fortuit, quoiqu'il ne soit pas facile d'établir d'où l'impulsion est partie et de quelle façon l'influence réciproque des langues s'est exercée.

3. En étudiant l'histoire des langues slaves au cours des siècles, nous voyons que la théorie généalogique s'avère à chaque pas : chaque langue détachée du tronc slave a transformé à sa façon le patrimoine commun. On ne saurait s'en étonner. Ce qui est plus curieux c'est le fait que, malgré cette différenciation, le caractère homogène, tenant en partie au conservatisme, en partie à l'évolution parallèle, est quand même resté si considérable. Si parfois, au premier abord, les choses se présentent autrement, cela tient surtout aux vocabulaires, qui se sont tellement différenciés que la com-

préhension réciproque est souvent assez difficile. Le vocabulaire abstrait des langues européennes repose dans une grande mesure sur la traduction internationale ; c'est ainsi qu'au latin *in-fluxus* répondent l'allemand *Ein-fluss*, le tchèque *v-liv*, le polonais *w-pływ*, le russe *v-lijanie*, etc., et il s'agit là d'un exemple parmi beaucoup d'autres ; je l'ai choisi à dessein parce qu'il montre à l'évidence comment, dans ces calques, chaque langue suit sa propre voie. La différenciation des lexiques est en outre alimentée par la forte tendance de certains peuples vers le purisme, ainsi que par le désir de montrer leur individualité nationale propre, lorsqu'il s'agit de former des mots nouveaux ; c'est ainsi que les Blancs-Russes s'efforcent d'éviter des grand-russismes, les Slovaques vont à la recherche de mots propres différant du tchèque, et ainsi de suite. C'est le grand schisme qui a provoqué une très forte divergence des vocabulaires. Tandis que dans les pays orthodoxes, en Russie et en Bulgaire surtout, la langue a conservé un grand nombre d'éléments vieux-slaves, l'Occident slave a subi l'influence de sa langue d'église à lui, c'est-à-dire du latin, ainsi que des langues occidentales, qui offrent toutes des traces d'une civilisation romaine et catholique. D'autre part, plusieurs mots d'origine slave, servant à traduire des notions toutes simples, subirent aussi des changements de sens, ce qui, naturellement, rend la compréhension mutuelle bien difficile : c'est ainsi que le mot russe *rodina* signifie : « patrie », pol. *rodzina*, tch. *rodina* « famille » ; — russe *kn'az'* (prince) ; tch. *kněz* (prêtre) ; — tch. *hodina*, pol. *godzina* (heure) ; bulg. et serbe *godina* (année) ; — russe *družina* (escorte, suite), ukr. *družina* (épouse) ; — tch. *muž*, *žena* (homme, femme), pol. *mąż*, *żona*, russe *muž*, *žena* (époux, épouse) ; — russe *iskat'* (chercher), pol. *iskać* (épouiller), etc. Si l'on y ajoute les mots d'emprunt passés dans une ou deux langues, tels que les mots turcs en bulgare et les mots tatars en russe, on peut se faire une idée de la forte disparité des vocabulaires slaves et de la difficulté qu'il y a pour deux peuples parlant des langues slaves différentes, de se comprendre. Mais en revanche toutes ces langues sont restées relativement homogènes, en tant que systèmes linguistiques, et les Slaves de nationalité différente n'ont qu'à surmonter les difficultés du dictionnaire pour pouvoir s'entretenir

avec une facilité relative. Cependant, si un Slave cherche à parler dans la perfection une langue slave autre que la sienne, cela lui est rendu très difficile par le grand nombre de différences dans les détails. C'est ainsi que chacune des langues slaves, sauf le bulgare, qui ne connaît plus du tout de déclinaisons, a un paradigme des substantifs masculins, consistant en un mélange de formes prises des anciennes classes en *-o-* et en *-u-* ; or, chaque langue a fait son propre choix parmi les deux séries de désinences ; c'est ainsi que le mot russe *sad* se décline comme suit : *sáda* (du jardin), *sádu* (au jardin), *v sadú* (dans le jardin), etc., mais en polonais on dit : *sadu* (du verger), *sadowi* (au verger), *w sadzie* (dans le verger). Et des différences de ce genre, non seulement entre le russe et le polonais, mais aussi entre deux langues slaves n'importe lesquelles prises au hasard, se retrouvent dans tout le système grammatical. Mais les systèmes eux-mêmes n'ont pas beaucoup changé. C'est ainsi que presque toutes les langues slaves ont conservé les anciens cas des noms et des pronoms, qu'elles appliquent en général de la même façon. Même les innovations se sont souvent produites dans un sens analogue. Un exemple remarquable de ce genre est l'instrumental prédicatif, qui dans les différentes langues est employé à peu près de la même façon, par exemple en polonais : *dwa lata byl żołnierzem* (il a été soldat pendant deux ans) ; en grand-russe : *dva goda byl soldatom*. L'accord est tellement frappant qu'on serait porté à croire que cette construction remonte au slave commun, mais, en réalité, elle ne se rencontre guère dans le vieux-slave ecclésiastique, et, dans les anciennes littératures des autres langues, on la voit aussi surgir peu à peu et gagner du terrain. Un changement peu radical, dû également à une évolution parallèle dans les temps historiques, a consisté dans l'abandon du duel ; le slovène l'a conservé jusqu'à ce jour, mais cet archaïsme remarquable n'entraîne aucune divergence notable entre le slovène et les autres langues slaves. Seul le bulgare a transformé sensiblement la déclinaison par l'abandon de ses désinences casuelles et par l'adoption d'une déclinaison analytique : *Bălgarija* (la Bulgarie) ; *na Bălgarija* (de la Bulgarie, à la Bulgarie) ; *săs Bălgarija* (avec la Bulgarie). Cette innovation fait une impression étrange sur les

autres Slaves, qui la regardent comme une forte divergence de leurs propres systèmes grammaticaux. D'autre part, le bulgare se montre très conservateur en ce qui concerne la distinction des temps des verbes. Le bulgare a conservé les trois prétérits, l'imparfait, l'aoriste et le parfait, tandis que dans les autres langues, dans les unes plus tôt et dans les autres plus tard, s'est développé le penchant à abandonner les deux premiers prétérits et à ne conserver que le parfait. A côté des formes anciennes de l'adjectif le slave commun a créé un autre type, résultant de l'adjonction d'un pronom postposé, et réservé spécialement à l'emploi défini ; autrement dit, au français (*le*) *bon* répondait une autre forme dans *le bon fils* que dans *un bon fils* ou que dans *le fils est bon* : *dobrŭi synŭ*, mais *dobrŭ synŭ* ; *synŭ jestŭ dobrŭ*. Dans la plupart des langues slaves les deux types se maintinrent, quoique dans quelques-unes ils subissent un regroupement, par lequel les formes longues l'ont emporté sur les autres. De cette façon naquirent de petites différences, qui, dans l'emploi pratique de plus d'une langue slave, causent des difficultés, sans cependant constituer un véritable obstacle à la compréhension réciproque, vu que la divergence n'est pas grande et que l'interlocuteur a une compensation dans le fait qu'il saisit beaucoup par le rapport logique. Ces exemples peuvent suffire pour illustrer l'homogénéité des systèmes grammaticaux slaves, reposant partiellement sur un conservatisme, partiellement sur une évolution parallèle.

Nous insisterons encore sur la phonologie. Dans ce domaine aussi nous sommes frappés par quantité de concordances. Sur toute la ligne on a conservé dans les couples de phonèmes *s*, *z* ; *š*, *ž* ; *t*, *d* ; *p*, *b* l'antithèse sourd : sonore ; de même, dans le cas de *k* : *g*, quoiqu'ici, dans un certain nombre de langues, en haut-sorabe, en tchécoslovaque, en petit-russe, en blanc-russe et en grand-russe méridional, l'occlusive *g* devînt une fricative, qui, dans quelques-unes de ces langues, s'est transformée de nouveau en *h*. L'aversion contre l'aspiration est restée très générale ; en revanche, les langues slaves supportent très bien les mi-occlusives *ts*, *tš*. La mouillure des consonnes joue un rôle très différent ; en serbo-croate, par exemple, on ne la trouve que chez *n'*, *l'*, distingués nettement de *n*, *l*, et chez

ć, dž, mais en russe toutes les consonnes, sauf *š, ž, č, šč* et *c*, ont à côté d'un phonème dur un phonème mouillé : c'est ainsi que *bit* a une autre consonne initiale que *byt*, et la consonne finale de ces deux formes est un autre phonème que celui de *bit'*, *byt'*. La nasalité de *o* et *e* ne se maintint qu'en polonais et dans quelques dialectes bulgares ; ailleurs, les voyelles nasales se sont confondues avec d'anciennes voyelles orales ; en général, le système vocalique tend vers une structure très simple avec 5 ou 7 phonèmes : *a—e, o—(iē, ōu)—i, u* ; les sons *ö, ü* n'existent pas, en général, comme phonèmes. Les systèmes d'accent et d'intonation divergent beaucoup : le russe a un accent dynamique libre, le polonais a un accent dynamique sur la pénultième ; dans une partie du domaine linguistique russe l'accent a causé une forte réduction des voyelles atones ; le serbo-croate a conservé l'accent musical. Le tchécoslovaque, le slovène et le serbo-croate distinguent jusqu'à ce jour deux quantités ; le bulgare, le russe, le polonais et le sorabe les ont abandonnées. Il s'agit là d'un point de divergence de grande importance, compensé, d'ailleurs, par un groupe très curieux de concordances : toutes les langues slaves ont renoncé à l'élimination conséquente de la sonorité décroissante des syllabes ; en effet, les voyelles *jer* et *jer'*, translittérées ici par *ĭ* et *ŭ*, sont tombées à la fin des mots, ainsi que dans d'autres cas, et ainsi surgit une nouvelle catégorie de syllabes fermées : *kotŭ* devint *kot*, comme en français, lorsqu'on cessa de prononcer le *e* muet, se développa la prononciation *bot* (botte) et *kōt* (côte). Mais l'on conserva une particularité de la sonorité croissante, consistant en ceci : une consonne ne peut pas trancher la voyelle précédente au moment de sa plus grande énergie. Pour un Français ceci n'est pas extraordinaire, parce qu'il prononce ses propres voyelles exactement de la même façon. Mais un Néerlandais ou un Allemand cherchent en vain en slave l'accent dit «fortement tranché», que nous autres Néerlandais prononçons, par exemple, dans *dat, op* ; quand la consonne qui suit une telle voyelle se trouve placée devant une autre voyelle, elle est répartie sur les deux syllabes, ce qui se manifeste dans l'écriture par le redoublement : *vatten, lekken, villen*, etc. Une prononciation pareille n'est ni française, ni slave. En outre, dans ces langues la

fidélité au principe traditionnel se manifeste dans le fait d'éviter des diphtongues descendantes (*ei*, *ou*, etc.) et dans une préférence pour les syllabes ouvertes, qui fait que l'on joint, pour autant qu'il est possible, à la deuxième syllabe les consonnes placées entre deux voyelles. A cet égard une langue comme le russe moderne se comporte exactement comme le vieux-slave.

La grande uniformité de l'évolution linguistique dans tout le domaine slave, qui résulte suffisamment de l'aperçu que nous venons de donner, s'explique pour une bonne part par un point de départ commun, qui renfermait déjà les germes de l'histoire future. Nous l'avons fait remarquer déjà plus d'une fois. Cependant, il faut tenir compte encore d'autres forces. Si nous constatons, par exemple, que la plupart des langues slaves ont tendance à réduire le nombre de leurs prétérits à un seul, nous ne devons pas oublier que plusieurs langues germaniques et romaines évoluent dans le même sens. Dans des cas pareils on parle d'«européismes», terme qui ne fait que constater un fait, sans rien expliquer ; dans des cas de ce genre on ne saurait préconiser une recherche absolue de la précision ; contentons-nous plutôt d'exprimer la supposition que dans ce cas aussi les phénomènes uniformes ont eu des causes similaires, qui doivent être étudiées dans un cadre plus étendu que celui d'une seule famille de langues.

Il faut que nous nous arrêtons encore à ce fait qu'on trouve parfois, dans différentes parties du territoire slave, des phénomènes analogues, tandis que d'autres langues slaves ont suivi des voies différentes. Dans des cas de ce genre, on a l'impression que le système linguistique primitif renfermait déjà les germes de différentes possibilités d'évolution, et que chaque fois un choix a été opéré, en raison de conditions locales. C'est ainsi que dans le vieux-bulgare occidental les deux voyelles faibles *ŭ*, *ĭ*, qu'on appelle aussi «jers», devinrent en position forte *o*, *e* : *sox(ŭ)* «je séchai» < *sŭxŭ*, *lev(ŭ)* «lion» < *livŭ*. Il en est de même dans le slave oriental et dans quelques parties du slave occidental. Mais dans le dialecte bulgare oriental des Rhodopes les deux jers se sont confondus dans un seul son, tandis que l'ancienne différence phonique a laissé sa trace dans la prononciation, mouillée ou non, des consonnes précédentes.

Cette évolution est essentiellement la même que celle du polonais ; en tchèque, en slovène et en serbo-croate les jers se sont aussi confondus ; mais ici la mouillure des consonnes n'a pas eu lieu, ou bien, après l'avoir connue, on y a renoncé. La confusion entre les voyelles nasales *o* et *e* caractérise le bulgare des Rhodopes ainsi que le polonais ; mais, dans les deux langues, ce processus s'est produit dans une période plus récente que celle des plus anciens monuments de la langue ; en polonais la confusion a eu lieu à peu près au *xiv*^e siècle, en rhodopien plus tôt, mais pourtant pas avant le *xi*^e siècle ; il ne saurait donc être question d'une évolution commune ; en effet, depuis la rupture de la continuité géographique, bien des siècles s'étaient écoulés. Néanmoins, on a supposé, en se basant, entre autres, sur ce phénomène, qu'à l'époque préhistorique les dialectes slaves auxquels remontent le polonais et le bulgare étaient situés tout près l'un de l'autre. On a émis aussi l'hypothèse qu'à une époque plus récente les Polonais et les Bulgares seraient venus en contact dans le bassin de la Theiss supérieure et dans les contrées environnantes. On ne saurait accepter cette hypothèse en considération de différents faits historiques et géographiques. Du reste, même si ce contact avait existé, il ne pourrait pas encore fournir une explication des concordances entre le polonais et un dialecte bulgare aussi méridional que le rhodopien. Nous restons dans le domaine de la réalité en n'admettant pas de rapport direct, mais un parallélisme de l'évolution, provoqué par une activation préliminaire de forces analogues, qui se trouvaient déjà à l'état latent dans le système phonologique du slave commun ; cette activation avait requis des conditions spéciales ; nous ne savons pas pourquoi ces conditions se sont présentées justement en rhodopien et en polonais ; malheureusement, notre science n'est pas encore assez avancée pour nous permettre de retrouver la chaîne des événements linguistiques à l'aide des quelques chaînons qui nous sont connus. Avouons notre ignorance à ce sujet plutôt que d'accepter comme des faits réels les chimères de rapports indémontrés et invraisemblables. A mon avis, le même principe doit être appliqué dans quelques cas où des langues présentant une même évolution confinent les unes aux autres ; je pense surtout, à

ce propos, au passage de l'occlusive *g* à la fricative *ɣ*, qui s'est produit sur une vaste bande de terrain qui s'étend de l'Ouest à l'Est, à travers tout le territoire slave : le *ɣ* et le *h* qui en est issu se rencontrent en haut-sorabe, en tchèque, en slovaque, en ukrainien, en blanc-russe, en grand-russe méridional. En tchécoslovaque la chronologie peut être établie exactement : le *ɣ* s'y développa dès le XII^e siècle. Par conséquent, cette mutation n'est pas un phénomène du slave commun ; nous ne pouvons pas non plus supposer, dans le XII^e siècle, entre tous les peuples ayant le *ɣ*, des relations si intenses que ce son eût pu s'étendre à cette époque-là à un si grand territoire. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que nous devons distinguer entre différentes contrées, où existaient des conditions phonologiques similaires, qui, malheureusement, ne nous sont connues qu'insuffisamment. Dans ce cas aussi nous devons considérer les deux prononciations, *g* et *ɣ*, comme la résultante de deux forces, à savoir les tendances d'évolution remontant au slave commun et les conditions phonologiques locales.

4. Nous avons employé déjà, à plusieurs reprises, le terme d'*unité slave*, en l'appliquant à la période où le slave était encore parlé dans un domaine limité, formant une unité géographique. Cependant, ce terme a une signification plus élastique, conséquence du fait que la notion d'unité, appliquée à un groupe humain, est toujours relative ; il y a toujours des différences et il n'est pas facile de déterminer le moment où ces différences augmentent à un point tel que l'unité cesse d'exister. Jusqu'à un certain point on pourrait parler jusqu'à ce jour d'une unité slave, à condition de ne pas penser à une homogénéité culturelle, ou à une communauté d'intérêts, mais uniquement au lien maintenu par les concordances qui existent entre les langues. Je crois me rappeler que feu Baudouin de Courtenay a décrit quelque part la joie de quelques Slovénes simples, lorsqu'ils reconnurent dans la langue de Baudouin et de ses compagnons de voyage quelques mots connus et qu'ils y comprirent quelques petites phrases. Ceci donna immédiatement un sentiment d'intimité ; or, un sentiment pareil, basé sur l'affinité de la langue, rattache jusqu'à ce jour les peuples slaves les uns aux

autres. Il y a un siècle que Kollár a appelé les langues slaves des «dialectes». Cependant, ce sentiment d'unité est de nos jours plus faible qu'au ix^e siècle, où le prince grand-morave Rostislav demandait à l'empereur de Byzance des professeurs sachant bien le slave, et où celui-ci choisit pour cette tâche les frères Constantin et Méthode, natifs de Salonique. La langue ecclésiastique qu'ils créèrent était un dialecte bulgare adapté aux besoins de l'œuvre missionnaire, mais elle n'en était pas moins utilisable pour une population tchécoslovaque et slovène; ceci nous étonne d'autant moins que nous devons supposer qu'à cette époque-là les peuples slaves n'avaient pas encore chacun son propre vocabulaire de mots abstraits; pour l'usage quotidien ils se servaient d'une langue encore très peu différenciée, dans laquelle avaient déjà pénétré des mots d'emprunt d'origine germanique, romane, etc., dont la majorité était connue de tous les Slaves. Les mots que Constantin et Méthode forgèrent ou empruntèrent du grec, durent être appris par les Bulgares autant que par les habitants de la Grande-Moravie et de la Pannonie; cela doit avoir eu lieu partout avec la même aisance ou avec les mêmes difficultés. Plus tard le slave ecclésiastique fut aussi adopté par les Serbes, par les Croates, par les Tchèques et par les Russes, ce qui fortifia la solidarité, tout en étant, en même temps, un symptôme de sa présence. La chronique russe, attribuée par la tradition au moine Nestor, composée à Kiev, à l'aide de sources plus anciennes, au xi^e et au xii^e siècle, est encore très bien orientée sur tous les Slaves; mais cela ne signifie pas qu'à cette époque-là on ne considérât pas déjà le russe comme une langue à part. Nous parlons ici de la langue du peuple, non pas du slave ecclésiastique, qui, tout en offrant en Russie un type spécial à beaucoup de traits russes, n'en passait pas moins pour être la langue commune de plusieurs peuples. D'ailleurs, le sentiment de l'unité linguistique n'est déterminé qu'en partie par le degré objectif d'affinité et d'égalité; rappelons-nous par exemple combien les parlers slovènes actuels diffèrent les uns des autres. Mais d'autre part bien des Slovaques considèrent leur langue, qui diffère assez peu du tchèque, comme une langue à part. Tenant compte de ces faits, on comprend l'existence de plusieurs opinions différentes sur

la fin de l'unité slave. M. Meillet a considéré l'époque où le nom de Charlemagne se répandit dans les langues slaves comme équivalent de «roi», comme faisant encore partie de la période d'unité; en revanche, M. Belić regarde les plus anciens processus phonétiques, caractéristiques pour les différentes langues, processus d'une date beaucoup plus ancienne, comme un symptôme de la désagrégation du slave commun, tandis que, d'après le prince Trubeckoj et M. Durnovo, ce ne serait que la chute des jers survenue dans les diverses langues entre le x^e et le xiii^e siècle, qui aurait fait cesser l'unité slave. Ces différentes théories, acceptables toutes les trois, résultent du caractère vague de la notion d'unité. A mon avis, l'emploi le plus simple et le moins équivoque du terme unité slave est celui qui tient compte avant tout de la dissolution de l'unité géographique. Ainsi, nous ne nous servons du mot unité que dans un seul sens, et, en effet, il y a un lien étroit entre la désagrégation géographique et la différenciation linguistique.

5. Les groupes ethniques qui, à l'époque des grandes migrations, développèrent chacun leurs particularités linguistiques, ne constituaient pas des masses homogènes, mais consistaient, chacun, en un certain nombre de tribus. Il faut supposer que ces tribus avaient aussi leurs «dialectes» propres; mais sur ces dialectes nous ne savons que très peu de chose. Probablement les différences n'étaient pas grandes et disparurent au moment où les tribus se réunirent pour former des nations. Nous trouvons la répartition par tribus dans toutes les parties du domaine slave. C'est ainsi que les Polianes, qui habitaient le pays de Kiev, faisaient partie du groupe des Slaves orientaux; leurs voisins du Nord s'appelaient Dérévlianes; plus à l'Est habitaient les Sévériens. La tribu la plus septentrionale, à Novgorod et dans les environs, étaient les Slovénes, au Sud de qui se trouvaient les Krivitchs, flanqués à l'Ouest et à l'Est par les Drégovitchs et par les Viatitchs; et ce ne sont pas encore toutes les tribus russes. Entre le Danube et le Balkan les sources connaissent huit tribus, dont une s'appelait Σεβέρεις. Ces tribus furent asservies par Asparuch, qui, en 679, traversa le Danube avec ses Bulgares; c'était une peuplade turco-tatare, dont

le nom devait bientôt passer aux Slaves balkaniques assujettis. Plus au Sud, pas loin de Salonique, se trouvaient les Sagoudates, les Rynkhiniens, les Drougovitchés, les Strumiens, les Smoliens. Il en était de même dans la partie occidentale de la péninsule, où, à côté des Serbes et des Croates, il y avait encore les Dioclianes, les Tervounianes, les Kanalites, les Zachloumes, les Narentanes. Le territoire des Slaves occidentaux était très riche en tribus ; en Bohême ainsi qu'en Pologne, et aussi dans l'Allemagne septentrionale, germanisée plus tard, il n'y avait pas de grandes unités politiques, mais de nombreuses petites tribus. Les Polonais actuels portent le nom d'une tribu, les Polianes, qui ont habité le pays de Posnanie ; de même, à l'époque la plus ancienne, les Tchèques n'étaient qu'une des tribus slaves de Bohême. Nous trouvons des noms de tribus identiques dans des régions très éloignées l'une de l'autre ; c'est ainsi qu'il y avait des Polianes à Kiev et aussi dans le pays de Posnanie, des Doudlèbes en Bohême, en Slovénie et en Russie ; le même nom de Slovènes par lequel les chroniques russes désignent les Russes de Novgorod, a survécu dans les noms des Slovènes actuels de Yougoslavie, d'Italie et d'Autriche, des Slovaques de Slovaquie, des Slovincs, en train de s'éteindre, de Poméranie. Ce dernier cas diffère de tous les autres, en ce qu'il s'agit là d'un nom par lequel les auteurs byzantins désignaient tous les Slaves, ou bien au moins une forte partie de ce peuple. Lorsqu'un nom auquel on ne saurait attribuer une signification primitive si générale se présente dans diverses contrées, il faut que nous nous posions la question de savoir s'il faut admettre un lien historique entre les tribus ayant ce nom commun, question à laquelle il est souvent difficile de répondre. Dans un seul cas ce lien historique est mentionné expressément par une source ancienne : Constantin Porphyrogénète rapporte que les Serbes et les Croates, Slaves du Sud, sont venus du pays des Serbes et Croates Blancs, situé au Nord des Carpates, à l'époque de l'empereur Héraklios, c'est-à-dire dans la première moitié du VII^e siècle. On a beaucoup discuté sur l'authenticité de ce récit, et la question est restée ouverte, faute de données suffisantes. Si la relation est véritable, elle ne se rapporte pourtant qu'à une partie des tribus slaves, qui se sont réunies plus

tard pour former la nation serbo-croate. Pourquoi ne serait-il pas possible que certaines de ces tribus fussent arrivées du Nord, un siècle environ après l'arrivée des premiers colons slaves? Notre attitude vis-à-vis de ce problème dépendra donc de la solution de la question préalable suivante : jusqu'à quel point pouvons-nous admettre que l'empereur Constantin disposait, au ^x^e siècle, de données dignes de foi, concernant les migrations des tribus du ^{vii}^e siècle?

Comme nous le faisons déjà remarquer tout à l'heure, nous ne savons que très peu de chose sur les dialectes des différentes tribus. En ce qui concerne le Nord-Ouest du domaine slave, région qui correspond à l'Allemagne septentrionale actuelle, le slaviste polonais T. Milewski a reconstruit quelques isoglosses sur la base des noms propres qui se rencontrent dans d'anciens documents, s'engageant ainsi dans la voie frayée par M. Lehr-Splawiński, qui, pour autant que le permirent les maigres matériaux à sa portée, avait déterminé la place qu'ont occupée les parlers slaves de l'île de Rügen, entre le polabe d'une part et le kachoub d'autre part. Quoique, dans ce cas aussi, il faille procéder avec beaucoup de précaution, les conditions pour la reconstruction sont plus favorables que dans la plupart des autres pays slaves, pour lesquels nous disposons de moins de matériaux ou de matériaux moins différenciés. En outre, dans l'Allemagne du Nord les anciennes tribus ne se sont pas unies pour former de grandes nations ; leur force était brisée avant qu'elles en eussent eu l'occasion. Ailleurs, où les tribus furent absorbées par des unités plus grandes, les différences entre les dialectes furent atténuées par des frottements réciproques ; en revanche, de nouvelles forces différenciatrices surgirent, dominées, elles aussi, par l'évolution historique et sociale des peuples. Par l'effet de ces forces opposées disparurent les traces des anciens dialectes des tribus, ce qui est d'autant moins étonnant que les différences dialectales doivent avoir été relativement insignifiantes ; par conséquent, c'est dans une contrée où ne se sont pas formées de grandes nations que l'on a le plus de chances de retrouver la trace de très anciennes différences locales ; les conditions pour ces recherches sont donc plus favorables dans l'Allemagne du Nord

qu'en Serbie, par exemple. Quant au récit de Constantin Porphyrogénète sur l'origine septentrionale des Serbes et des Croates, il nous semble être d'autant plus plausible qu'il place la migration de ces deux tribus à une époque où la différenciation linguistique était encore très faible, ce qui facilitait la fusion de leurs dialectes avec ceux de leurs nouveaux voisins. Un autre cas d'une assimilation analogue nous est probablement fourni par le slovaque central. Celui-ci se distingue, comme nous le faisons déjà remarquer ci-dessus, du slovaque occidental et oriental, par une particularité qui se trouve aussi en slave méridional, et qui est probablement de date fort ancienne ; nous voulons parler du passage des groupes initiaux *or*, *ol*, en *ra*, *la*, dans tous les mots où ils se rencontraient. Cette particularité nous suggère l'idée que le slovaque central a absorbé un dialecte d'origine slovène qui, détaché de ses parents les plus proches, a évolué dans la suite selon les règles des dialectes slaves occidentaux. Une pareille supposition n'est ni impossible ni même hardie. Vers 900, lorsque les Magyars s'infiltrèrent entre les Slaves du Sud et ceux de l'Ouest, les différences linguistiques locales étaient encore si petites qu'une tribu de Slaves méridionaux, tenue au contact de Slaves occidentaux avec lesquels il y eut, par la force des choses, une certaine fusion, put assimiler sa langue à celle de l'ambiance, sans en éprouver aucune gêne. La plupart des processus linguistiques qui ont donné au slovaque sa physionomie actuelle ne devaient faire encore que commencer, et, vis-à-vis de ceux-ci, les différents dialectes, de n'importe quelle origine qu'ils fussent, étaient, pour ainsi dire, comme une feuille blanche.

6. Nous nous occuperons maintenant des trois groupes de langues slaves, du slave oriental, occidental et méridional, et des relations mutuelles des langues qui font partie de chacun de ces groupes. A plusieurs reprises nous rencontrerons des problèmes rappelant ceux que nous venons d'examiner. A mon avis tant le dialecte de transition qui sépare le polonais du tchèque que celui qui se trouve entre le serbe et le bulgare, doivent leur caractère actuel au fait que des parlers tombés dans un certain isolement à l'égard d'une langue dont ils faisaient partie autrefois, se sont

incorporés dans une autre langue également slave. La faible densité de la population a favorisé cette évolution. En effet, à bien des endroits il y avait un vide, grâce aux épaisses forêts, qui se prêtaient peu à la colonisation, grâce aussi à l'attraction exercée par la mer et le courant des grands fleuves. Dans certaines contrées, des groupes ethniques allogènes séparaient les tribus slaves. Dans tous ces cas l'expansion progressive des tribus ou des peuples slaves pouvait créer un contact entre des dialectes d'origine différente. Où que nous trouvions des dialectes de transition entre deux langues slaves, nous devons nous poser la question de savoir comment ces dialectes sont nés, de la façon que nous venons d'indiquer, ou bien par une différenciation progressive, conformément à la théorie des ondes de J. Schmidt. Dans les deux cas on constate l'existence de certains centres, autour desquels se sont formés des groupes linguistiques relativement homogènes ; ceci également s'est produit en vertu de la théorie des ondes. Plus l'histoire avance, moins il y a d'occasions pour des migrations lointaines, propres à rompre les continuités géographiques anciennes et à créer des conditions qui favorisent une évolution conformément au principe généalogique. Il y a cependant un assez grand nombre d'enclaves linguistiques, entourées de tous les côtés d'une langue étrangère, par exemple les parlers serbo-croates dans le Sud de l'Italie, les parlers slovaques en Hongrie ; c'est là qu'on peut étudier jusqu'à nos jours le développement isolé de parlers détachés de leurs parents les plus proches.

III

LES LANGUES SLAVES DE L'EST

1. On admet généralement que le groupe linguistique slave oriental ou russe comprend trois langues : le grand-russe, le blanc-russe et le petit-russe. Cette répartition est tout à fait juste, quoique nous ne puissions pas considérer chacun de ces trois domaines comme une unité bien circonscrite et nettement définissable. Là où le grand-russe et le petit-russe, dit également ukrainien ou ruthène, se touchent, la frontière entre les deux langues est nette ; elle commence près de Novgorod Severskij, se dirige d'abord dans le sens oriental, en laissant au Nord Kursk et Voronež ; au Sud-Est de cette dernière ville la frontière tourne vers le Sud, et continue ainsi en laissant à l'Ouest la zone littorale de la mer d'Azov et de la mer Noire. Les choses ont un tout autre aspect dans les régions où le blanc-russe et le petit-russe ou le blanc-russe et le grand-russe se touchent. Là il y a des zones de transition qui, dans le second cas surtout, atteignent une grande largeur. C'est à bon droit que Sobolevskij a présenté l'état des choses comme suit : lorsqu'on se rend de Moscou vers l'Ouest jusqu'à Orša, la langue que nous entendons change constamment et presque imperceptiblement ; mais une fois arrivé à cette ville, ce n'est plus du grand-russe que nous entendons, mais du blanc-russe ; si nous continuons notre course dans le sens Sud-Ouest, nous rencontrons de plus en plus de nouvelles variétés linguistiques ; et si nous poussons jusqu'aux environs de Brest-Litovsk, nous constatons que le blanc-russe a cédé la place au petit-russe. Une partie du domaine de transition qui se trouve entre le grand-russe et le blanc-russe a été étudiée par M. Olaf Broch ; la population parmi laquelle il a vécu était nettement consciente des différences entre les parlers ; en parlant de villages situés à l'Ouest du village même des interlocuteurs, on désignait ceux-là sous le nom de «Pologne», et lorsque Broch

arriva dans cette «Pologne», il constata qu'on y appliquait le même nom à d'autres villages, situés encore plus loin vers l'Ouest.

Ce contraste entre la frontière qui sépare le petit-russe du grand-russe et les transitions graduelles entre chacune de ces deux langues et le blanc-russe a des causes historiques. L'histoire de la Russie a été, dès l'époque la plus reculée, riche en toutes sortes de mouvements colonisateurs. Quant à la partie orientale du territoire linguistique russe, elle doit sa population slave entière à une colonisation relativement récente. La Russie méridionale a été pendant des siècles tourmentée par des invasions de peuples orientaux, parmi lesquels nous ne nommerons que les Pétchénegues, les Polovtses et les Tatars. Lorsque ces régions devinrent plus habitables, la population petit-russe s'étendit graduellement vers l'Est. D'autre part il y eut un mouvement de Grands-Russes dans le sens Nord-Sud, à mesure que croissaient l'étendue et la puissance de l'État moscovite ; au xvi^e siècle ses lignes de fortification n'atteignaient pas encore la frontière Sud du territoire grand-russe actuel ; ce n'est que la ligne de Belgorod, construite vers le milieu du xvii^e siècle, qui apporta aux habitants des contrées de Kursk et de Voronež un certain degré de sécurité. Eh bien ! c'est grâce à cette double colonisation que les Grands-Russes et les Petits-Russes se rapprochèrent ; par conséquent, la frontière qui les sépare actuellement n'est pas de date ancienne ; elle est née à une époque où les différences culturelles, la différence linguistique y comprise, étaient déjà très importantes : c'est pourquoi elle put rester aussi nette, sauf dans des cas locaux de mélange.

A présent, les différences entre les trois langues russes sont si grandes qu'elles justifient l'usage de trois langues écrites. Certes, l'orthographe blanc-russe donne une image exagérée des traits distinctifs de cette langue, surtout par le fait qu'elle marque par écrit l'akanie, c'est-à-dire la prononciation *a* au lieu de *o* atone, tandis que les Grands-Russes, qui prononcent ce même *a*, ne l'écrivent point ; mais ceci ne change rien au fait que tant la différenciation ethnique et linguistique actuelle que la tradition des siècles passés, où les chancelleries de l'État lituanien se servaient d'un idiome blanc-russe donnent au peuple blanc-russe des titres à une

langue littéraire propre, titres comparables à ceux des Ukrainiens. Ceux-ci ont même, à côté de leur langue écrite, une seconde langue commune, grâce au fait que dans la Russie subcarpatique, située sur les pentes méridionales des Carpates et faisant actuellement partie de la Tchécoslovaquie, la langue locale est enseignée, à côté du grand-russe et de la langue ukrainienne usuelle, particulièrement dans les écoles élémentaires. Cette langue diffère sensiblement des autres dialectes ukrainiens entre autres par certains archaïsmes ; ainsi l'évolution de *o* vers *i* dans les syllabes fermées, par laquelle l'ukrainien se distingue de toutes les autres langues slaves, n'a pas été entièrement réalisée en Russie subcarpatique, où le développement s'est arrêté à un stade intermédiaire entre *o* et *i* (*u* ou *ü*). En raison de cette différence, et d'autres encore, on rencontre parfois chez des non-linguistes l'opinion d'après laquelle le russe subcarpatique ne ferait pas partie de l'ukrainien, mais se rapprocherait plutôt du grand-russe ; cette conception est complètement fausse ; les dialectes de la Subcarpatie sont un avant-poste de l'ukrainien qui a pénétré au delà des montagnes ; dès le début ils participèrent à l'évolution de l'ukrainien ; mais un fort degré d'isolement géographique fit subsister quelques traits conservateurs qui rappellent parfois des propriétés également conservatrices du grand-russe.

2. Une théorie tout aussi erronée est celle selon laquelle le petit-russe, dans son ensemble, ne serait pas apparenté plus étroitement avec le grand-russe qu'avec d'autres langues slaves. Cette conception, préconisée par certains savants ukrainiens, n'a pas trouvé l'adhésion de slavistes d'autres nationalités ; elle repose avant tout sur une espèce de nationalisme très répandu, qui attribue une valeur exagérée aux origines lointaines de l'individualité nationale. Il ne faut pas trop s'étonner d'un tel simplisme, car presque personne n'est capable de juger avec une impartialité absolue des choses qui lui tiennent à cœur. Toutefois, il n'est pas douteux que, dans des différends propres à émouvoir fortement les intéressés, les spectateurs neutres sont les meilleurs arbitres. Cela est vrai entre autres pour certaines controverses appartenant au domaine de la linguistique. Qui pourra nier qu'un déploiement de forces intellectuelles à une

époque historique est plus honorable même que de la grandeur préhistorique? Et pourtant il arrive souvent que les savants qui s'occupent de problèmes concernant l'origine des langues et des dialectes sont répartis, d'après leur nationalité, en deux camps, chacun militant pour le droit d'aînesse de sa propre nation, tandis que le spectateur impartial ne saurait se défendre du sentiment qu'à côté de considérations scientifiques des facteurs émotionnels font pencher la balance. La généalogie de l'ukrainien nous fournit un joli exemple d'une controverse de ce genre.

A mon avis il est tout à fait clair que l'ukrainien fait partie du groupe slave oriental; lorsque nous considérons les phénomènes qu'on regarde généralement comme les critères les plus importants de la répartition des langues slaves, nous constatons que sur tous ces points l'ukrainien va de pair avec les autres langues russes :

1. les groupes *or*, *ol*, *er*, *el* du slave commun apparaissent au milieu du mot sous la forme *oro*, *olo*, *ere*, *olo*; au commencement du mot on prononce *ro-*, *lo-* ou *ra-*, *la-*, ce double développement dépendant de l'intonation. Le premier de ces deux phénomènes est exclusivement russe, le second est commun au russe et au slave occidental,

2. *tj*, *kt* sont devenus *č*; *dj* est devenu *(d)ž*,

3. le *e-* initial est devenu, dans beaucoup de mots, *o-*,

4. *ě* était, dès le début du slave oriental, une voyelle fermée (*ę*) qui devint *îe* dans la plupart des dialectes. Même le *i* qui paraît dans certains mots (par exemple *sidet'* de *sěděti*) est répandu sur tout le territoire russe,

5. devant les liquides sonantes se développa un jer : *gord*, *červ'*, *χolm*, *poln*,

6. les jers qui ne sont pas tombés deviennent *o*, *e* : *lob* (gén. *lba*), *otec* (gén. *otca*),

7. *o* est devenu *u*,

8. *ę* est devenu *'a*, *ja*.

Ces huit phénomènes ne prouvent pas seulement que l'ukrainien fait partie du groupe russe, ils nous montrent en même temps que le slave oriental s'est développé, pendant un certain temps, sous la forme d'un groupe peu différencié. Il est vrai que des innovations

communes qu'on trouve dans des langues d'une même famille reposent souvent sur une évolution parallèle, sans continuité géographique ; mais dans notre cas il ne nous est pas permis de le supposer, parce que nous connaissons le slave oriental par les textes du XI^e et du XII^e siècle comme une langue peu différenciée, dans laquelle tous les processus que nous venons d'énumérer s'étaient déjà accomplis, excepté les numéros 3 et 6, qui se produisirent plus tard, mais pourtant pendant la période d'unité ; les *o*, *e* de *ŭ*, *ĭ* (no. 6) se propagèrent assez lentement du Sud vers le Nord. A l'époque où ce processus s'était accompli dans le territoire entier, la différenciation locale était déjà très importante ; on peut même se demander si dans ce temps-là, c'est-à-dire au XIII^e siècle, le russe était encore une langue une et indivisée ; la réponse dépendra de la façon subjective dont nous comprenons la signification de ce terme ; quoi qu'il en soit, la prédisposition commune qui provoqua ou favorisa partout la même mutation, doit être considérée comme un héritage du russe commun.

Nous n'avons que des idées très incomplètes sur la langue populaire de la période d'unité. La langue écrite était le slave ecclésiastique, importé de Bulgarie ; les mots, les constructions syntaxiques, les formes grammaticales étaient copiés d'après les originaux bulgares des textes ; cependant, de plus en plus, les russismes pénétraient dans cette langue. Pour les textes rédigés en Russie même on se servait en général de ce même idiome. Cependant, dans les chartes et dans quelques autres genres de textes, on trouve un type linguistique d'origine russe ; c'est ainsi que le code appelé *Russkaja Pravda* est à peu près pur d'éléments vieux-slaves ; mais ce texte ne nous est connu que par des copies plus récentes, qui donnent une image confuse des particularités linguistiques de l'original. Cependant nous avons d'autres données sur le russe parlé. Dans les textes ecclésiastiques, etc., les formes grammaticales russes, différant de celles du vieux-bulgare, furent substituées à celles-ci par beaucoup de copistes ; c'est ainsi que l'imparfait en *-ja* (*a*)*še* remplace celui en *-ě(a)še* (*bjaaše* « il était », etc.) dès les plus anciens textes. Sur les sons et groupes de sons vieux-slaves différant de ceux du russe, on ne garda en général que ceux qui pouvaient

être prononcés sans difficulté par un organe russe ; c'est ainsi qu'on écrivait *vratiti*, *χladŭ*, et dans un style élevé on prononçait même ainsi, quoique, dans le russe usuel, on prononçât *vorotiti*, *χolodŭ* ; en revanche on substituait à *ρ* et *ε* les voyelles orales *u* et *'a(ja)*, ce qui résulte de la confusion des signes, quoique, à l'époque des plus anciens textes, certains copistes essayassent de suivre la tradition bulgare. Une donnée curieuse concernant la prononciation russe de la voyelle *ě* nous est fournie par les mots qui n'avaient cette voyelle que dans la forme bulgare, tandis que les formes russes correspondantes avaient un autre vocalisme ; pour rendre des mots bulgares comme *brěgŭ*, *srěda*, qui, en russe, se prononçaient, avec « polnoglasié » (*beregŭ*, *sereda*), les copistes se servaient très souvent de la graphie *bregŭ*, *sreda*, qui s'est maintenue aussi longtemps que le russe écrit a distingué entre *e* et *ě*, c'est-à-dire jusqu'en 1917. De cette façon on imitait mieux la prononciation vieux-slave de *ě*, qui était très ouverte : *ǣ* ; si le *ě* russe avait ressemblé plus à celui du vieux-slave, on n'en serait pas venu à cette substitution de lettres. Lorsque la structure d'un mot était la même dans les deux langues, on remplaça généralement le *ě* vieux-slave, difficile pour l'organe russe, par la prononciation russe de cette même voyelle : *lěsŭ* (*lĭesŭ*), *sěsti* (*sĭesti*), etc. ; si l'on avait appliqué le même principe à un mot comme *brěgŭ*, on n'aurait prononcé ni une forme russe ni une forme vieux-slave, et pour éviter une absurdité pareille, on prononçait et on écrivait plutôt *bregŭ*, où l'on sentait, malgré la prononciation un peu différente de la voyelle, un mot vieux-slave.

Les vieux manuscrits ne nous permettent pas seulement de connaître jusqu'à un certain point la prononciation des phonèmes et des formes vieux-russes : ils reflètent en outre certains phénomènes dialectaux. Nous constatons déjà nettement, dès le XI^e siècle, ce qu'on appelle le *cokanie* et le *čokanie*, c'est-à-dire la fusion de *c* et *č*, qui est restée une particularité du grand-russe septentrional jusqu'à ce jour ; dans le vieux-russe c'est déjà un phénomène septentrional ; cependant, l'isoglosse a été déplacée au cours des âges. Il y a encore d'autres vieilles différences entre le Nord et le Sud, entre autres l'évolution du groupe *scě*, qui devint *šče* dans le Nord (russ. *ščepka*, etc.), tandis que dans le midi la mouillure des consonnes

n'était pas assez forte pour tolérer un développement pareil. Les différentes prononciations de *g* : *g* dans le grand-russe septentrional, *γ* (ou *h*) dans le grand-russe méridional, dans le petit-russe et dans le blanc-russe, se développèrent aussi à une époque assez reculée, quoique la chronologie ne soit pas établie et que la datation, défendue par plusieurs savants, selon laquelle les différences locales remontent à l'époque du slave commun, soit dépourvue de tout fondement.

Comme les traits particuliers de l'ukrainien et du blanc-russe ne se manifestent que plus tard, nous devons supposer que la tripartition actuelle est relativement récente et qu'elle a été précédée d'un autre groupement de dialectes, caractérisé surtout par certaines différences entre le Nord et les autres parties du territoire russe. Ce dialecte du Nord ne comprenait qu'une partie des régions grand-russes d'à présent ; peut-être embrassait-il aussi un lopin de la Russie-Blanche ; or, comme le grand-russe septentrional diffère jusqu'ici beaucoup du grand-russe méridional, différence linguistique avec laquelle des différences culturelles vont de pair, nous avons toutes raisons de considérer cette frontière dialectale comme la plus ancienne en terre russe. Cependant, nous ne devons pas nous faire une idée exagérée de cette différenciation dialectale, et il est très possible, je le considère même comme probable, que les différentes isoglosses, sur lesquelles reposait la division du vieux-russe, divergèrent sensiblement ; autrement dit, une zone d'une certaine largeur forma la transition graduelle entre le Nord et le Sud.

3. On peut se poser la question de savoir si les phénomènes dialectaux les plus anciens se rattachent d'une façon quelconque à l'ancienne répartition par tribus ; dans ce cas on pourrait considérer les Slovéniens de Novgorod et de ses environs, peut-être aussi quelques autres tribus septentrionales, comme la population ayant parlé l'ancien dialecte du Nord. Une hypothèse pareille ne saurait être réfutée, mais il y a tout aussi peu de faits positifs susceptibles de la corroborer ; c'est pourquoi il convient de ne pas l'accepter sans un examen approfondi. Nous devons insister sur ce point d'autant plus qu'un des plus grands slavistes de la Russie a émis une théorie

d'après laquelle il faut attribuer une grande importance, en ce qui concerne la formation des dialectes, à la période la plus reculée de l'histoire du peuple russe, à savoir celle des tribus dont parlent les anciennes chroniques. Ce slaviste était l'académicien A. A. Šachmatov, un savant que l'on peut, sans réserve aucune, considérer comme génial, et qui occupait dans la science russe une place qu'on pouvait d'autant plus dire unique que, grâce à son noble caractère, il fut l'ami paternel et le protecteur de toute une génération de collègues plus jeunes. Il joignait une riche imagination à de vastes connaissances ; c'est ce qui explique l'originalité de ses idées, qui nous convainquent parfois immédiatement ; si, dans d'autres cas, c'est le contraire qui arrive, cela tient au caractère rectiligne (*prjamolinejnyj*) du génie russe, par lequel Šachmatov, en tirant des conclusions d'une combinaison admirable, était poussé irrésistiblement vers les belles perspectives que lui montrait son imagination géniale, sans qu'il eût trouvé le temps de jeter un regard en arrière. Šachmatov a été un homme de théories de vaste portée, et une de ces théories se trouve être le riche tableau qu'il a tracé de l'histoire des tribus vieux-russes et de leurs dialectes. Au cours des années il a changé d'avis sur plusieurs points, ce qui, paraît-il, ne le fit pas douter de la justesse des principes d'où il était parti. L'idée centrale de sa théorie se trouve être la répartition des tribus russes en des groupes septentrional, méridional et oriental : à la place du dernier groupe, Šachmatov admettait autrefois un groupe central. Nous n'insisterons pas sur le rôle joué, d'après lui, par certaines tribus léchites, apparentées aux Polonais, dans l'évolution ethnographique et linguistique de la Russie, et nous nous bornerons à discuter ses hypothèses concernant les trois groupes de tribus russes. D'après lui, le groupe oriental, formé par la tribu des Viatiches, se serait mêlé partiellement aux Russes méridionaux, partiellement aux Russes septentrionaux ; par là se serait développé le blanc-russe, d'une part, d'autre part le grand-russe méridional, tandis que le russe méridional et septentrional purs auraient continué à subsister sous la forme du petit-russe et du grand-russe septentrional. Pour rendre cette hypothèse aussi évidente que possible, Šachmatov construisit un nombre de critères linguistiques de chacun de ces

trois groupes ; lorsqu'il trouvait dans le petit-russe et le blanc-russe une particularité commune, il inclinait à l'attribuer à l'ancien dialecte méridional ; c'est ainsi qu'il considéra comme un trait méridional la quantité longue et la diphtongaison de *e* et de *o* dans les syllabes fermées, sans s'arrêter suffisamment au fait que, dans le territoire blanc-russe, ce phénomène ne se rencontre que dans une très petite région limitrophe du petit-russe. Comme trait caractéristique du russe oriental il regarde, entre autres, la réduction de *a*, de *o* et de *e*, qui a eu lieu, en effet, tant en blanc-russe qu'en grand-russe méridional, mais dont on ne trouve aucun exemple dans les textes du XI^e au XIII^e siècle, textes qui reflètent pourtant un si grand nombre de traits dialectaux. Je me borne à ces quelques exemples qui nous montrent clairement deux côtés faibles de la méthode de Šachmatov, à savoir la prédominance de la théorie sur les faits linguistiques, et la tendance à faire remonter les mutations phonétiques à des époques préhistoriques. On est revenu à présent, les savants russes également, de cette tendance, caractéristique pour Fortunatov et son école. Lorsque nous rencontrons les premiers symptômes des voyelles longues nouvelles dans certains manuscrits écrits en Galicie et les régions voisines vers la fin du XII^e siècle (*kaměni*, de *kamenī*, etc.), nous ne nous estimons pas autorisés à les faire remonter à une époque beaucoup plus reculée. Les choses se présenteraient autrement, si nous ne possédions pas de manuscrits plus anciens provenant des mêmes contrées ; mais de tels manuscrits existent ; ils ne contiennent aucune graphie indiquant la quantité longue, pourtant si elle avait existé déjà, elle se manifesterait certainement. Il en est de même de *l'akanie*, c'est-à-dire de la mutation de *o* et de *e* atones en *a* ou *ǫ*. Ce phénomène blanc-russe et grand-russe méridional n'apparaît dans les manuscrits qu'à partir du XIV^e siècle : s'il était beaucoup plus ancien, il aurait certainement laissé des traces dans les textes. Šachmatov est passé trop légèrement sur ces faits.

Si l'on tient compte, en premier lieu, des faits plus ou moins sûrs, on ne saurait situer la naissance des dialectes qui sont à la base du grand-russe, du petit-russe et du blanc-russe avant le milieu du XII^e siècle. A cette époque les liens entre les divers groupes de la

population étaient encore assez étroits ; et cela est resté ainsi jusqu'au ^{xiii}^e siècle ; alors des événements politiques ont provoqué de nombreuses migrations, ce qui a favorisé aussi la divergence linguistique.

4. Au ^{xii}^e siècle la Russie méridionale fut inquiétée par les invasions des Polovtses ; au cours du siècle suivant les Tatars allaient devenir un ennemi plus dangereux et plus puissant encore du peuple russe. Les invasions de ces hordes ont causé toutes sortes de migrations ; en outre, l'affaiblissement du pouvoir central et l'importance grandissante des petits princes, qui se faisaient la guerre et changeaient continuellement de résidence, favorisa fortement la mobilité de la population. Le pays de Kiev, autrefois le centre de l'État russe, perdit son importance ; sa population diminua, parce que les bassins de l'Oka et de la Volga, ainsi que la Galicie et la Volynie, situées loin vers l'Ouest, offraient une résidence plus sûre. Certains savants ont supposé un dépeuplement du pays de Kiev ; cette idée est exagérée, mais un déplacement d'une partie de la population vers l'Ouest a certainement eu lieu, et lorsque, à une époque ultérieure, où le danger tatar avait passé, la Russie méridionale a acquis de nouveau une population russe ou, plutôt, petit-russe assez dense, ceci résulta d'un mouvement inverse, dirigé de l'Ouest vers l'Est. De même, à l'époque des Tatars, le pays de Suzdalj, entre la Volga et l'Oka, fut occupé par de nombreux colons venant du Sud-Ouest. C'est ici que se forma le noyau de la nation grand-russe, qui, à partir du ^{xiv}^e siècle, devait réunir tous les Grands-Russes, ceux du Nord comme ceux du Sud, dans un seul empire, dont le centre était Moscou. Dans le Nord de ce territoire, on colonisa continuellement de nouvelles provinces, grâce surtout à l'initiative de Novgorod ; il en fut de même dans le Sud, où l'État moscovite dut tenir tête, pendant des siècles, à des ennemis belliqueux ; ici, la population grand-russe étendit son domaine et devint plus nombreuse à mesure que les lignes de fortification étaient déplacées dans la direction Sud et que le pays présentait plus de sécurité pour ses habitants. Entre temps, les Russes du Sud-Ouest, qui s'étaient concentrés, dans de tout autres conditions d'existence,

en Galicie et en Volynie, avaient rompu tous liens avec les Grands-Russes dans le Nord et dans le Nord-Est, dont ils étaient séparés par les Blanc-Russes ; c'est chez ces Russes du Sud-Ouest qu'il faut chercher le noyau de la nation ukrainienne, qui, ensuite, s'est étendue progressivement sur toute la Russie méridionale ; de même que les Blancs-Russes, ils ont fait partie de l'État polono-lituanien pendant plusieurs siècles, ce qui augmenta leur contraste avec les Grands-Russes de l'État moscovite. Aussi ne devons-nous pas nous étonner qu'au cours des âges le grand-russe et le petit-russe soient devenus deux langues fortement différentes. Le blanc-russe était prédestiné, en raison de sa situation géographique, à devenir un domaine intermédiaire entre les deux autres langues. Nous avons indiqué déjà qu'il en est vraiment ainsi et que les transitions tant vers le grand-russe que vers le petit-russe y sont graduelles. En outre, le blanc-russe, considéré comme un tout, présente quelques particularités communes avec le grand-russe, d'autres avec le petit-russe. Les traits exclusivement blanc-russes sont très peu nombreux ; on n'en cite, en général, que deux : l'assibilation de *t*, *d* et la prononciation dure de l'ancien *r* mouillé. Il est clair que ces deux phénomènes ne suffiraient pas pour caractériser le domaine linguistique blanc-russe comme une troisième unité, à côté du petit-russe et du grand-russe. Il ne le devient que par les nombreux points de contact qui, en le rattachant à une de ces deux langues, le font contraster par cela même avec l'autre. Du caractère transitoire du blanc-russe on ne saurait conclure qu'il ait subi des influences étrangères sans en avoir exercé à son tour. La fusion de *e* et de *ě* a eu lieu de très bonne heure en blanc-russe, où elle était déjà un fait accompli au XIII^e siècle ; dans une partie des parlers grands-russes on trouve actuellement le même développement, qui, peut-être, est dû, entre autres, à des influences blanc-russes. Il peut en avoir été de même de l'*akanie*. Celui-ci comprend à présent le blanc-russe et le grand-russe méridional et central. Il est fort possible qu'il se soit propagé du blanc-russe sur d'autres dialectes, quoiqu'il y ait eu, peut-être, d'autres centres de radiation aussi, ceux-ci grand-russes. L'*akanie* offre différents types, et pour un de ces types au moins l'origine blanc-russe est assez probable. Il s'agit de l'*akanie* dit

dissimilatif, caractérisé par la prononciation *ŭ* (*y*) devant un *a*, mais *a* devant un *i* ou *u*, c'est-à-dire : *yŭrá*, mais *mayú* ; après une consonne mouillée on prononce, au lieu de *ŭ*, un *i* ou un *e*, donc *s'istrá*, mais *s'astrú*. Ce type d'*akanie* se rencontre dans diverses nuances dans le Nord-Est du territoire blanc-russe et dans le Sud du grand-russe méridional ; il fut réalisé dans le blanc-russe plus rigoureusement que dans les autres parlers, où on ne le trouve, en général, qu'après des consonnes mouillées. Cela semble indiquer une irradiation de la Russie Blanche, qui était peut-être accompagnée de déplacements de la population : en effet, la partie du territoire grand-russe méridional où l'on se sert à présent de ce genre d'*akanie* n'a eu sa population, en grande partie, qu'à partir du xvi^e et du xvii^e siècle ; l'*akanie* dissimilatif pourrait militer en faveur de l'hypothèse selon laquelle cette population serait venue en partie des régions blanc-russes.

5. Nous avons montré plus haut que des causes historiques et géographiques ont provoqué un déplacement de nombreux colons vers l'extrême Ouest et Nord-Est du pays russe, ce qui favorisa une forte différenciation de la langue. Nous ne devons pas nous en étonner ; ce qui est plus curieux, ce sont les concordances frappantes entre les trois langues russes, concordances qui continuent à subsister, malgré la scission en grand-russe, blanc-russe et petit-russe. Il s'agit surtout de certaines modifications communes dans le système phonologique, terme qui englobe aussi le système des intonations, des quantités et des accents. Parmi les phénomènes communs aux trois langues russes, nous avons mentionné déjà le passage des jers en position forte à *o* et *e* : *sŭtŭ* devint *sot*, *otŭcŭ* devint *otec*. En position faible, entre autres à la fin d'un mot, la prononciation des jers s'affaiblit, comme dans toutes les autres langues slaves, et ces sons réduits accusèrent la tendance à la chute ; nous constatons le commencement de ce processus dès le xi^e siècle, mais il s'accomplit surtout au xii^e et au xiii^e siècle ; il a commencé dans le midi et s'est étendu graduellement à toute la terre russe. A la fin du mot et dans certains autres cas les jers ont disparu dans tous les dialectes, mais dans mainte position l'accord est moins complet ;

c'est ainsi qu'aux formes grand-russes *slezá, krováv* s'opposent des formes petit-russes et blanc-russes qui présupposent pour une période intermédiaire entre le vieux-russe et les langues modernes la chute des jers. Mais ces différences sont peu importantes comparées au parallélisme qui caractérise, en général, l'évolution des jers. Nous ne devons d'ailleurs pas attribuer d'importance à la chute des jers quand il s'agit de dresser le bilan de la différenciation et du parallélisme entre les langues russes ; en effet, nous avons affaire là à un phénomène slave général. Il ne se manifeste que dans les langues historiques, mais il est évident que la prédisposition se trouvait déjà comme une nécessité fatale dans le système phonologique du slave commun.

Une autre innovation phonétique, qui a commencé aussi dans le midi, est plus curieuse, à savoir le changement de *y* en *i* après *k, g, x* : *kidati* < *kydati*, *nogi* < *nogy*, *χitryj* < *χytryj*. Dans le grand-russe cet *i* ne se développe qu'au *xiv^e* siècle, lorsque la cohésion entre les différentes parties du territoire russe était déjà très faible. L'extension de cette innovation aux dialectes septentrionaux est d'autant plus remarquable qu'une partie du russe méridional n'en fut pas du tout affectée ; en effet, le russe subcarpatique prononce jusqu'ici *ky, gy, χy*. Il est probable que cette région périphérique s'était déjà isolée des autres dialectes à une époque relativement reculée. Le *i* venu de *y* donne lieu encore à d'autres remarques : la même innovation s'est produite aussi dans le haut-sorabe et dans le vieux-serbe, et, à une petite différence près, dans le polonais et dans le bas-sorabe, où nous trouvons d'une part *ki, gi*, d'autre part *χy*. Il est probable que, dans ce cas également, il s'est trouvé une prédisposition slave générale, mais qui était moins impérative que dans le cas de la chute des jers. Puisse la slavistique de l'avenir élucider les faits que nous ne pouvons à présent que constater.

Parmi les phénomènes qui, dans la première période de la tripartition, se sont répandus sur tous les dialectes russes, nous comptons aussi l'abandon des différences d'intonation et la substitution d'un accent dynamique à l'accent musical. Le slave commun distinguait dans les syllabes longues deux intonations, qu'on appelle souvent *circumflexus* et *acutus* ; l'une avait un mouve-

ment tonique descendant, l'autre un mouvement ascendant. Dans le vieux-russe cette différence subsistait encore ; cela résulte clairement des groupes *oro, olo, ere*, nés de *or, ol, el, er* ; en effet, dans les syllabes à ancienne intonation descendante, on prononce *óro*, etc., avec l'accent sur la première syllabe : *górod, zóloto, béreg* ; mais lorsque l'intonation ancienne est ascendante, le russe a *oró*, etc. : *goróž, šelóm, berěza*. Les différences d'intonation ont été conservées même jusqu'après la désagrégation du russe commun ; cela résulte de l'évolution des anciennes brèves. Celles-ci avaient en slave commun une intonation descendante, mais vers la fin de la période d'unité surgit une variété à mouvement tonique ascendant ; or l'une des voyelles brèves, le *o*, a conservé en grand-russe les traces des deux intonations sous la forme modifiée d'une différence de timbre : l'ancien *o* descendant se prononce *o* : *bok, stóronu* ; mais le *o* à intonation ascendante a changé de timbre, en devenant *o* ou *uo* : *voľ'a, vuol'a* ; *bop, buop* (écrit *bob*), etc. La langue commune et beaucoup de parlers ont abandonné cette différence, mais dans d'autres parlers elle s'est maintenue jusqu'à ce jour. Il s'ensuit qu'à l'époque où le grand-russe évoluait vers une langue à part, les deux intonations étaient encore distinguées ; ce qui était alors une différence d'intonation, devint dans la suite une différence de timbre, ce qui est un des symptômes de la disparition des intonations et de la substitution de l'accent dynamique à l'accent muscial. Comment et pourquoi ces changements se produisirent-ils ? Ils sont probablement un chaînon dans une grande chaîne de changements structuraux de la langue, et c'est ainsi que M. R. Jakobson a essayé de les expliquer. Son point de départ a été la constatation du fait que dans aucune des langues slaves vivantes la distinction entre les séries de consonnes dures et mouillées (*t : t', d : d', s : s', p : p'*, etc.) ne va de pair avec des différences d'intonation ; c'est ainsi que le serbo-croate distingue entre deux intonations, l'une descendante, l'autre ascendante, mais il a perdu la catégorie des consonnes mouillées ; en revanche, le russe connaît celles-ci, mais non pas les intonations ; et toutes les autres langues slaves aussi n'ont qu'une des deux catégories. Sur la base de ces faits (qui ne se bornent pas au slave), M. Jakobson établit une règle générale : la présence de plus d'une

intonation et la corrélation entre les consonnes dures et mouillées s'excluent mutuellement ; par conséquent, si, dans une langue présentant des différences d'intonation, la corrélation des timbres consonantiques se développe, il se produira un conflit qui doit finir par la disparition d'une de ces catégories rivales ; or, dans le russe ce sont les anciennes intonations qui ont fait place à la double série de consonnes dures et mouillées. Je ne réponds pas de la justesse de cette règle, mais ce qui est pour moi hors de doute, c'est que nous devons diriger nos recherches dans le sens indiqué par M. Jakobson. Un changement aussi radical que la disparition des intonations et l'introduction d'un accent dynamique a des causes linguistiques, et notre science a pour mission de rechercher ces causes.

Pour éviter des malentendus, nous tenons à signaler ceci : l'expression : « absence d'intonations » ne signifie nullement qu'une langue à laquelle ce terme est applicable ne pourrait utiliser des tons hauts et bas, descendants et ascendants ; qu'on écoute le parler chantant des paysannes russes ! Mais ces distinctions ont une valeur stylistique, et non pas grammaticale. Pour le sentiment linguistique du peuple russe un *a* ascendant est le même phonème qu'un *a* descendant ; mais pour les Serbo-Croates ce sont deux unités différentes. Il en est de même des quantités, sur lesquelles il faut que nous insistions maintenant. Une voyelle russe, le *i* de *pivo* par exemple, peut être prononcée plus brièvement ou plus longuement, suivant la disposition d'esprit du sujet parlant ou quelque autre cause consciente ou inconsciente, mais le Russe aura toujours l'impression d'entendre le même son. Par contre, lorsque je dis en tchèque *pívo* au lieu de *pivo*, je fais une faute en prononçant un mot qui n'existe pas. Et lorsque je remplace *pítí* par *píti*, en conservant l'accent initial, mais en changeant les quantités, ma faute peut même prêter à confusion, parce qu'au lieu de « boisson » je dis « boire ».

Le slave commun distinguait, de la même façon que le tchèque moderne, deux quantités vocaliques. Le vieux-russe a hérité de cette distinction, qui existait encore, peut-être, dans tous les dialectes vieux-russes, mais, à coup sûr, dans le dialecte duquel s'est développé le petit-russe, à l'époque où dans ces régions le *jer* et le *jer'* tombèrent à la fin du mot. Il résulte, en effet, du vocalisme ukrainien moderne,

ainsi que des anciens textes écrits en Galicie et en Volynie, que les *e* et les *o* qui figurent dans les syllabes devenues fermées par la chute des *jers* furent allongés ; à cette époque-là les longues étaient donc encore nettement distinctes des brèves. Ensuite *ē* et *ō* devinrent des diphtongues : *īē*, *ūō* ; le petit-russe actuel a *i* pour les deux, et divers sons intermédiaires, monophthongues et diphtongues, existent encore dans les parlers septentrionaux limitrophes du blanc-russe ainsi que dans la Russie subcarpatique. Mais déjà depuis beaucoup de siècles, le petit-russe ne distingue pas plus que le blanc-russe et le grand-russe entre les deux quantités. Certes, si l'on mesurait les *īē* et *ūō* ou leurs variantes locales dans les dialectes ukrainiens ayant conservé jusqu'ici ces diphtongues, on constaterait peut-être qu'ils sont plus longs que *e* et *o* ; il pourrait en être de même dans les dialectes grand-russes ayant également les diphtongues *īē* et *ūō*, quoique ceux-ci soient d'une autre origine. Peut-être a-t-on procédé à des mesurages pareils, mais quoi qu'ils aient fourni et qu'ils fournissent encore, même dans le cas où *īē* et *ūō* auraient une prononciation plus longue que *e* ou *o*, il ne s'ensuit pas encore que cette différence de quantité serait conçue comme telle par ceux qui parlent le dialecte. Pour ceux-ci *īē*, *ūō*, *e*, *o* sont tout simplement quatre phonèmes différents, ni longs, ni brefs, parce que leur système phonologique ne distingue plus entre les quantités. Nous ne recherchons pas à présent la cause de la disparition des quantités, nous ne faisons que constater qu'à l'époque où l'unité linguistique russe se dissolvait de plus en plus, tous les dialectes russes abandonnèrent les quantités, ce qui naturellement doit être attribué non pas au hasard, mais à des forces inhérentes au système phonologique.

A côté de cette liquidation radicale des intonations et des quantités, nous constatons un trait conservateur caractérisant également le territoire russe entier, à savoir la conservation de l'accent à sa place ancienne. Ceci devient encore plus frappant lorsque nous comparons l'accentuation des autres langues slaves. Dans la plus grande partie du slave occidental l'accent se trouva fixé à une place déterminée, à savoir à la syllabe initiale ou à la pénultième. Les dialectes qui ont gardé l'accent libre dans une certaine mesure (le kachoub septentrional et le polabe) n'en ont pas

moins modifié l'ancien système sur beaucoup de points. Dans la Macédoine quelques systèmes différents remplacèrent l'ancien accent libre ; en slovène et en serbo-croate aussi des mutations d'accent se sont produites ; seuls quelques dialectes périphériques du serbo-croate et une grande partie du bulgare ont conservé, sauf des exceptions peu importantes, l'accent à sa place ancienne ; ce sont là les seuls dialectes que nous puissions placer, sous ce rapport, à côté du russe. Le conservatisme russe est d'autant plus étonnant que le territoire linguistique est immense, et, à d'autres points de vue, se trouve différencié dans une mesure assez importante.

6. J'ai cru devoir insister tout particulièrement sur le haut degré d'homogénéité qui caractérise l'évolution linguistique des langues russes, parce que les phénomènes communs à ces langues sont très intéressants au point de vue de la linguistique générale. Retournons maintenant à la tripartition, qui, depuis la seconde moitié du XII^e siècle, a revêtu graduellement des formes nettes. C'est au cours de cette période que les dialectes deviennent des langues caractérisées chacune par des particularités qui, jusque-là, n'avaient été que des phénomènes dialectaux. Cette évolution avait commencé avant que les domaines blanc-russe et petit-russe tout entiers fussent incorporés dans l'État polono-lituanien, et avant que Moscou eût réuni tous les Grands-Russes sous sa domination ; mais il va de soi que cette évolution politique ne pouvait que favoriser la différenciation linguistique. En ce qui concerne surtout le vocabulaire, la pénétration de la culture polonaise et la présence d'une noblesse polonaise ou polonisée a fortement influencé le blanc-russe et le petit-russe. Pendant des siècles on se servait dans ces pays d'une langue littéraire russe très différenciée où dominait tantôt l'élément blanc-russe, tantôt l'élément ukrainien ; à la longue l'élément polonais s'infiltra de plus en plus. Lorsque, au XVII^e siècle, Kiev et l'Ukraine à l'Est du Dniepr furent réunis à l'État moscovite, l'influence polonaise s'étendit aussi sur le grand-russe, surtout au point de vue lexicologique, mais cette influence n'était pas assez forte pour modifier considérablement le caractère de la langue. En Moscovie le vieux-slave se maintint comme langue littéraire,

mais, à côté de lui, on se servait, au XVI^e et au XVII^e siècle, dans la correspondance, dans des actes, dans des documents, etc., d'une langue basée sur le grand-russe ; ensuite, le vieux-slave et le grand-russe s'influencèrent mutuellement, et, après bien des fluctuations, la langue russe commune se développa telle qu'on la parle et l'écrit actuellement, avec la prononciation de Moscou, et, pour ce qui est du reste, à moitié vieux-slave, à moitié grand-russe, sans parler des influences des langues de l'Occident. Par contre, les langues communes blanc-russe et petit-russe modernes ne se rattachent pas aux anciennes langues littéraires par une tradition directe.

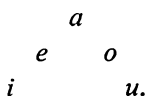
Un très grand nombre des éléments lexicologiques des langues communes pénétrèrent aussi dans la langue populaire. L'influence exercée par le vieux-slave, moins dans sa fonction de langue littéraire que dans celle de langue d'église et de dévotion, est particulièrement intéressante : des pèlerins et d'autres gens errants jouèrent un rôle important à cet égard. On trouve des traces de cette influence, entre autres, dans les légendes, dans les contes, bylines, etc.

7. Les différences entre les langues russes dans le domaine de la morphologie et de la syntaxe sont nombreuses, mais de nature peu essentielle. Cela est vrai de toutes les langues slaves (le bulgare excepté) et particulièrement des trois langues russes. La différenciation dans le domaine de la prononciation et de la phonologie est beaucoup plus importante. C'est ainsi que le grand-russe et le blanc-russe prononcent devant tous les *e* et *i* des consonnes mouillées, par contre, en petit-russe cette moullure n'apparaît que devant une partie des *i*, et, devant les *e* qui ont été conservés, elle fait complètement défaut. Cela donne à la prononciation du petit-russe un caractère particulier qui s'oppose à celui des deux autres langues. Ce qui n'est pas moins caractéristique, c'est le passage de *o* à *i* dans les syllabes fermées (*bogŭ > bōγ > biγ*), par lequel le petit-russe se distingue, non seulement du grand-russe et du blanc-russe, mais aussi de toutes les autres langues slaves. D'ailleurs, pour les linguistes, l'évolution qui a mené de *o* à *i* est beaucoup moins intéressante que les conditions dans lesquelles l'*o* bref était devenu *ō* long. En ukrainien, l'allongement de *e* et de *o* s'est produit dans les

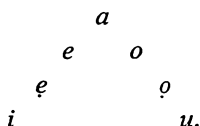
syllabes fermées : *kaměň(i)*, *bōk(ũ)*, *bōγ(ũ)*, indépendamment de la nature de la consonne suivante ; en revanche, en polonais un allongement pareil ne s'est produit que devant les consonnes sonores : *bōg(ũ)* (> *bóg*), mais *bok(ũ)* (> *bok*), tandis qu'en grand-russe et en blanc-russe, abstraction faite des parlers méridionaux qui forment une transition vers l'ukrainien, aucun allongement ne peut être constaté. C'est à la linguistique qu'incombe la tâche de chercher une explication de ces différences, c'est-à-dire qu'elle doit rechercher les conditions qui ont déterminé chacune des trois évolutions. La voie à suivre est celle-ci : il faut comparer autant de langues slaves et non slaves que possible où se rencontrent des phénomènes analogues ; nous espérons que par un examen consciencieux de leurs systèmes phonologiques, en particulier de leurs intonations, de leurs accents et de leurs quantités, les phénomènes qui forment notre point de départ, s'avéreront des fragments d'ensembles plus ou moins complexes de particularités parallèles ; c'est là la seule voie qui puisse nous mener à la compréhension des rapports mutuels entre les différents phénomènes phonologiques et phonétiques d'une même langue, rapports dont jusqu'ici l'on ne sait que très peu. Par un examen de cet ordre, on rendrait service tant à la linguistique générale qu'à l'étude des langues que nous examinons. Cependant, notre science n'est pas encore assez avancée, et la seule conclusion tout à fait sûre que nous puissions tirer de la façon différente dont les trois langues mentionnées plus haut réagirent sur la chute des *jers*, est la suivante : à l'époque où les *jers* finaux tombèrent, il y avait déjà entre les trois langues certaines différences phonologiques que nous devons rendre responsables du traitement différent des voyelles, sans cependant être suffisamment orientés sur la nature de ces différences.

Cependant, il ne faudrait pas s'imaginer que la linguistique n'avance pas. Sur certains points nous voyons à présent plus clair qu'il y a une dizaine d'années. En ce qui concerne l'allongement des voyelles ukrainiennes, la phonologie moderne nous a fait connaître du moins une des forces motrices qui l'ont provoqué, en appelant notre attention sur la tendance des systèmes vocaliques vers une structure symétrique. Lorsqu'une langue n'a, à côté de *a*, qu'un seul

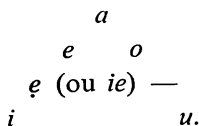
phonème *e* et un seul phonème *i*, elle aura probablement aussi un phonème *o* unique et un phonème *u* unique. Nous pouvons esquisser un pareil système sous la forme d'une pyramide :



S'il y a deux *e*, un *e* ouvert et un *e* fermé, il est très probable qu'il y a aussi deux *o* ; la pyramide sera alors la suivante :



Et lorsque, dans un tel système, *e* devient *ie*, *o* deviendra *uo*. Mais il peut aussi arriver, pour toutes sortes de raisons, qu'un système vocalique devienne asymétrique. Cela s'est produit entre autres dans celles des langues slaves où la voyelle *ě* a pris un timbre *e* ou *ie*, sans qu'un pendant *o* ou *uo* existât ou se développât. Pendant un certain temps on eut donc le système défectif :



Un pareil système peut se maintenir pendant des siècles, mais, en général, les langues manifestent la tendance à créer, dans la série *o-u*, un pendant au phonème *e*, *ie*, devenu isolé. Cela s'est produit à la fois dans le grand-russe et dans le petit-russe. A cet effet cette dernière langue a tiré parti de la tendance à l'allongement des voyelles en cas de chute du *jer* ; ainsi s'est développé un *o* à timbre fermé, qui tant par son timbre que par sa quantité put servir de pendant à l'ancien *e* ; en revanche, en grand-russe le *o* devint *o*, *uo* là où il avait une intonation ascendante ; de cette façon naquit la

prononciation *gol* (*guol*), *vol'a* (*vuol'a*), etc., où la voyelle se trouve au même niveau que le représentant russe du *ě* (*nem*, *niem*, etc.). C'est de cette façon que les deux langues russes tendirent, par des moyens différents, vers le même but phonologique, ce qui constitue un nouveau symptôme de l'action simultanée de forces convergentes et divergentes.

8. Au cours des mêmes siècles pendant lesquels le grand-russe et le petit-russe suivaient de plus en plus leurs propres voies, et pendant lesquels le blanc-russe, tout en développant son individualité linguistique propre, prenait en même temps le caractère d'un domaine de transition, dans le Nord, le grand-russe septentrional et méridional se soudaient de plus en plus étroitement. Sur les détails de ce processus nous ne sommes renseignés qu'insuffisamment ; nous ne savons pas non plus jusqu'à quel point les deux populations avaient été liées mutuellement dès les temps les plus reculés. Les Grands-Russes septentrionaux d'à présent sont, pour la plus grande partie, les descendants de colons de Novgorod et des villes du bassin de la Volga supérieure. L'opinion est très répandue selon laquelle le grand-russe septentrional était d'abord nettement séparé du grand-russe méridional ; à présent il y a une longue et étroite bande de transition, séparant les deux territoires ; on y parle les parlers dits grand-russes centraux, dont le plus important est celui de Moscou ; or ce dialecte de transition se serait développé par une pénétration réciproque des deux dialectes anciens, sur la base du type linguistique septentrional. En effet, le grand-russe central présente quelques phénomènes importants qui le rattachent aux parlers du Nord : l'occlusive *g*, le *cokanie* et le *čokanie* (pas à Moscou), le *t* dur de la troisième personne singulier et pluriel : *znajet* etc. (en grand-russe méridional *znajet'*). Mais l'isoglosse la plus importante, celle de l'*akanie*, sépare le grand-russe septentrional des parlers centraux qui, à ce point de vue, vont de pair avec le grand-russe méridional. En général on se plaît à considérer l'*akanie* comme un phénomène d'origine grand-russe méridional, qui de là se serait étendu au grand-russe central. Cela n'est cependant nullement certain ; en effet, le type d'*akanie* qui s'est avancé le

plus loin vers le Sud, type considéré parfois comme archaïque, est parlé dans des régions qui, pour une grande partie, n'ont été colonisées que du ^{xvi}^e au ^{xvii}^e siècle ; nous avons déjà fait remarquer que dans ces cas-là ce sont peut-être des influences blanc-russes qui ont été à l'œuvre ; en outre, nous trouvons les plus anciens vestiges d'*akanie* dans des manuscrits moscovites et blanc-russes, et M. Unbegaun, qui a étudié à fond le parler moscovite de la première moitié du ^{xvi}^e siècle, n'a pas trouvé, il est vrai, d'*akanie*, pour cette époque, dans les actes, etc., de la capitale, mais il l'a rencontré dans des textes provenant de deux endroits qui ne sont pas très éloignés de celle-ci, à savoir Rjazanj, au Sud-Est de Moscou, et Volokolamsk à l'Ouest-Nord-Ouest. Il serait par conséquent erroné de dire que l'*akanie* est parti de Moscou, mais à côté de la région blanc-russe, on peut ranger parmi les centres de radiation de ce phénomène une région pas trop éloignée de Moscou. De là cette prononciation pénétra dans la capitale, mais d'une pénétration plus en avant vers le Nord il n'a pas été question pendant des siècles ; en revanche, tout le grand-russe méridional fut gagné à l'*akanie* ; nous constatons donc des liens bien étroits entre le grand-russe méridional et central, et la conception d'après laquelle ce dernier dialecte aurait été dès l'origine tout simplement une partie du dialecte septentrional fait une impression simpliste.

Le dernier mot n'a pas encore été dit sur le groupement le plus ancien des dialectes grand-russes, et les changements qui se sont produits plus tard nous placent encore devant bien des énigmes. Une chose est cependant claire : à l'époque où le petit-russe suivait sa propre voie, et le blanc-russe jusqu'à un certain point également, le grand-russe septentrional, central et méridional réalisèrent ensemble certains processus linguistiques. Nous avons déjà discuté le phonème *o* ou *uo*, continuant le *o* ascendant, phonème qui, autrefois, était beaucoup plus répandu qu'à présent ; il ne me semble pas exclu qu'il ait existé dans tout le territoire grand-russe. Il faut mentionner aussi les formes *móju* (je lave), *bréju* (je rase), *molodój* (jeune), (*sam*) *tretěj* (moi troisième), etc., qui par leur *o*, *e* pour *y* et *i* réduits se trouvent être dans une certaine opposition vis-à-vis du blanc-russe et du petit-russe et même de toutes les autres langues

slaves. Nous insisterons encore sur la désinence pronominale du génitif *-vo*, au lieu de *-go* ou *-γo* : *tovó*, *slepóvo*, etc. ; cette désinence n'a pas pénétré partout ; elle se rencontre dans un grand cercle ayant Moscou pour centre ; sur certains points elle s'est propagée jusqu'à la périphérie du domaine linguistique grand-russe, mais dans plusieurs parlers périphériques on prononce encore *-go* ou *-γo*. On a l'impression que dans ce cas-ci c'est l'influence de la capitale qui a donné l'impulsion à une forte expansion, quoique nous ne connaissons que peu ou point d'autres cas de ce genre. Par l'intermédiaire des gens cultivés la prononciation de Moscou a pénétré partout où l'on éprouva le besoin d'une *Κολή* ; en revanche, il convient de relever le fait qu'il est très rare de rencontrer dans les parlers populaires la propagation progressive des particularités de la capitale. D'autre part il y a des phénomènes très répandus qui se sont propagés sans aucune participation de Moscou. C'est ainsi que la palatalisation progressive des vélaires (*Van'k'a*, *čajk'u*) a eu lieu presque dans le domaine grand-russe méridional tout entier et encore dans une large bande de parlers centraux et septentrionaux qui s'y rattache, bande qui, en laissant Moscou à l'Ouest, comprend Vladimir et Vologda, tourne dans la direction Est, et aboutit vers un point qui se trouve près de Vjatka. M. D. Zelenin a exprimé l'opinion qu'à un moment donné Moscou a participé à cette palatalisation et même joué un grand rôle dans son expansion. Mais aucun fait concret ne vient corroborer cette hypothèse. Si elle était juste, la large diffusion de cette prononciation au Sud et au Nord-Est de Moscou serait moins énigmatique.

9. Il ressort de ce qui précède que la dialectologie russe est pleine de problèmes difficiles à résoudre. Il est vrai que les causes de certains cas de différenciation et d'intégration sont relativement claires, grâce entre autres aux données historiques, mais, pourtant, un problème aussi important que l'évolution historique des rapports entre le grand-russe septentrional et méridional est loin d'être résolu. Les origines de la population de Moscou et le rôle historique du parler moscovite font partie de ce problème. Si nous étions mieux orientés sur ces points, ce serait d'une très grande valeur

pour la linguistique générale aussi. Je veux terminer en signalant une particularité de la colonisation russe entraînant des groupements linguistiques curieux, qui, jusqu'ici, ont été étudiés incidemment, mais qui méritent un examen suivi. Certaines parties du territoire grand-russe méridional ont été colonisées par deux sortes de gens, dont les descendants s'y trouvent jusqu'ici les uns à côté des autres : 1° par des hommes libres, envoyés dans ces contrées pour défendre les frontières de l'État moscovite (c'est ce qu'on appelle les *odnodvorcy*), et 2° par des serfs, transplantés plus tard dans ces parages, parfois par villages entiers. A la longue, les deux groupes commencèrent à se mêler. Quel régal pour le dialectologue ! Cependant, la métamorphose rapide que la campagne subit dans la Russie soviétique entraîne aussi un nivellement accéléré des parlers.

IV

LES LANGUES SLAVES DE L'OUEST

1. Le groupe occidental du slave comprend à l'heure actuelle un grand territoire continu ; dans la partie méridionale on parle le tchécoslovaque et au Nord le polonais ; il y a encore une petite enclave slave à l'intérieur du domaine linguistique allemand, où les deux langues sorabes, le bas- et le haut-sorabe, se sont maintenues jusqu'en ce jour. Dans la partie septentrionale du corridor polonais, ainsi que dans quelques villages de la Poméranie, on parle le kachoub qui, tout en étant séparé du polonais par un faisceau d'isoglosses, se rattache pourtant à celui-ci par un grand nombre de particularités communes. On a beaucoup discuté la question de savoir si le kachoub est un dialecte polonais, ou bien une langue à part ; la réponse me semble dépendre de la façon dont on définit la notion de «dialecte». On peut en donner une définition purement synchronique : lorsqu'un territoire linguistique, comparé aux territoires voisins, présente un caractère nettement homogène, on appelle les variations régionales à l'intérieur de ce territoire des dialectes. D'après cette définition le kachoub serait un dialecte du polonais. Mais on donne aussi une définition diachronique : lorsque, dans les différentes parties d'un territoire linguistique, se développent des types régionaux, nettement distincts les uns des autres, mais qui conservent en même temps des particularités communes, on appelle ces types régionaux des dialectes. D'après cette définition nous pourrions appeler le kachoub un dialecte du poméranien, dont les autres dialectes ont disparu au cours des âges. Or, ce poméranien faisait partie, dès les temps les plus reculés, du groupe lécchite, auquel appartenait aussi le polonais ; les deux territoires n'ont jamais été séparés l'un de l'autre à un tel point qu'ils n'eussent pas eu, dans une certaine mesure, une évolution commune. On peut donc appeler le polonais et le poméranien du ^x^e, du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècle des dialectes de la langue lécchite. C'est de ce terme qu'on se

sert pour désigner le groupe septentrional du slave occidental. Sa subdivision orientale est le polonais ; une des langues léchites occidentales était le polabe ou le drévanien, éteint actuellement, parlé autrefois à l'Ouest du cours inférieur de l'Elbe ; cette langue nous est un peu connue, grâce à quelques vocabulaires du XVIII^e siècle, qui nous fournissent entre autres des données sur l'accentuation.

Un autre groupe au sujet duquel on s'est posé la question de savoir si nous avons affaire à une ou deux langues est le tchécoslovaque. Ici, nous devons distinguer entre deux choses : la répartition des dialectes et les rapports réciproques entre les langues littéraires. Lorsque nous passons, de la Bohême occidentale, où le tchèque confine à l'allemand, vers l'Est, la langue que nous entendons change constamment, sans que nous ayons l'impression de franchir des frontières dialectales nettes. La partie la plus homogène du territoire tchécoslovaque est la Bohême. Lorsque nous poussons plus loin vers l'Est, c'est en Moravie que nous rencontrons un plus grand nombre d'isoglosses ; entre autres cesse la métaphonie, qui, en tchèque occidental, a fait passer *a* et *u* dans beaucoup de formes à *e* et *i* ; et, au lieu des diphtongues *ei*, *ou*, le morave oriental possède les monophthongues longues *ý*, *ú*. Mais ce ne sont là que des différences relativement petites dans le cadre de la même langue. Dans le Sud-Est de la Moravie réside une population qu'on appelle slovaque. Autrefois on la rangeait, au point de vue linguistique, parmi les Tchèques, mais dans sa monographie récente sur les dialectes tchèques, M. Havránek fait rentrer ces Slovaques de la Moravie orientale dans le même groupe que les Slovaques de Slovaquie. En effet, les deux conceptions sont possibles, les transitions entre le tchèque et le slovaque étant graduelles et le morave du Sud-Est étant un dialecte intermédiaire entre les deux. En avançant dans la direction orientale, nous arriverons, après avoir traversé la Slovaquie occidentale, dans une région où les différences linguistiques sont plus prononcées, c'est le territoire du slovaque central. Si nous soumettons ce dialecte à un examen comparatif et historique, nous constatons un certain nombre de phénomènes d'ancienne date, par lesquels il se distingue de tous les autres dialectes tchécoslovaques ; c'est ainsi que nous trouvons comme représentant des jers à côté,

de *e*, aussi *o* et *a* ; la désinence de l'instrumental des thèmes en *-a-* apparaît sous la forme de *-ou*, alors que le reste du tchécoslovaque a *-ú* ; il est vrai que cette monophthongue a passé dans le tchèqu occidental à la diphtongue *-ou*, mais celle-ci n'a aucun rapport direct avec le *-ou* du slovaque central, qui présuppose une évolution *-ojɔ > -oju > -ou*, tandis que dans les autres dialectes tchécoslovaques le *j* était tombé avant le passage de *ɔ* à *u* : *-ojɔ > -oɔ > ɔ > -ú* ; voilà une très ancienne différence ! Les groupes initiaux *ra-* *la-* de *or-*, *ol-*, qu'on rencontre même dans les mots où les autres dialectes slovaques ont *ro-*, *lo-*, remontent également à une époque très reculée. Nous avons déjà fait remarquer dans une conférence précédente que cette particularité, qui existe en slovaque central de même que dans le slave méridional, peut être expliquée le mieux en admettant qu'une tribu méridionale a été absorbée par la population slovaque. Si cette hypothèse est exacte, elle ne change pourtant rien au fait que le slovaque central actuel est un dialecte tchécoslovaque. Les points de divergence sont loin de contre-balancer les concordances, et le caractère d'un dialecte est déterminé par l'ensemble des phénomènes, et non par un petit nombre d'archaïsmes. Le slovaque oriental présente un tout autre tableau. Ce dialecte a plus de ressemblance avec le slovaque occidental qu'avec le slovaque central, mais il diffère de tous les autres dialectes tchécoslovaques par l'application rigoureuse d'un certain nombre de lois phonétiques et accentuelles du polonais, ce qui prouve les liens étroits qui doivent avoir existé autrefois entre le slovaque oriental et le polonais. Si ces liens n'avaient pas été rompus par une colonisation ukrainienne et allemande qui vint séparer les deux territoires linguistiques, le slovaque oriental aurait peut-être, à la longue, cédé la place au polonais. Mais dans sa forme actuelle, c'est un dialecte plutôt slovaque que polonais, parce que les plus anciennes propriétés caractéristiques du tchécoslovaque y sont présentes et aussi parce que la plupart des particularités caractéristiques du polonais y font défaut et, enfin, parce que le fait d'avoir continué à vivre avec le reste du slovaque y a conservé et renforcé le caractère slovaque. Nous reviendrons sur ce problème, important aussi au point de vue de la linguistique générale.

Quant aux deux langues littéraires, elles donnent lieu aux remarques suivantes. Lorsque, en 1918, la république tchécoslovaque s'est fondée, on a jugé nécessaire de proclamer comme langue officielle, à côté du tchèque, le slovaque. Ce slovaque existait déjà comme langue littéraire ; il avait été construit pour ce but vers 1845 par L'udevít Štúr et ses amis, sur la base du dialecte central. Ceci avait eu lieu en partie pour des raisons politiques, et, de même, en 1918, des considérations politiques ont beaucoup contribué à faire reconnaître le slovaque comme une seconde langue officielle de l'État. La conception officielle est celle-ci : les langues littéraires tchèque et slovaque sont deux variétés du tchécoslovaque ; et, à mon avis, cette conception est entièrement exacte au point de vue scientifique. Si je devais expliquer cette question à des Néerlandais, je comparerais le néerlandais des inscriptions, proclamations, etc., belges, qui sur nous autres Néerlandais du Nord font souvent une impression étrange, grâce à un grand nombre de termes différant du hollandais, mais que nous n'hésitons cependant pas à considérer comme un idiome néerlandais et comme une variante de notre propre langue littéraire. Ceci resterait encore vrai, si la prononciation et l'orthographe aussi reposaient sur la prononciation dialectale des Flandres, d'Anvers ou de Bruxelles ; dans ce cas aussi les deux langues officielles auraient pour base deux variétés du bas-franconien ; elles auraient donc des titres égaux au nom de langue néerlandaise. Nous aurions quelque chose d'analogue en français, si les forces centralisatrices avaient été moins grandes et si quelque part, à une certaine distance de Paris, en Picardie par exemple, une langue littéraire, basée sur le dialecte de cette province, avait surgi ; alors nous aurions le droit de regarder la langue littéraire des provinces centrales et celle de la Picardie comme deux variétés du français. Ce que nous concevons ici comme une possibilité, existe dans une certaine mesure, dans le haut-allemand. A côté de la langue commune désignée généralement par le nom de « haut-allemand », on trouve en Suisse un nombre de variétés du dialecte alémanique, dont on se sert moins par écrit, mais qui sont très usitées en tant que langue quotidienne des gens cultivés. Il s'agit là d'une sorte de langues communes basées, de même que la langue

littéraire, sur des parlers haut-allemands ; on peut les considérer donc, en même temps que celle-ci, comme des variétés du haut-allemand, au même titre que l'on considère le tchequë et le slovaque comme deux variétés du tchécoslovaque.

La conception énoncée ici concernant les deux langues littéraires résulte du fait, incontestable à notre avis, que les territoires tchèque et slovaque forment une unité linguistique. La connexion entre les dialectes est même plus intime que dans le groupe léchite, dont font partie le polonais, le kachoub, le polabe, ainsi que les parlers, disparus depuis longtemps, qui, autrefois, comblaient l'espace entre le kachoub et l'Elbe.

Le troisième groupe de langues slaves occidentales est le groupe sorabe. Il va de soi que les deux langues sorabes, le haut- et le bas-sorabe, qui ont été séparés des autres langues slaves pendant des siècles par une population allemande, ont évolué pendant toute cette période indépendamment de celles-ci. Mais, même en parlant de la période où la continuité géographique n'était pas encore rompue entre les Slaves de l'Ouest, on regarde souvent le groupe sorabe comme une troisième unité à côté des groupes léchite et tchécoslovaque.

2. Pendant la première période de leur histoire, les Slaves de l'Ouest étaient répartis, comme tous les autres Slaves, dans un grand nombre de tribus. Les Polonais actuels portent le nom d'une des anciennes tribus absorbées par la nation polonaise. A côté de ces « Polianes », il y avait entre autres les Mazoviens et les Vistuliens. De même, les Tchèques n'étaient à l'origine qu'une tribu des Slaves de Bohême ; ils habitaient la région de Prague ; d'autres tribus du même pays étaient, entre autres, les Loutchanes, les Zlitchanes, les Doudlèbes. Sur les tribus de la Moravie et de la Slovaquie nous sommes moins renseignés. Par contre, nous connaissons dans l'Allemagne centrale et septentrionale un grand nombre de tribus ; celles du Nord formaient le groupe léchite, réparti en quatre subdivisions : les Rouïanes (dans l'île de Rügen), les Obodrites, les Vélètes et les Pomoranes ; le groupe méridional, dit sorabe, embrassait, outre les Sorabes, dans le sens strict du terme, qui habi-

taient entre la Saale et l'Elbe, les Miltchanes, les Dalemances et plusieurs autres tribus. Le groupement des dialectes actuellement éteints est très difficile à déterminer ; cela va de soi. M. Milewski l'a essayé, sur la base des noms propres, pour la partie occidentale du territoire léchite. En s'appuyant sur des matériaux tirés de sources du XII^e, XIII^e et XIV^e siècle, il a reconstruit les isoglosses de cinq phénomènes phonétiques et c'est sur cette base qu'il répartit les dialectes du Nord-Ouest en trois groupes. Cette reconstruction diffère sur certains points des résultats de recherches antérieures, qui avaient eu pour objet spécialement la langue de l'île de Rügen. Elles avaient abouti à la conclusion que cette langue était plus proche du polabe que du poméranien ; c'est surtout la représentation du *e* qui avait servi de critère. Tandis que le poméranien va avec le polonais, où *e* est devenu *o* devant les dentales dures, on trouve dans les noms propres de Rügen une tout autre représentation, essentiellement identique à celle du polabe. Il y a là une isoglosse très importante ; cependant M. Milewski a trouvé des concordances non moins frappantes entre les deux dialectes de Rügen et d'autres dialectes du littoral de la Baltique d'une part et le poméranien d'autre part. Nous nous éloignons peut-être le moins de la vérité en admettant, pour les tribus léchites, non pas des territoires dialectaux nettement distincts, mais des transitions graduelles conformes à la théorie de J. Schmidt.

Une différenciation graduelle analogue a probablement caractérisé aussi d'autres parties du slave occidental. Nous sommes très mal renseignés sur l'arrivée des tribus slaves dans leur nouvelle patrie. Y a-t-il eu divers courants de migration qui, à la longue, ont perdu le contact mutuel ? Ou bien les Slaves occidentaux se sont-ils déployés plutôt sous la forme d'un grand éventail ? Dans le premier cas nous nous attendons à ce que la différenciation linguistique se produise, au moins partiellement, conformément à la théorie généalogique, dans le second cas, l'évolution aura lieu plutôt selon la théorie de J. Schmidt. La question semble être insoluble. Les noms géographiques nous fournissent des données moins nombreuses et plus équivoques que les langues vivantes ; mais celles-ci peuvent avoir subi dans le cours des âges des changements considé-

rables provoqués par une expansion plus ou moins récente de phénomènes linguistiques ou par des regroupements de parlers. Divers savants qui ont étudié ces problèmes, n'ont pas échappé à une conception trop schématique des rapports entre les deux langues sorabes et des liens qui les rattachaient autrefois aux groupes lèchite et tchécoslovaque. Il y a des phénomènes exclusivement haut-sorabes ou bas-sorabes; d'autres sont communs aux deux langues; encore d'autres sont ou sorabo-lèchites ou bien sorabo-tchécoslovaques; enfin, il y a des concordances entre le lèchite et le bas-sorabe de même qu'entre le haut-sorabe et le tchécoslovaque. Pour tous ces cas on peut dresser des listes de phénomènes, on peut faire ensuite le bilan de toutes les données, en tenant compte de l'importance relative et de la chronologie de chaque phénomène. De cette façon on arrivera à une hypothèse sur l'ancien groupement des dialectes; nous ne rappellerons ici que celle de M. Taszycki, d'après laquelle le groupe sorabe, malgré certaines concordances avec le tchègue et malgré certaines particularités exclusivement sorabes n'en a pas moins été, à une époque très reculée, plus prochainement apparenté au polonais. Il me semble qu'une pareille hypothèse ne peut être ni réfutée ni prouvée. Nous sommes malheureusement très peu au courant de la chronologie des plus anciennes mutations phonétiques qui caractérisent les différentes langues. Le haut-sorabe et le bas-sorabe ont de commun avec le polonais le passage de *or, ol, er, el* à *ro, lo, re, le*, et avec le tchègue l'évolution des voyelles nasales *o et e*, qui sont devenus *u* et *ä* (d'où en haut-sorabe *a*, en bas-sorabe *e*). Les deux processus sont très anciens, mais lequel des deux est le plus ancien? J'incline à reconnaître l'antériorité du premier, du moins en ce qui concerne sa phase initiale, parce que ce processus est une manifestation de la tendance slave à ne tolérer que des syllabes ouvertes. En admettant qu'il en soit ainsi, s'ensuit-il que le sorabe, en abandonnant *or*, etc., était en rapports plus étroits avec le polonais qu'avec le tchègue? A mon avis il ne s'agit là que d'une des possibilités, à côté de laquelle il faut que nous en reconnaissons une autre, à savoir que, pendant la période d'unité du slave occidental, il n'y avait pas de frontières linguistiques nettes, et qu'alors, dans le pays sorabe ou dans une

partie de ce pays, pouvaient se propager d'une part des particularités tchèques, d'autre part des particularités polonaises, qui, en quelque sorte, se tenaient réciproquement en équilibre.

C'est surtout du côté du polonais qu'on peut constater l'absence de frontières nettes. Dans la bible de Jakubica et dans le *Thesaurus polyglottus* de Megiser, écrits en 1548 et en 1603 dans des parlers bas-sorabes orientaux supplantés actuellement par l'allemand, nous trouvons quelques particularités polonaises, qui montrent que, dans ces parages, il y avait des transitions graduelles du polonais au sorabe. Le slaviste polonais Zd. Stieber, qui a consacré une monographie excellente aux deux langues sorabes, y a exprimé l'opinion qu'à l'époque précédant la germanisation de la partie orientale du territoire sorabe, la première frontière linguistique nette qu'on rencontrait en se rendant, de la Grande-Pologne, c'est-à-dire de la région où se trouve Poznań, vers l'Occident, était celle qui séparait le bas-sorabe et le haut-sorabe, entre lesquels existait une zone inhabitée, tandis que les transitions entre le polonais et le bas-sorabe oriental, ainsi qu'entre ce dernier et le bas-sorabe occidental auraient été graduelles et peu sensibles. Cette dernière hypothèse me paraît tout à fait exacte ; quant à la barrière naturelle entre les deux langues sorabes, je ne conteste pas la validité des arguments de M. Stieber ; cependant, le grand nombre de concordances anciennes et importantes existant entre les deux langues montre que cette frontière n'était pas infranchissable, ou bien qu'elle n'a pas séparé les deux peuples pendant une période très prolongée. M. Stieber estime que dans la région de Mużakov, dans l'Est du pays sorabe, où l'on utilise actuellement un parler curieux, offrant des particularités des deux langues sorabes, le contact fut renouvelé d'assez bonne heure ; de nos jours, il y a, en d'autres endroits aussi, des transitions entre les deux langues, transitions que Stieber considère comme plus récentes.

Il va de soi que lorsque le sorabe fut séparé du tchèque et du polonais par la colonisation allemande, il y eut des conditions tout à fait nouvelles pour l'évolution ultérieure. Des processus linguistiques, en se répandant sur les parlers sorabes, purent éliminer des phénomènes dialectaux qui avaient établi autrefois un pont entre le

sorabe et les langues slaves voisines ; c'est pourquoi il est très difficile d'établir la carte préhistorique, même par approximation. Mais quelques faits sont tout de même clairs ; nous signalerons particulièrement les relations étroites entre le bas-sorabe et le polonais, dont nous avons déjà parlé, ainsi que celles entre le haut-sorabe et le tchèque. Le phénomène le plus important qui relie ces deux langues l'une à l'autre, est la conservation de la longueur des voyelles à intonation ascendante. Le polonais a *krowa* (vache), *brzoza* (bouleau), qui présupposent des brèves vieux-polonaises ; mais le tchèque présente *kráva*, *bříza* avec une voyelle longue. L'abrégement polonais a déployé une grande force d'expansion ; il a pénétré profondément dans le territoire tchèque ; et c'est le haut-sorabe qui a conservé le plus fidèlement la quantité longue. Toutefois, elle n'y continue à subsister actuellement que sous la forme modifiée d'une nuance de timbre. Ce phénomène et quelques autres encore indiquent qu'un contact étroit a existé entre le haut-sorabe et le tchèque à l'époque préhistorique. Cependant il ne saurait être établi si ces liens ont existé pendant toute la période depuis l'arrivée des tribus slaves jusqu'à la colonisation allemande, qui sépara les Tchèques des Sorabes ; et à supposer qu'il en fut ainsi, nous ne savons pas encore si, pendant toute cette période, ces liens ont été également étroits.

Nous disposons d'encore moins de données quand il s'agit de reconstruire les rapports linguistiques qui ont existé entre les tribus occidentales du groupe sorabe, éteintes ou germanisées de bonne heure, et leurs voisins léchites dans le Nord. Les vocabulaires polabes du XVIII^e siècle nous font connaître un dialecte léchite occidental dans un état d'évolution avancée ; sur les périodes antérieures nous ne savons que très peu, abstraction faite de ce qu'on peut reconstruire, en partant des vocabulaires précités. Eh bien, il ressort de ceux-ci que le polabe a participé, dans une période très reculée, à plusieurs processus léchites, et que, d'autre part, certaines tendances qu'on trouve dans toutes les langues slaves, se manifestent, dans cette région périphérique, avec une énergie affaiblie. C'est ainsi que le polabe a conservé de nombreux jers, disparus partout ailleurs, et que la métathèse *or* > *ro* y est un

phénomène très rare, beaucoup plus rare qu'en polonais ou en kachoub, où cependant des formes sans métathèse ne font pas absolument défaut. Pourtant, le polabe fait partie du groupe léchite, et sur la base de noms géographiques on a pu fixer, dans cette région occidentale aussi, une ligne de démarcation entre le léchite et le sorabe, quoique, comme ailleurs, il y ait eu probablement des transitions graduelles. Les différences entre le polabe et le reste du léchite peuvent être comparées à celles qui existent entre le russe subcarpatique et les autres dialectes petit-russes. En traitant du russe nous avons constaté que le russe subcarpatique, grâce à son isolement géographique, n'a pas participé à certains processus linguistiques caractérisant tous les autres dialectes de l'ukrainien ou même le territoire russe entier. Or, ce qui était possible pour un dialecte périphérique de l'ukrainien, l'était aussi pour le polabe, qui, de tous les dialectes léchites, était le plus avancé vers l'Ouest.

3. Il ressort de ce qui précède que nous sommes portés à admettre pour le slave occidental préhistorique, non pas des frontières dialectales nettes, mais plutôt des transitions graduelles ; or ceci est confirmé par le fait que certains phénomènes très anciens qui caractérisent le slave occidental, par opposition au slave oriental et méridional, se sont répandus, sans rencontrer d'obstacles, sur tous les dialectes. Voici les cas les plus importants : *s*^h passa à *š* (*vše*, etc.) ; *tj*, *kt*, *dj* devinrent *c*, *dz* (en polonais *wrócę*, *noc*, *miedza*, etc. ; en tchèque *dz* est devenu *z*), qui étaient mouillés dans le plus ancien slave occidental, mais devinrent durs dans toutes les langues, en obéissant à une tendance commune ; le *l* épenthétique disparut dans les syllabes non initiales. Dans cet ordre d'idées, il faut mentionner encore l'accent sur la syllabe initiale, qui a probablement existé aussi dans le polonais, qui a maintenant l'accent sur la pénultième. Cette accentuation s'étendait donc autrefois à tout le slave occidental, à l'exclusion de l'extrême Nord et Nord-Ouest ; en effet, elle fait défaut dans le kachoub septentrional et dans le polabe. Mais il me paraît exclu que le parallélisme du tchécoslovaque, des langues sorabes et du polonais et du kachoub méridional repose sur le hasard et non pas sur un contact réciproque. Il est vrai qu'en

polonais l'ancien accent libre s'est maintenu jusqu'au XII^e ou XIII^e siècle ; mais la tendance qui a provoqué son recul, remonte probablement à une époque plus ancienne.

4. Nous allons traiter maintenant en détail des deux langues slaves occidentales qui sont parlées jusqu'à ce jour dans de vastes territoires, à savoir le polonais et le tchécoslovaque. Elles offrent des différences anciennes et importantes. Ici également ce sont surtout les phénomènes phonétiques et phonologiques qui importent. Dans les systèmes de flexion et de syntaxe et dans le vocabulaire il y a aussi des différences assez nombreuses, mais, en général, elles ne concernent que des détails. Nous n'examinerons que quelques lois phonétiques et notamment celles qui ont agi, non pas sur des sons isolés, mais sur des catégories entières de phonèmes, et qui, pour cette raison, ont déterminé dans une grande mesure le caractère général des langues.

Les voyelles nasales, qui devinrent en tchécoslovaque *u* et *ä* (> *a*, *e*), ont conservé leur nasalité en polonais. Dans certains parlars modernes et, dans des positions spéciales, dans la langue commune aussi, on prononce des voyelles orales, et, sur d'autres points aussi, la prononciation changea considérablement, mais dans une très grande mesure l'élément nasal se maintint jusqu'à présent, et, jusqu'au XII^e siècle, la prononciation de *ę* et *o* était à peu près la même que dans le slave commun, par quoi le polonais, ainsi que le reste du léchite, se distingue de toutes les autres langues slaves, à l'exclusion de certains parlars bulgares. Une autre différence radicale entre le polonais et le tchécoslovaque consiste dans l'évolution différente des groupes *or*, *ol*, *er*, *el* à l'intérieur du mot, qui sont devenus en polonais *ro*, *lo*, *re* (> *rze*), *le*, tandis que le tchécoslovaque, en conformité avec les langues slaves méridionales a *ra*, *la*, *řě* (> *ře*, *ři*), *lě* (*le*, *lé*, *lí*). Mais ce qu'il y a de plus caractéristique pour le polonais, ce sont les dépalatalisations de toute une série de voyelles, phénomène qu'on rencontre aussi dans le reste du léchite et qui n'est même pas tout à fait étranger au sorabe. Ces dépalatalisations se produisirent d'après la règle suivante, qui a aussi agi dans quelques parlars serbocroates et

néerlandais : certaines voyelles palatales se scindent en deux sons différents, suivant qu'elles précèdent une dentale dure ou bien une vélaire ou une labiale ou une dentale mouillée. Voici un exemple polonais : le mot slave *běľi* devint en polonais *biały* ; en revanche, le verbe qui en est dérivé est *bielić*, parce que le *l* est mouillé, et de la même façon *slěpŭi* et *grěχŭ* devinrent *s'lepy* et *grzech* : donc, en polonais le changement consiste en une dépalatalisation ; il n'en est pas ainsi dans toutes les autres langues où une loi phonétique pareille a agi : par exemple, dans le serbocroate čakavien, *ě* n'est pas devenu *a*, mais *ā* ; cependant, si nous ne considérons que le léchite, le nom «dépalatalisation» est entièrement à sa place, et c'est pourquoi nous continuerons à nous servir de ce terme, qui a acquis droit de cité. En polonais, l'influence exercée par les dentales dures sur les voyelles précédentes était extrêmement forte : cela ressort du fait que pas moins de cinq voyelles y ont été sujettes, à savoir, outre *ě*, dont nous venons de donner un exemple, *e*, *ę* et les variations palatales de *r* et *l*. Il est probable que la loi de la dépalatalisation n'a pas agi sur toutes ces voyelles en même temps ; cela semble ressortir du fait que, en dehors du territoire polonais, l'expansion géographique des cinq palatalisations n'est pas la même. D'autre part, ces différences chronologiques nous montrent combien profondément était enracinée en polonais la tendance à la dépalatalisation : sans cela elle n'aurait pu déployer ses forces pendant des siècles. Les plus anciennes dépalatalisations remontent à la période préhistorique du polonais ; la bulle de 1136, un texte très important pour l'histoire de la langue polonaise, grâce à un grand nombre de noms propres, connaît déjà la dépalatalisation de *ě* et de *e* ; cependant, pour *a* de *ě*, nous avons un exemple beaucoup plus ancien, à savoir du ix^e siècle, dans le nom de tribu *Dadofesani* ; la dépalatalisation de *r*, *l* peut être antérieure même à celle de *ě*, parce qu'elle se rencontre aussi en sorabe. En tchécoslovaque la dépalatalisation est complètement inconnue, abstraction faite du slovaque oriental, qui a subi de fortes influences polonaises. Ceci fait naître l'idée que, pendant une certaine période, le contact géographique entre les Polonais et les Tchécoslovaques doit avoir été rompu ; si nous n'admettons pas cela, nous devons supposer pourtant entre

ces deux langues des différences d'articulation ou d'intonation si grandes, qu'elles constituèrent un obstacle insurmontable à l'expansion de certaines mutations phonétiques. Si nous donnons libre cours à notre imagination, nous pourrions croire que les tribus polonaises d'une part, les tribus tchécoslovaques d'autre part, en poussant vers leurs lieux historiques, choisirent des voies différentes, ce qui amena une rupture de leur contact réciproque. Mais il est beaucoup plus facile d'émettre une telle hypothèse que de la démontrer, d'autant plus qu'il serait difficile de la concilier avec la présence d'un certain nombre de particularités communes à toutes les langues slaves occidentales. Ces particularités, nous en avons parlé ci-dessus. Il faut que nous insistions encore sur une tendance très répandue, à savoir la tendance à la mouillure des consonnes.

Le polonais est celle des langues slaves qui a développé le plus énergiquement la mouillure. Tandis que le slave commun ne possédait des variantes mouillées qu'à côté de *r*, de *l* et de *n*¹, avec les autres consonnes tout au plus une mouillure légère était possible, qui n'était guère remarquée par les sujets parlants et n'amenait aucun scindement des phonèmes en deux variantes. Par contre, le vieux-polonais a créé, à côté de tous les phonèmes consonantiques durs, des variantes mouillées, qui devinrent bientôt des phonèmes à part: *p*°, *b*°, *t*° > (*c*°), *k*°, etc. Cela s'est produit en russe aussi, mais en polonais la mouillure était beaucoup plus forte, ce qui entraîna une nouvelle mutation de *s*°, *z*°, *t*°, *d*°, qui ne restèrent pas de simples variantes de *s*, *z*, *t*, *d*, légèrement palatalisées, mais devinrent des fricatives et mi-occlusives palatales (indiquées en polonais au moyen des signes *ś*, *ź*, *ć*, *dź*) ; je n'insiste pas sur les autres phénomènes, non seulement du polonais, mais aussi du kachoub, qui montrent jusqu'à quel point la tendance à la mouillure resta, pendant de nombreux siècles, une particularité du polonais et du poméranien. Le tchécoslovaque a aussi des consonnes mouillées ; à cet égard il y a des différences entre les parlers, mais partout la mouillure joue ici un rôle beaucoup plus humble qu'en polonais. Au Moyen-Age ce rôle

¹ Les consonnes *k*°, *g*°, *x*°, qui avaient existé pendant un certain temps, devinrent *č*, *dž*, *š* et, quand elles se développèrent de nouveau un peu plus tard, elles devinrent *c*°, *dz*°, *s*°.

doit avoir été plus important, et lorsque nous comparons le vieux-tchécoslovaque et le polonais, nous arrivons à la conclusion que, dans les deux langues, la tendance à la mouillure des consonnes a agi pendant une certaine période plus énergiquement qu'en slave commun, mais que plus tard le processus s'arrêta en tchécoslovaque, où il y eut même une certaine réaction, tandis que le polonais, ainsi que le poméranien, continuèrent à suivre la voie où ils s'étaient engagés. Donc, encore un contraste entre le tchécoslovaque et le polonais? Oui, jusqu'à un certain point, mais pas plus que cela. En effet, le polonais ne s'oppose pas au tchécoslovaque comme une unité homogène, mais on y constate un certain contraste entre le Nord, où les mouillures se produisirent de la façon la plus radicale, et le Sud, où elles eurent un domaine plus restreint, par quoi ce territoire se rapproche du tchécoslovaque. Les différences dialectales se manifestent notamment dans certaines formes avec *r* et *l*. Le mot *pl̥nũi*, par exemple, est devenu en polonais *pełny*, autrement dit devant la dentale dure le *l̥* devint dur aussi et la mouillure de la labiale précédente disparut. Cependant, M. Nitsch a démontré qu'à l'origine cette forme ne se rencontrait que dans le polonais méridional, tandis que le Nord prononçait autrefois *piolny*, avec un *p* mouillé. Le *r* a évolué d'une façon analogue : *m̥rtvũi* se prononce en polonais *martwy* (*m̥artwy*), mais le slovincé a *mjārtvĩ*. Nous n'insistons pas sur la question de savoir si cette dernière isoglosse s'étendait autrefois plus loin vers le Sud ; quoi qu'il en soit, nous constatons dans les deux cas une diminution de la tendance à la mouillure dans la direction Nord-Sud. Il serait difficile de croire qu'il n'y ait aucun rapport entre cette répartition des formes polonaises et l'aversion contre la mouillure de consonnes qui, dans le cours de l'histoire du tchécoslovaque, s'est manifestée de plus en plus. Nous avons l'impression d'une certaine gradation progressive qui s'étendait sur le territoire entier du tchécoslovaque, du polonais et du poméranien : plus on allait vers le Sud, plus la tendance à la mouillure diminuait ; plus on poussait vers le Nord, plus elle augmentait. Comment accorder cela avec la séparation nette entre les deux langues que semblent indiquer certains phénomènes discutés plus haut? Peut-être devons-nous admettre des différences

chronologiques consistant en ceci que, pendant certaines périodes, il y a eu une continuité linguistique polono-tchécoslovaque, qui a été rompue pendant d'autres périodes. Mais de cette façon on ne peut arriver à aucun résultat concret, et, en effet, il me paraît raisonnable de ne pas nous lancer dans des tentatives d'explications hasardées et de nous limiter à formuler le problème.

Pour finir, nous discuterons encore l'évolution des quantités dans les deux langues. Le polonais moderne ne distingue plus entre les voyelles longues et brèves, mais il l'a fait jusqu'à la fin du Moyen-Age, et diverses différences de timbre reflètent jusqu'à présent nettement des différences de quantité vieux-polonaises. De cette façon nous avons sur celles-ci des données assez abondantes, mais nous sommes encore mieux renseignés sur les quantités tchécoslovaques, qui subsistent jusqu'à ce jour. Or, nous constatons une différence curieuse entre le tchèque et le polonais, en ce qui concerne l'évolution des deux intonations des syllabes longues du slave commun. Dans les deux langues les longues qui précédaient immédiatement la syllabe tonique restèrent longues, par exemple tch. *krále* «du roi», v.-pol. *krāl'a* (pol. *króla*). De même il y a une concordance complète entre les deux langues, en ce qui concerne les anciennes syllabes accentuées à intonation descendante, qui furent abrégées : pol. *grodu*, tch. *hradu*. Mais un troisième groupe de syllabes longues, à savoir celui des longues accentuées à intonation ascendante, a évolué en polonais d'une autre façon qu'en tchèque, le polonais ayant une brève : *wrona*, le tchèque une longue : *vrána*. Mais dans ce cas le tchécoslovaque ne se présente pas comme une unité homogène, le slovaque marchant de pair avec le polonais.

5. Il serait difficile d'expliquer une telle concordance entre le polonais et le slovaque d'une autre façon qu'en admettant des rapports directs qui doivent avoir existé autrefois entre les deux langues, d'autant plus qu'il y a encore d'autres cas pareils sur lesquels il faut que nous insistions maintenant. Je fais ici abstraction du slovaque oriental ; il mérite un examen spécial, parce que ses rapports avec le polonais ont été d'une autre nature et beaucoup plus étroits. Voici quelques particularités que le polonais et le

slovaque ont de commun ; le *dz* du slave occidental, devenu *z* en tchèque, fut conservé en polonais et en slovaque ; la loi de sandhi, d'après laquelle, dans la partie méridionale du territoire polonais, une consonne finale sourde devient sonore devant une voyelle ou une des consonnes *j, v, r, l, m, n* (par exemple *jag on* < *jak on*), a agi aussi en slovaque ; au lieu de *pro* le polonais a *prze* et le slovaque *pre*. Ces phénomènes et d'autres encore nous montrent qu'autrefois il y a eu des rapports étroits entre les deux domaines linguistiques. Mais dans quelle période ? Devons-nous supposer qu'à la même époque où le slovaque et le tchèque ont introduit les innovations qu'on considère généralement comme critère de leur proche parenté, le slovaque se rattachait aussi au polonais par des liens étroits, de sorte que les forces qui agissaient de Bohême et de Moravie furent croisées par une pénétration polonaise ? Ou bien devons-nous considérer l'influence polonaise comme plus récente ? En général, les particularités polonaises du slovaque admettent la dernière conception, seul le *dz* offre des difficultés. En effet, le *z* qui en tchèque est la continuation d'un *dz* plus ancien, remonte au *x^e* siècle, car le Missel de Kiev qui fut écrit vers l'an 1000 dans un vieux-slave un peu tchéquisé, a déjà *dazĭ* au lieu de *dadzi* (**dad- ĭ-*) et d'autres formes de ce type. On s'attendrait à trouver le *z* aussi en slovaque, vu l'évolution d'ailleurs égale du tchèque et du slovaque, et il nous semble peu probable que ce *z* ait cédé la place plus tard, sous des influences polonaises, à *dz*. Cependant c'est *dz* qu'on trouve en slovaque moderne, et non pas *z*. Comment expliquer cela ? Je ne le sais pas, et je crois que nous devons nous contenter de caractériser le slovaque comme une subdivision du tchécoslovaque, subdivision qui depuis les temps les plus anciens était étroitement liée au tchèque, mais qui a été exposée à des influences polonaises dès une époque qu'on ne pourrait guère déterminer avec précision.

6. D'ailleurs nous trouvons les traces d'une pénétration polonaise non seulement en slovaque, mais aussi en tchèque ; un exemple frappant est le suffixe *-isko*. Ce suffixe est caractéristique pour le polonais, qui l'emploie là où les autres langues slaves présentent *-išče*. Mais même en polonais il ne semble pas être d'origine

préhistorique, car dans les textes médiévaux nous constatons que *-išče* cède peu à peu sa place à *-isko*. Eh bien ! ce suffixe *-isko* a aussi pénétré en Moravie, où il s'est répandu sur un grand territoire aux dépens de *-iště*. D'autres phénomènes polonais, qui ont pénétré en Moravie par l'intermédiaire de la Silésie, ne s'y étendent que sur un domaine plus restreint (par exemple le sandhi *tag on* et *pre* au lieu de *pro*). J'incline encore à attribuer à l'influence polonaise quelques anomalies de la quantité tchèque. Nous avons déjà signalé que les anciennes longues accentuées à intonation ascendante furent abrégées en polonais, tandis qu'elles sont restées longues en tchèque. Mais cette règle souffre beaucoup d'exceptions ; il y a aussi des différences notables entre les divers parlers. Tout en reconnaissant la possibilité que dans certains cas nous avons affaire à un abrégement qui devait se manifester dans des formes polysyllabiques ou bien devant certaines désinences à voyelle longue, je crois aussi à une certaine infiltration polonaise. Dans le haut-sorabe, qui a également conservé l'ancienne quantité des longues ascendantes, le nombre des exceptions est plus petit. Une deuxième anomalie prosodique tchèque, qu'on n'a pas encore expliquée d'une façon satisfaisante, se rencontre dans la déclinaison d'une série de mots masculins ayant une voyelle longue seulement au nominatif singulier : *Bûh*, *Boha*, etc. En polonais une telle répartition des quantités est une chose tout à fait régulière dans tous les noms ayant une consonne finale sonore, par exemple : *Bóg* : *Boga* : *bląd*, *blędu*, etc., où les voyelles *ó*, *q* trahissent l'ancienne longue. En tchèque on ne saurait formuler une telle règle : les voyelles longues se rencontrent dans quelques mots, où les conditions qui en polonais opéraient l'allongement étaient présentes : *Bûh*, *Boha* ; *dûm*, *domu* ; *vûz*, *vozu*, mais nullement dans tous les mots de ce genre. En revanche, quelques mots à consonne sourde ont la même alternance : vieux-tchèque *kós*, *skót*, etc. ; enfin, celle-ci se trouve encore dans certains mots à ancienne voyelle longue, par exemple *hrách*, *hrachu*. Ce sont là des faits tout à fait énigmatiques ; jusqu'à présent on a dû se borner à des protestations d'ignorance, à des explications forcées et à des exhortations à de nouvelles recherches. J'aimerais signaler ici, à titre d'hypothèse, la possibilité d'une

pénétration polonaise, fût-ce même seulement comme une des forces qui ont créé l'état de choses actuel. Chose curieuse, nous constatons dans les deux cas que nous venons de discuter, dans celui de l'intonation ascendante et celui de la quantité des syllabes fermées, une hésitation entre deux principes d'évolution. Ce que l'on considère comme le développement tchèque régulier (l'intonation ascendante restée longue et la voyelle non allongée dans des syllabes fermées) ne se rencontre que dans une partie des mots, tandis que d'autres semblent avoir suivi des règles rappelant plutôt celles du polonais. On a l'impression que deux tendances, une tendance indigène et une autre qui a pénétré de l'étranger, se combattent, et il ne me semble pas exclu que cette impression soit juste. La raison pour laquelle la pénétration polonaise s'est bornée aux deux phénomènes prosodiques susnommés nous échappe ; mais cela ne doit pas nous étonner, parce qu'on a constaté une évolution capricieuse de ce genre dans beaucoup d'autres territoires linguistiques où certaines particularités de prononciation montrent une tendance à l'expansion. Cependant, ce phénomène paraît plus capricieux qu'il ne l'est. Si notre connaissance de la causalité linguistique était moins fragmentaire, nous ne nous servirions sûrement pas du terme «capricieux».

7. Entre les territoires linguistiques polonais et tchèque, il y a en Silésie une zone de parlers constituant un dialecte de transition très remarquable. Nous y trouvons une répartition des particularités tchèques et polonaises qu'on peut appeler régulière en ce sens que dans chaque cas les lois phonétiques, soit polonaises, soit tchèques, ont été appliquées rigoureusement. Abstraction faite de toutes questions d'ordre historique, on a l'impression d'avoir affaire à un dialecte mi-tchèque, mi-polonais. Un natif de cette contrée m'a raconté qu'un des professeurs de Prague, de qui il avait suivi les cours, lui demanda un jour en plaisantant s'il parlait peut-être une sorte de langue slave commune, comparable au slave ecclésiastique de Cyrille et de Méthode, lequel était tout aussi bien compris en Bulgarie qu'en Grande-Moravie.

Ce dialecte, appelé «lachique» (ce nom est appliqué aussi aux

parlers voisins de caractère purement tchèque) nous fournit un joli échantillon d'un type de dialectes mixte ou transitoire, type que l'on rencontre aussi dans d'autres parties du territoire slave. L'étude de ce genre de dialecte a une grande valeur pour la linguistique générale aussi.

Nous avons vu plus haut qu'il y a une certaine contradiction entre les différentes données concernant les relations préhistoriques entre le polonais et le tchécoslovaque ; tandis que certains faits linguistiques témoignent en faveur d'une continuité très ancienne ainsi que du caractère graduel de la différenciation géographique, d'autres semblent présupposer plutôt une frontière linguistique très ancienne et fort distincte. Nous ne savons pas comment la slavistique de l'avenir résoudra ce problème ; nous nous bornons pour le moment aux données que nous fournissent les dialectes et les parlers modernes ; eh bien aucun des dialectes de transition entre le tchécoslovaque et le polonais ne présuppose une continuité ancienne. Celle-ci favorise en général une différenciation graduelle, selon le « principe des ondes ». Cependant, les territoires de transition dont il s'agit ici, présentent deux types de dialectes, caractérisés tous les deux par l'application conséquente des lois phonétiques de chacune des deux langues : l'hypothèse d'une très ancienne continuité ne peut donc guère être juste. En effet, dans une de ces régions, à savoir celle de Čadca, dans le Nord-Ouest de la Slovaquie, on est en train à présent de remplacer un parler polonais par un parler slovaque ; en revanche, les deux autres dialectes, le dialecte mixte « lachique », déjà mentionné, et le slovaque oriental, peuvent être, à mon avis, expliqués de façon satisfaisante, en supposant que des dialectes d'origine tchécoslovaque ont perdu, dans un passé très lointain, le contact avec la langue dont ils faisaient partie, pour participer, pendant une certaine période, à l'évolution du polonais. Ceci était peut-être la conséquence d'une expansion des deux groupes ethniques dans une contrée peu ou point peuplée, qui les séparait autrefois.

Nous insisterons d'abord sur le dialecte mixte du pays de Čadca. Il est certain qu'il s'agit là d'un produit d'une époque récente. Il n'y a pas longtemps on y parlait encore polonais ; mais à

présent nous constatons le phénomène curieux que voici : ce sont entre autres les traits tchécoslovaques les plus anciens qui furent adoptés, tels que le *u* de *ϑ* ; le *a*, *ä* de *ϑ* ; *ra* et *la* de *or*, *ol* ; *e*, *y* < *ě* ; par contre, des traits relativement récents du polonais, par exemple la prononciation fermée des voyelles longues, furent conservés. Ceci a été signalé par M. M. Małecki, qui a cité ce dialecte comme un exemple instructif, montrant combien il faut être prudent en basant des hypothèses concernant l'origine de dialectes mixtes sur la chronologie relative des phénomènes des deux langues qui se sont mêlées. A mon avis, la façon dont le dialecte mixte du pays de Čadca est né, est claire, quoiqu'il y ait des détails inexpliqués. La population, qui avait utilisé jusqu'à il n'y a pas longtemps un parler polonais, adopta simplement le slovaque, tel quel. Ceci se passa, en ce qui concerne la prononciation, sans difficultés dans le cas où les sons slovaques étaient identiques ou à peu près identiques à ceux du polonais ; *blato* était pour l'organe polonais tout aussi prononçable que *bloto*, *bledy* tout autant que *blady*, *maso* autant que *mięso*, *ostre* autant que *ostrze* ; c'est pourquoi on adopta ces mots et beaucoup d'autres, sans y rien changer. Mais il aurait été bien difficile de déroger à ses anciennes habitudes de prononciation, c'est pourquoi on remplaça les sons slovaques qu'on ne connaissait pas auparavant, par des sons polonais. Une différence importante était celle-ci : les parlers du pays de Čadca, de même que tous les autres parlers polonais, avaient renoncé depuis des siècles à la distinction des deux quantités, tandis que le slovaque a continué jusqu'ici de distinguer les voyelles longues des voyelles brèves. Comment les gens de Čadca auraient-ils donc pu prononcer *kabát* ou *na trám* ? Dans la plupart de ces cas ils se servirent simplement du son qui, dans leur propre parler polonais, répondait dans plusieurs mots au son slovaque ; ainsi se développa la prononciation *kabot*, *na trom*. De même, on n'avait pas dans son propre parler le *t* palatal que les Slovaques prononcent dans *tetka*, *telo* ; on y substitua donc la mi-occlusive polonaise : *cetka*, *celo*. Ce sont là, je crois, les principes qui déterminèrent le développement du dialecte mixte du pays de Čadca ; lorsqu'on en vient aux détails, la chose devient plus compliquée, parce qu'on conserva beaucoup de mots de l'ancien

dialecte polonais sans y rien changer et que, peut-être, dans d'autres cas aussi, les principes ne furent pas toujours appliqués rigoureusement. Dans l'histoire d'une langue tout ne se passe pas avec une exactitude mathématique. Il ne nous paraît pas nécessaire de nous arrêter plus longtemps sur cette question, d'autant plus que les données publiées jusqu'ici par M. Małecki sont trop fragmentaires pour que nous puissions nous faire une idée quelque peu complète de ces parlers. D'autre part, il y aurait encore à déterminer exactement tous les traits distinctifs du dialecte slovaque qu'on a adopté. Était-ce un parler du même type que les parlers voisins? Était-ce un mélange de quelques parlers? La langue littéraire a-t-elle joué un rôle dans la slovaquisation des parlers polonais? Nous n'insisterons pas sur ces questions; pour le moment il nous suffira de signaler la grande différence qu'il y a entre le type de Čadca et celui du dialecte lachique en Silésie. Commençons tout de suite par l'essentiel!

Le mot prononcé en polonais *glut* (écrit *glód*) et en tchèque *hlat* (écrit *hlad*), se prononce *hlot* dans le dialecte lachique; le génitif y est *hladu*. Comment faut-il expliquer cette forme *hlot*? *H* est le représentant tchécoslovaque du *g* slave, le groupe *la*, de *ol*, est aussi tchécoslovaque; le *a* était bref dès le vieux-tchèque, parce que l'ancienne intonation était descendante. Or, la forme tchécoslovaque *hlad* subit l'effet de la loi phonétique polonaise d'après laquelle la voyelle d'une syllabe fermée est allongée devant une consonne sonore; c'est ainsi que se développa la forme *hlād*, qui passa ensuite, également en vertu d'une règle polonaise, à *hlōd*; l'abrégement de *o* qui s'est produit un peu plus tard, est aussi un phénomène polonais, le dialecte de transition ayant abandonné, en conformité avec le polonais, toutes différences de quantité que le tchèque a conservées jusqu'à ce jour. Dans les deux langues les occlusives et fricatives sonores deviennent sourdes à la fin du mot; par conséquent, la prononciation *hlot*, au lieu de *hlod*, considérée en elle-même, pourrait être tchèque; mais comme tous les processus qui ont suivi l'allongement des voyelles avant les consonnes sonores, se sont produits d'après des règles polonaises, il n'est guère douteux que la prononciation sourde des anciennes consonnes finales sonores

doive être considérée aussi comme un processus polonais. Il est clair que l'évolution que nous venons de décrire est d'un caractère essentiellement autre que celle qui a eu lieu dans le pays de Čadca. Dans le cas du mot lachique *hlot* il ne saurait être question de l'adoption d'une forme étrangère ; c'est une forme d'origine tchèque, qui a évolué, dès une certaine époque, d'après les lois phonétiques du polonais. Une telle chronologie des changements phonétiques doit être supposée aussi pour les mots à vocalisme *ę* et *ě* ; c'est ainsi que *vŭzĕlŭ* devint *vẑal(ŭ)* comme en tchèque, ensuite agirent les lois phonétiques polonaises d'après lesquelles *vẑalŭ* passa à *vẑāl* qui devint plus tard *vẑōl* > *vẑol*. Or, il n'est pas difficile de se convaincre qu'en général les traits distinctifs que le lachique a de commun avec le tchèque appartiennent aux traits les plus anciens du tchécoslovaque, tandis que toutes les particularités communes au lachique et au polonais peuvent être considérées comme postérieures à l'allongement des voyelles devant les consonnes sonores. Il ressort de ceci que le lachique est probablement un dialecte d'origine tchécoslovaque, qui à un moment donné s'est détaché de cette langue pour continuer son évolution en connexion étroite avec le polonais. Ceci n'exclut naturellement pas la possibilité qu'à l'époque très éloignée où les tribus slaves s'établirent dans leurs pays historiques, la région où on trouve actuellement le dialecte lachique ait présenté un tout autre groupement ethnique et linguistique que le groupement plus récent que nous pouvons reconstruire par voie inductive ; mais lorsque nous commençons à conjecturer là-dessus, nous sommes à la merci de notre imagination ; la reconstruction historique que nous venons de donner est le point extrême qu'on puisse atteindre par un examen des faits linguistiques. Je fais observer encore que cette reconstruction est corroborée par les phénomènes de pénétration linguistique polonaise que nous avons constatés en Moravie et peut-être même en Bohême. Le territoire lachique semble avoir frayed, dès l'époque où son évolution linguistique s'orienta vers le polonais, le chemin à un certain nombre de phénomènes polonais qui pénétrèrent en Moravie et même plus loin. Il est curieux que ce mouvement se soit déroulé dans un sens inverse à celui du courant de civilisation qui, parti du

tchèque, a fécondé la langue littéraire polonaise dans les derniers siècles du Moyen Age.

Le slovaque oriental semble avoir subi une évolution analogue à celle du dialecte lachique. Comme celui-ci, il présente, à côté d'un nombre de traits tchécoslovaques très anciens, quelques particularités qu'on ne pourrait expliquer que par l'application rigoureuse de lois phonétiques polonaises. Dans ce cas aussi le caractère primitif du dialecte était probablement tchécoslovaque. Un exemple qui, comme les formes lachiques *hlot* et *vz'ol*, illustre nettement la chronologie relative d'un nombre de changements phonétiques, se trouve être la forme *kn'as'* de *kŭng(d)zĭ*. Ceci devient d'abord, conformément à une règle tchécoslovaque, *kn'āz'* ; ensuite la voyelle s'allongea, d'après la règle polonaise, ainsi naquit *kn'āz'*, qui devint *kn'āz'* ; plus tard, le *ā* fut abrégé également selon une règle polonaise ; la prononciation moderne est donc *kn'as'*. En ce qui concerne le slovaque oriental, nous nous bornons à ces quelques remarques. Ici le nombre de détails non tout à fait clairs est plus grand que dans le cas du lachique ; il reste encore beaucoup à examiner, et l'opinion que nous venons d'exposer n'est pas acceptée par tous les spécialistes. J'aime à croire que des recherches futures confirmeront l'hypothèse que nous avons basée en premier lieu sur la chronologie relative des lois phonétiques qui ont coopéré au développement de la forme *kn'as'*.

8. Si importante que soit pour un slaviste la connaissance de l'histoire de toutes les langues et de tous les dialectes jusque dans les moindres détails, je crois que les faits linguistiques que nous venons de discuter ne sont pas moins intéressants au point de vue de la linguistique générale, lors même que nous sommes loin de pouvoir résoudre tous les problèmes. En résumé, nous constatons que l'étude du slave occidental nous a fait connaître trois types de dialectes de transition : 1) des territoires où une différenciation graduelle a existé dès les temps les plus reculés, par exemple la région entre le polonais et le bas-sorabe ; 2) des contrées dont les populations abandonnèrent leur langue maternelle pour adopter une autre langue, qui ne réussit cependant pas à effacer toutes les

traces de celle qui l'avait précédée ; un tel cas est celui du pays de Čadca ; 3) des contrées où les sphères d'influence de deux langues déplacèrent leurs frontières, de sorte qu'un dialecte qui avait fait partie d'abord d'un territoire linguistique se joignit plus tard à un autre ; ainsi se développa le dialecte lachique, qui sépare le polonais du tchèque.

LES LANGUES SLAVES DU SUD

1. Actuellement le territoire du slave méridional est, exception faite pour les enclaves turques, albanaises, romanes et allemandes, un tout continu, s'étendant de la mer Noire jusqu'aux Alpes. En traversant cette région d'un bout à l'autre, on entend successivement trois langues slaves, reliées les unes aux autres par des zones de transition. Près de Sofia le bulgare cède la place à un dialecte bulgaro-serbe, qui s'étend jusqu'aux environs de Niš ; et, en poussant plus loin dans la direction Nord-Ouest, on se heurte, avant d'arriver au territoire slovène, au dialecte dit kajkavien, considéré, dans sa forme actuelle, comme faisant partie du serbo-croate, dont il se distingue pourtant par plusieurs particularités, qui le rapprochent du slovène ; ces particularités augmentent à mesure qu'on avance vers le slovène pur. Le groupement géographique actuel provient du développement de groupements plus anciens, entièrement différents de celui-là à bien des égards. Il y a eu là des processus compliqués, tenant aux migrations et aux expansions de groupes ethniques, processus sur lesquels l'histoire ne nous renseigne qu'insuffisamment. Nous devons donc compléter nos connaissances positives par des hypothèses qui reposent naturellement, pour une bonne part, sur l'imagination. Or, l'imagination, pourvu qu'elle soit tenue en frein par l'esprit critique, est la plus haute qualité du savant ; mais, si bien pourvu d'esprit critique que l'on soit, dès qu'on se passionne pour un sujet, on court le risque de voir son imagination se laisser entraîner par des désirs et des espoirs, ainsi que par des sympathies et antipathies. Ce danger est extrêmement grand en ce qui concerne l'étude des problèmes balkaniques, qui sont embrouillés, et dont la solution fut ardemment poursuivie par les dernières générations des intéressés, non seulement par des

discussions, mais aussi les armes à la main. En effet, la langue est un des critères les plus importants de la nationalité ; il va donc de soi que l'importance et l'expansion qu'eurent les langues dans des périodes assez reculées sont susceptibles de fortement émouvoir de bons patriotes, qui croient devoir fonder, comme cela arrive souvent, les droits des États et des peuples actuels sur une gloire passée. On comprendra donc que, sur les relations anciennes entre les langues balkaniques, notamment entre le serbo-croate et le bulgare, on ait émis des opinions contradictoires qui forment un abîme infranchissable entre les savants de différentes nationalités. Un échange d'idées serait plus facile, si ces questions-là intéressaient surtout les savants français, anglais ou néerlandais, qui pourraient les traiter avec beaucoup plus de tranquillité et sans préjugés. Il faut espérer que l'entente cordiale qui s'est produite ces dernières années entre les gouvernements et les peuples de la presqu'île balkanique, finira par opérer aussi un rapprochement entre les opinions divergentes des linguistes serbes et bulgares. Mais en attendant, la tâche de nous autres, étrangers, consiste à examiner les points controversés le plus impartialement et consciencieusement possible.

Nous traiterons d'abord des processus linguistiques et ethnographiques auxquels le domaine-frontière bulgaro-serbo-croate, ainsi que le macédonien, doivent leur forme actuelle. Nous nous occuperons ensuite, d'une façon plus succincte, de la différenciation dans le cadre du groupe occidental du slave méridional, dont le slovène et le serbo-croate font partie.

2. Pour prévenir les malentendus, je commence par quelques remarques sur le bulgare et son histoire. Nous devons bien distinguer entre le vieux-bulgare, tel que nous le connaissons par les textes vieux-slaves, et le bulgare moderne qui, grâce à un contact étroit avec quelques langues non slaves, s'est éloigné sensiblement du type ancien. Le vieux-bulgare offrait, en général, les mêmes propriétés structurales que les autres langues slaves : il avait une flexion et une syntaxe analogues, il formait ses mots de la même façon, et son système phonologique ne différait non plus que par quelques détails de celui des autres langues slaves. Quelques traits bulgares spéciaux

sont les groupes *št*, *žd*, nés de *tj*, *kt* et *dj* : *vraštq*, *noštī*, *viždī*, etc., ainsi que la prononciation ouverte du *ě*, qui, dans le vieux-bulgare, était un son peu éloigné de *a* (*ǣ*). Récemment, le romaniste yougoslave P. Skok a essayé de démontrer que ces deux particularités ne forment pas de barrière entre le serbo-croate et le bulgare. Contrairement à l'opinion courante, suivant laquelle, dans le plus ancien serbo-croate, le *ě* aurait eu la prononciation *ę* ou *îê*, M. Skok suppose une prononciation ouverte *ǣ*, telle que l'a connue le vieux-bulgare. Cette assertion est inexacte, comme je crois l'avoir démontré dans un article spécialement consacré à ce sujet. Qu'il me soit permis de ne pas répéter ici mes critiques concernant les amples matériaux de Skok. Quant aux groupes bulgares *št* et *žd*, M. Skok en sous-estime considérablement l'importance. Pour les groupes préhistoriques *tj*, *kt*, *dj*, toutes les langues slaves, sauf le bulgare, ont des représentants qui peuvent être considérés comme les continuations régulières et relativement peu modifiées d'une phase de transition *t̃*, *d̃*, qui a existé probablement dès la fin du slave commun. Ces occlusives palatales pouvaient se transformer aisément en demi-occlusives ; et, en effet, tout le slave occidental offre *c*, (*d*)*z*, mouillés autrefois, le slave oriental présente *č*, (*d*)*ž*, le slovène *č*, *j*, le čakavien *t̃*, *j*, le štokavien *ć*, *dž*, le dialecte timokien *č*, *dž* ; tous ces sons, pour autant qu'ils n'ont pas conservé intacte l'ancienne prononciation *t̃* (*d̃*), ne s'en éloignent pourtant pas sensiblement. C'est le bulgare qui, par ses *št* et *žd*, offre la seule déviation importante. Ces sons présupposent un revirement de l'évolution phonétique, qui ne s'est pas produit ailleurs et qui, à l'origine, consistait dans l'intercalation d'une articulation consonantique devant *t̃*, *d̃*. Voilà une particularité remarquable, par laquelle le bulgare pré littéraire s'était déjà distingué de toutes les autres langues slaves. Avec le *ǣ* pour *ě* elle donne au bulgare un cachet spécial, qui a suggéré à quelques slavisants l'opinion que le lien entre le bulgare et le reste du slave méridional s'est relâché de bonne heure et a même été rompu pendant un certain temps. Je suis du même avis. Quant à l'opinion de M. Skok, je la considère comme un pas en arrière. Cependant, il ne résulte pas des différences que nous venons d'énumérer, que le vieux-bulgare ait présenté un type

essentiellement autre que celui du serbo-croate ou des autres langues slaves. Il y avait des différences remarquables, mais, dans le cadre tout entier de la structure très homogène des différentes langues, elles n'avaient qu'une importance secondaire. En revanche, à une époque ultérieure, le bulgare subit une métamorphose radicale, qui a porté surtout sur le système des flexions et, jusqu'à un certain point, sur la syntaxe, laquelle s'y rattache étroitement. Les anciens cas ont cédé la place à une déclinaison analytique, il s'est développé un article post-posé, à la place du comparatif on se sert du positif précédé de *po*, l'infinitif a disparu, le futur a été remplacé par le présent précédé du présent du verbe *xotěti* «vouloir». Ces particularités sont communes au bulgare et à d'autres langues balkaniques ; on peut les appeler des «balkanismes», et au groupe de langues où on les rencontre on peut appliquer le nom de «ligue linguistique balkanique», créé par le prince N. S. Troubetzkoj. Il est certain que, dans une grande mesure, ces langues (le bulgare, l'albanais, le roumain et, jusqu'à un certain point, le grec) doivent leurs «balkanismes» aux relations étroites qu'entretenaient les différents groupes ethniques ; mais, en général, il n'en faudra pas chercher l'origine dans le bulgare, quoique le vieux- et le moyen-bulgare présentent déjà certaines particularités propres à favoriser le développement de la flexion analytique et de l'article postposé. Mais l'origine des innovations ne nous importe que très peu ; ce qui est plus important, c'est le fait que, par ses balkanismes, le bulgare s'est éloigné de plus en plus du serbo-croate ; cette opposition entre les deux langues a été rendue encore plus forte par le fait que le bulgare a renoncé également aux quantités vocaliques et remplacé l'accent musical par l'accent dynamique. Sous ce rapport aussi le serbo-croate a conservé son caractère ancien.

3. De quelle nature les relations préhistoriques entre les Bulgares et les Serbo-Croates étaient-elles ? Les tribus slaves qui s'étaient fixées au Sud du Danube, dans la Bulgarie actuelle, furent assujetties par une tribu non slave, qui franchit le Danube en 679 ; ces conquérants s'appelaient Bulgares, et leur nom passa ensuite à la population de leur État. L'empire bulgare s'étendit lentement vers

l'Ouest : ce n'est qu'en 809 que Serdica, c'est-à-dire Sofia, fut conquise, et peu avant 818 ou 819 la tribu des Timotchanes, qui tire son nom de la rivière Timok et qui doit avoir habité au Nord ou au Nord-Ouest de Sofia, se détacha des Bulgares et se soumit aux Francs. Les Timotchanes ne peuvent pas avoir été une tribu intermédiaire, rattachant les Bulgares aux Serbo-Croates, parce que ceux-ci se trouvaient au ix^e siècle bien plus loin vers l'Ouest. La tribu la plus orientale que l'on peut considérer comme faisant partie du groupe ethnique serbo-croate, étaient les Serbes, qui n'habitaient par sur le Danube ou sur la Save ou sur la Morava inférieure, mais dans le pays dit de Ras, c'est-à-dire dans la contrée montagneuse sur le Lim, sur la Drina supérieure avec la Tara et la Piva, sur l'Ibar et le cours supérieur de la Morava occidentale. Une expansion tant soit peu intensive vers l'Est ne commença que sous Nemanja, vers la fin du xii^e siècle, et ce n'est qu'au xiv^e siècle que Niš fut annexé à la Serbie. Il faut supposer que le territoire qui se trouvait entre les Serbes et les Bulgares n'a jamais été tout à fait vide ; car dès les temps préhistoriques la presqu'île balkanique avait été habitée par divers peuples qui, à la longue, furent romanisés ou grécisés jusqu'à un certain point ; mais on n'a aucune donnée sur des tribus slaves ayant habité ces contrées. Les *Abodriti qui vulgo Praedenecenti vocantur et contermini Bulgaris Daciam Danubio adjacentem incolunt*, mentionnés dans les annales franques sous l'année 824, habitaient, d'après cette indication géographique, plus vers le Nord. Et pour les Moraves aussi, localisés par quelques savants entre Ras et Serdica, on peut tout aussi bien supposer un autre habitat dans une partie quelconque du bassin d'une des rivières Morava ; nous ne possédons aucune donnée concrète, sauf l'identité du nom avec celui de ces rivières ; même en admettant qu'ils eussent habité effectivement sur le cours supérieur de la Morava méridionale, il n'y aurait pas de raison pour considérer cette tribu comme assez nombreuse pour pouvoir confiner à l'Est aux Bulgares et à l'Ouest aux Serbes, rattachant ainsi les uns aux autres. Les données historiques concordent donc avec les données linguistiques ; tout porte à croire que, après leur arrivée dans la presqu'île balkanique, les Bulgares et les Serbo-Croates n'ont pas confiné les uns aux autres

pendant plusieurs siècles. Les processus linguistiques, qui se sont accomplis d'une façon identique dans les deux langues, en premier lieu l'évolution de *or, ol, er, el* vers *ra, la, rě, lě*, tant au commencement qu'au milieu d'un mot, et le passage de *-ens* à *-e*, peuvent reposer sur une prédisposition commune importée par les deux groupes de tribus d'un habitat plus ancien, où ils confinaient les uns aux autres. On ne saurait le démontrer ; mais nous ne pourrions nier que les différences et les concordances linguistiques sont également manifestes ; et, d'autre part, les données, historiques et géographiques rendent une ancienne continuité bulgare-serbe dans la presqu'île balkanique peu probable. Si nous ne nous contentons pas de cette conclusion négative, et si nous nous posons la question de savoir quelle sorte de population a habité le territoire intermédiaire entre les Bulgares et les Serbo-Croates, nous devons avouer ne pas disposer de données historiques suffisantes. Cependant, l'hypothèse que je vais exposer me semble probable, d'autant plus qu'elle s'appuie sur des faits historiques.

Pendant l'empire romain, le grec était la langue commune dans le Sud et dans l'Est de la presqu'île balkanique, tandis que dans l'Ouest et dans le Nord c'était le latin. Dans la même période s'accomplit la grécisation ou romanisation d'une partie de la population. La frontière entre les deux territoires, déterminée sur la base d'inscriptions, de bornes, de monnaies, va à peu près d'Alessio, sur l'Adriatique, dans le sens oriental d'abord, coupe le Vardar au Sud de Skoplje, s'engage ensuite vers le Nord, pour choisir un peu plus loin, entre Niš et Sofia, une direction orientale ; dans le reste de son cours, elle s'approche peu à peu du Danube. Plus tard, diverses migrations firent changer considérablement l'aspect ethnique et culturel de la péninsule. L'élément roman se concentra et se maintint dans les villes situées sur la côte de l'Adriatique, dont la plupart furent cependant slavisées plus tard ; dans les provinces intérieures du pays le roman se conserva surtout chez les bergers de la montagne, qui le portèrent aussi dans des régions nouvelles. C'est ainsi que la Thessalie eut déjà au ^{xii}^e siècle une population romane considérable, et de nombreux Aromounes, ou Romans balkaniques, y sont encore à l'heure qu'il est ; d'autres groupes de

Romans ont traversé le Danube pour s'établir dans la Roumanie actuelle. Une théorie très répandue fait dériver l'origine du peuple roumain exclusivement des anciens Romans des Balkans, et la plupart de ceux qui croient à l'existence d'une population romane ancienne au Nord du Danube, dans l'ancienne Dacie, n'en admettent pas moins, cependant, aussi une invasion du côté Sud. Où était donc l'ancien habitat des Romans dans les Balkans? Un examen approfondi de la nomenclature géographique a montré que les anciens noms des villes romaines furent conservés surtout dans les provinces Dacia Mediterranea, Dardania et Praevalis, autrement dit dans la zone qui relie le Danube, au Nord et au Nord-Ouest de Sofia, à l'Adriatique, et qui forme la région intermédiaire mentionnée plus haut, où l'on ne trouve aucune trace d'anciennes tribus bulgares ou serbo-croates. Toutes les données concordent donc ensemble, si nous admettons que les deux groupes de Slaves balkaniques étaient séparés par une zone romane. Ce groupement ethnique s'est prolongé entre Sofia et le pays de Ras probablement jusqu'en 1200, ou même au delà de cette époque; dans l'Ouest il s'est dissous peut-être plus tôt. Dans différentes contrées, tant dans l'ancienne Bulgarie que dans les régions anciennement habitées par des Roumains et par des Albanais, doit s'être développé à la longue une symbiose de divers éléments ethniques. C'est cette hypothèse qui nous explique le mieux ce que le prince Troubetzkoj appelle la «ligue» des langues balkaniques; et le caractère du dialecte mixte qui sépare actuellement le bulgare du serbo-croate, se trouve aussi par là facilement expliqué. Si ce dialecte est parlé dans une ancienne région romane, il doit être né par la prise de contact entre Serbo-Croates et Bulgares, résultat de la densité décroissante de la population romane, par suite d'émigrations; or, le caractère du dialecte de transition est entièrement conforme à cette conception. Ce dialecte n'est ni purement serbe, ni purement bulgare; il n'offre pas non plus le tableau d'un mélange de traits anciens de ces deux langues; il a des particularités bulgares, mais celles-ci sont des balkanismes, qui étaient encore étrangers au vieux-bulgare; en revanche, les traits serbo-croates de ce dialecte mixte sont très anciens, plus anciens que la période littéraire du serbe. Les voici :

la confusion des deux *jers* en position forte ; le *u* de φ ; la représentation de *tj*, *kt*, *dj* par *ć*, *dž* ou par *ǩ*, *ǧ*, *č*, *dž* ; le groupe initial *u-* pour *vũ-* ; la première personne du pluriel en *-mo*, le génitif pronominal en *-ga*, les pluriels *ruke*, etc., avec la désinence de la flexion molle. Par contre, nous trouvons les balkanismes suivants, que le bulgare a aussi : déclinaison analytique, article postposé (seulement dans une partie des dialectes de transition) ; un comparatif se composant du positif précédé de *po* ; le futur formé par le présent de *χοῦῆτι* et celui du verbe principal ; l'abandon de l'infinitif ; le pronom personnel double ; en outre, deux innovations bulgares, difficilement datables : la suppression des quantités et un accent dynamique. Cette répartition des particularités linguistiques des deux langues n'admet qu'une seule conclusion, à savoir : que le dialecte de transition était serbe à l'origine, mais que dans la suite, il a traversé avec le bulgare une période d'évolution commune. Cette conception ne saurait être ébranlée par l'argument que les « balkanismes » que le bulgare et le territoire de transition ont de commun ne sont pas d'origine bulgare, mais d'origine romane ou albanaise ou peut-être même grecque. Cette remarque, qui est tout à fait juste, ne change rien au fait que le bulgare pur et la zone de transition qui tous les deux ont adopté ces balkanismes, sont des territoires contigus, sans frontière linguistique nette, ce qui dénote un contact réciproque.

4. Nous quittons le dialecte de transition appelé aussi dialecte du Timok et de Prizren, qui sépare le bulgare pur du serbo-croate pur, et qui, dans l'Ouest, forme la transition entre le serbo-croate et le macédonien, sur lequel nous insisterons maintenant. Son origine et son histoire comportent moins d'unanimité que celles du bulgare du royaume de Bulgarie. L'accord parfait ne règne que sur un seul point : à savoir qu'en se rendant dans la direction Nord-Sud, on traverse, près de Skoplje, une frontière linguistique qui sépare le dialecte du Timok et de Prizren, ou plutôt le type occidental de ce dialecte, appelé dialecte de la Morava méridionale, d'une langue sensiblement différente. C'est là le macédonien *stricto sensu*. Que savons-nous sur le macédonien, dans les différentes périodes de son

existence? Lorsque les tribus slaves se répandirent dans la presqu'île balkanique, au VI^e et au VII^e siècle, quelques-unes poussèrent assez loin vers le Sud, jusqu'en Macédoine, et même jusqu'en Grèce. Dans ce pays-ci disparurent peu à peu les parlers slaves, et nous ne disposons guère d'autres données que celles fournies par les noms propres, pour nous renseigner sur le degré de parenté entre ces parlers et les autres langues slaves de la péninsule. On a beaucoup écrit et discuté sur ce sujet ; comme je n'ai pas de connaissances suffisantes ni de toponymie ni de grec postclassique, je n'aborde pas cette question, d'autant plus que ceci n'est nullement nécessaire pour avoir une opinion suffisamment fondée sur le plus ancien slave de la Macédoine. Une grande partie des manuscrits écrits en vieux-slave ecclésiastique vers l'an 1000 et au XI^e siècle, proviennent de Macédoine, et reflètent différentes particularités des parlers de ce pays. Il en est de même de la période du bulgare moyen ; il est même possible de localiser un certain nombre de manuscrits macédoniens de cette époque. Or, en étudiant les textes de ces deux périodes, on constate facilement qu'ils furent écrits en bulgare. Qu'il nous suffise de signaler quelques particularités : *tj*, *kt*, *dj* sont devenus *št*, *žd* ; les jers en position forte deviennent *e*, *o* ; jusqu'à la fin du XI^e siècle, les voyelles nasales sont distinguées assez rigoureusement, comme dans les autres textes bulgares, et à partir du XII^e siècle nous constatons un regroupement, également d'après les mêmes principes que dans le bulgare oriental. Le caractère bulgare des textes macédoniens se manifeste d'autant plus nettement, si on les confronte avec les manuscrits vieux-slaves écrits en Moravie ou en Bohême, où, sous l'influence des langues parlées dans ces contrées, s'était développé un type linguistique un peu différent du type ordinaire de la langue littéraire. Certes, quelques manuscrits offrent des problèmes qui attendent encore leur solution ; c'est ainsi que le *u* de *ϕ*, que nous trouvons dans deux manuscrits vieux-slaves, à savoir dans le *Codex Marianus* et dans le *Glagolita Clozianus*, présente des difficultés ; c'est une déviation du type macédonien régulier ; mais cette anomalie isolée ne saurait ébranler la conception qu'on s'est faite du vieux-macédonien, conception basée sur des matériaux abondants.

Autrefois il y avait aussi des Slaves en Albanie. Vers la fin du ix^e siècle l'évêché de Clément, disciple de Cyrille et de Méthode, comprenait surtout des régions qui font actuellement partie de l'Albanie ; à l'heure qu'il est il y a encore dans ce pays quelques petites enclaves slaves, étudiées à fond par M. Mazon, et, en outre, le slave a laissé beaucoup de traces dans les mots d'emprunt et dans les noms géographiques. M. Seliščev, qui a examiné ces matériaux, arriva au résultat que l'ancienne population de l'Albanie parlait le bulgare, sauf la partie Nord-Ouest, où l'on trouve des traces distinctes de serbo-croate. La population bulgare d'Albanie ne peut guère être venue que de Macédoine ; pendant plusieurs siècles, les deux pays ont formé une unité ethnographique ; nous constatons donc l'existence d'une chaîne ininterrompue de parlers bulgares, s'étendant de la Bulgarie actuelle par la Macédoine jusqu'à l'Adriatique.

De nos jours les parlers slaves de la Macédoine ont un caractère hybride. Nous y trouvons toutes sortes d'innovations linguistiques. Certaines d'entre elles reposent sur une évolution indépendante : par exemple la substitution à l'accent libre de quelques autres types d'accentuation qui varient avec les régions. Mais nous y trouvons aussi des phénomènes qui nous rappellent le serbo-croate, et qui ne sauraient être expliqués comme des serbo-croatismes ; il s'agit là en premier lieu de la prononciation $k^{\sim}$, $g^{\sim}$ (ou $t^{\sim}$, $d^{\sim}$; $ć$, $dž$), qu'on rencontre fréquemment à côté de $šč$, $ždž$, et qui, dans certains parlers, les a supplantés à peu près entièrement. D'ailleurs dans les cas où on a conservé les sons bulgares, on les prononce dans bien des parlers, non pas comme $št$, $žd$, mais comme $štš$ ($šč$), $ždž$, souvent à timbre très mouillé. En revanche, nous trouvons en Macédoine la représentation bulgare des jers et des voyelles nasales. Comment faut-il expliquer cela ? Je donnerai un aperçu des principales hypothèses concernant l'origine du macédonien moderne, en partant des écrits du professeur A. Belić, qui à trois époques a émis à ce sujet trois opinions différentes. Dans un ouvrage de 1913, intitulé : *Les Serbes et les Bulgares dans la ligue balkanique et dans leur guerre réciproque*, M. Belić estimait qu'autrefois, à l'époque de Cyrille et de Méthode, le macédonien méridional formait avec le

bulgare une unité linguistique ; dans la suite, grâce à une colonisation serbe, venant du Nord et visant surtout la Macédoine occidentale, serait né un dialecte, que Belić appelle serbo-macédonien, dialecte subsistant jusqu'à nos jours. Les sons *ć*, *dž* auraient été introduits grâce à l'influence serbe, ainsi que la prononciation *e* pour l'ancien *ě*, par laquelle le macédonien et le bulgare occidental se distinguent du bulgare oriental, qui prononce *a* : de la même façon, M. Belić expliquait encore le *u-* initial au lieu de *vǔ-* et de *vĩ-*, les cas sporadiques d'une prononciation serbe de la voyelle *o* et des jers, et certaines particularités de la morphologie et du lexique. Une telle conception me semble très probable ; je préférerais seulement souligner un peu plus le caractère bulgare du plus ancien macédonien slave dans toute son étendue, les éléments serbes étant relativement récents. Lorsque, au xiv^e siècle, sous le règne de Stefan Dušan, l'empire serbe étendit son domaine loin vers le Sud, ceci peut avoir amené une colonisation des territoires nouvellement conquis, suivie d'une fusion des différents éléments ethniques et d'un certain degré de serbisation de la langue. Cependant, M. Belić n'en resta pas à cette opinion. En 1919 il publia son livre *La Macédoine*, dans lequel il distinguait entre un dialecte occidental et oriental ; ces deux dialectes auraient coexisté dès l'arrivée des tribus slaves ; le dialecte oriental, qui nous est connu par le vieux-slave ecclésiastique, n'aurait pas fait partie du bulgare, mais s'y rattacherait pourtant de très près, tandis que le dialecte occidental serait d'origine serbo-croate. Comme échantillon de ce dialecte, M. Belić citait le parler de Galičnik, caractérisé par ces trois particularités : *ć*, *dž* ; *t̃*, *d̃* de *tj*, *dj* ; *šč*, avec un *č* très mouillé, de *stj*, *skj* ; *e*, *o* pour les jers. Tout récemment, en 1935, M. Belić a consacré à ce parler de Galičnik un livre spécial, où, sur un point essentiel, il est revenu à son ancienne opinion en considérant les traits serbo-croates du macédonien comme importés ; seulement il ne les fait plus partir du Nord, mais du Sud et de l'Ouest. Il a tenu compte maintenant du fait que les textes macédoniens du moyen-âge ne sont pas écrits en serbo-croate, ce qui doit empêcher tout savant de supposer dans cette province l'existence d'un ancien dialecte d'origine serbe. Cependant, il estime qu'en Grèce et en Albanie, pendant quelques

siècles, auraient vécu des tribus parlant un dialecte «vieux-štokavien», autrement dit une espèce de serbo-croate; ces groupes auraient émigré en Macédoine dès la fin du ^x^e siècle ou du commencement du ^{xii}^e siècle, en y introduisant les sons *ć* et *dž*. Quant aux *šč*, *ždž* mouillés, M. Belić les considère aussi comme importés. Pour autant que ces sons continuent un ancien *stj* ou *skj*, *zgj*, comme c'est le cas à Galičnik, ils seraient d'origine «vieux-štokavienne»; mais, comme représentants de *tj*, *dj*, ils seraient des archaïsmes provenant d'un dialecte, apparenté au vieux-slave ecclésiastique, qui, comme le vieux-štokavien, aurait été importé en Macédoine par le Sud, notamment de certaines parties de la Thessalie et de l'Épire; ici la prononciation très ancienne des groupes *šč* et *ždž*, qui dans le vieux-slave ecclésiastique fut remplacé par *št* et *žd*, se serait maintenue.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, M. Belić revient par ces hypothèses à sa conception de 1913; sa nouvelle théorie ne diffère de l'ancienne que sur un seul point seulement, notamment en ce qui concerne le foyer des serbo-croatismes. A mon avis il a remplacé par là quelque chose de réel par une hypothèse à laquelle la réalité est étrangère. L'expansion de l'État serbe au ^{xiv}^e siècle est un fait historique et une expansion ethnique, culturelle et linguistique pouvait bien en être la conséquence. En revanche, des tribus parlant štokavien sont en Grèce et en Albanie une quantité hypothétique, et toutes les sources sont muettes sur une pénétration de tribus pareilles en Macédoine. En outre, il y a des objections d'ordre chronologique: quelques siècles encore après la période de migration supposée par M. Belić, la langue des textes macédoniens était bulgare. Je signalerai encore le fait, constaté aussi par M. Belić lui-même, que, dans la Macédoine septentrionale, l'empreinte serbo-croate se fait sentir beaucoup plus fort que dans le midi de cette province. M. Belić attribue cela à une extension plus intensive du dialecte vieux-štokavien dans ces contrées. Il y a là de nouveau une hypothèse indémontrée et indémontrable, tandis qu'en admettant une expansion serbo-croate partant du Nord, nous comprenons par là même le haut degré de serbisation de la région qui était la moins éloignée du foyer. Nous ne devons nullement

nous étonner du fait que l'influence des colons serbes n'ait agi si fortement que sur une partie du fonds linguistique, tandis qu'une autre partie n'en fut guère atteinte. En effet, nous constatons dans toutes sortes de territoires linguistiques que l'évolution a lieu d'une façon pareille. Résumant mon opinion sur les hypothèses de M. Belić, je constate avec satisfaction que, sur le point que je regarde comme le plus essentiel, le savant serbe est revenu à sa théorie de 1913, et j'exprime l'espoir qu'il le fera également en ce qui concerne le problème moins essentiel de la provenance des serbismes. De même que le «vieux-štokavien» méridional, je considère aussi le deuxième dialecte qui, d'après M. Belić, serait importé du Sud, comme une invention superflue. Ce dialecte serait un proche parent du vieux-slave ecclésiastique, c'est-à-dire qu'il ferait partie du groupe linguistique bulgare. Or, nous avons tout aussi peu de données historiques concernant une invasion de ces Bulgares méridionaux que sur celle des «Vieux-Štokaves»; je préfère donc, plutôt que d'admettre une migration entièrement indémontrable de ce genre, regarder, comme d'autres l'ont fait aussi, le *šč* comme une continuation de *št*, bien compréhensible dans les parlers où ce groupe avait conservé sa prononciation mouillée; car *št*~ pouvait devenir facilement *štš*. Dans une partie des parlers le *šč* (*štš*) est devenu dur, par exemple dans les parlers bulgares de l'Albanie du Sud, étudiés par M. Mazon.

5. En exposant les idées de M. Belić, nous avons mentionné déjà une autre particularité du macédonien, à savoir : la prononciation *e* de la voyelle slave *ě*. Nous devons y insister encore, ne fût-ce que par le fait que la double évolution de *ě*, qui est le critère principal de la bipartition des dialectes bulgares, ne doit pas être passée sous silence dans un aperçu de la géographie linguistique du slave méridional. Le territoire bulgare est traversé par une isoglosse importante, qui va de la mer Égée, près de Salonique, jusqu'au Danube, à l'Ouest de Nikopol, c'est-à-dire dans un sens Sud-Ouest-Nord-Est. A l'Est de cette ligne, le *ě* est devenu *a*, devant lequel les consonnes sont mouillées; à l'Ouest, par contre, il est devenu *e*. Dans certains parlers la prononciation vieux-bulgare *ä* s'est main-

tenue jusqu'à nos jours. Il résulte du cours de cette isoglosse que la prononciation *e* ne se rencontre pas seulement en Macédoine, mais aussi dans une vaste région à l'Est de ce pays. On a supposé que cette prononciation venait du serbe, dont les dialectes orientaux présentent également un *e* ; nous trouvons entre autres cette théorie chez M. Belić. Mais il y a une autre opinion, suivant laquelle le *e* est le produit d'un développement indépendant du bulgare occidental. Les partisans de cette théorie peuvent se réclamer de l'extension du *e* sur une très grande étendue en dehors de la Macédoine ; mais il ne s'agit pas là d'une preuve péremptoire, parce que parfois des phénomènes linguistiques, après avoir franchi les frontières de leur territoire primitif, pénètrent jusque dans des régions lointaines, sans que nous comprenions la cause d'une telle expansion. Un argument plus important est le suivant : déjà au XII^e siècle, le *a* au lieu de *e* (*ä*) apparaît dans des manuscrits bulgares ; déjà à cette époque-là cette prononciation se bornait à la partie orientale de la Bulgarie, tandis que dans les parlers occidentaux on prononçait *ä*, ce qui était tout simplement un trait conservateur de ces parlers ; au XII^e et au XIII^e siècle, il n'était pas encore question d'influence serbe. Eh bien ! ce son ouvert *ä* peut être devenu un peu plus fermé sans qu'il y ait eu là une influence du serbe. Mais si l'on veut admettre une coopération de deux forces, à savoir : 1) une certaine tendance du bulgare occidental à la prononciation fermée du *ä* vieux-slave, 2) une tendance à l'expansion du *e* serbo-croate, une hypothèse pareille, sans être démontrable, est du moins possible. La phonologie apportera-t-elle un jour la solution, en nous prouvant que l'évolution *ä* > *e* résulté nécessairement de la structure du système vocalique du bulgare occidental ?

6. Nous passons au groupe occidental, se composant du slovène et du serbo-croate. Actuellement chacun de ces deux territoires linguistiques a sa propre langue littéraire, et ces deux langues diffèrent tellement l'une de l'autre qu'on ne saurait se comprendre mutuellement sans connaissances préliminaires. Il en est de même de la langue populaire des deux peuples. Le slovène, considéré en lui-même, est aussi très différencié, plus que le serbo-croate, quoique

ce dernier s'étende sur un territoire beaucoup plus vaste. En examinant les relations de parenté, au point de vue historique, nous constatons que, malgré les grandes différences actuelles, les deux langues forment un groupe qui, quelques siècles encore après qu'il se fut fixé dans son territoire historique, était peu différencié, de sorte que des innovations pouvaient se répandre sur le groupe entier sans rencontrer d'obstacles. Pour ce qui concerne le slovène, nous avons la chance de posséder dans les *Feuillets de Freising* un monument linguistique très ancien, quoique de petit volume. Ce texte a été écrit probablement vers l'an 1000. Or, ici nous trouvons déjà quelques innovations phonétiques et morphologiques qui se rencontrent aussi en serbo-croate, à savoir le *r* au lieu de *ž* (*tere*, mais aussi *nicacose*), la désinence pronominale du génitif en *-ga*, le *k* de *tj*, *kt*. Cette dernière graphie, qui indique probablement l'occlusive palatale *ḳ* ou *ṭ* (ces sons sont si près l'un de l'autre qu'il est difficile de les distinguer), se rencontre aussi dans les plus anciens textes serbo-croates ; la palatale occlusive s'est conservée jusqu'ici dans le čakavien et aussi dans le «morave méridional», d'où elle a été importée en Macédoine. Dans le reste du serbo-croate, elle devint *č*, et en slovène et en timokien *č*. A côté de cette consonne, le serbo-croato-slovène a eu un *ǵ* ou *ḍ* sonore, qui devint *dž* en štokavien, *dž* en timokien, *j* en čakavien et en slovène ; ce processus avait eu lieu avant l'époque des *Feuillets de Freising*.

Nous avons donc affaire ici à un cas très ancien de différenciation dialectale dans le cadre du groupe serbo-croato-slovène. Il est difficile de dire à quelle époque remontent les plus anciens phénomènes dialectaux. D'après l'opinion de quelques savants, certaines différences que nous connaissons de l'époque historique seraient déjà nées dans la patrie commune des tribus slaves ; d'autres ont combattu cette opinion ; je crois qu'ils ont raison. On arrive de plus en plus à comprendre, en se basant entre autres sur la forme phonique des mots d'emprunt, que les différentes tribus, en arrivant dans leurs territoires historiques, parlaient encore, en général, un slave commun très peu changé. Entre leurs migrations et leurs premiers textes s'écoulèrent dans certaines régions trois à quatre siècles, ailleurs davantage encore. Cette période est amplement suffi-

sante même pour expliquer une différenciation dialectale radicale. D'autre part, d'anciennes différences pouvaient disparaître par suite d'une assimilation réciproque des tribus, le nivellement linguistique étant favorisé par le degré minime de la différenciation. En disant cela, j'ai en vue la communication de Constantin Porphyrogénète sur l'immigration des Croates et des Serbes, qui, jusqu'au commencement du VII^e siècle, auraient habité une région au Nord des Carpates. Faisant abstraction de la question de savoir si la tradition est juste, nous ne tenons qu'à faire remarquer que des considérations d'ordre linguistique ne s'opposent pas à son authenticité. En effet, au VII^e siècle, les différences entre les dialectes slaves occidentaux et méridionaux étaient encore si minimes qu'une tribu occidentale, en se mêlant avec des Slaves méridionaux, pouvait s'assimiler à ceux-ci en peu de temps, en ce qui concerne la langue. Beaucoup d'autres processus de de genre, où l'assimilation ethnique coïncidait avec l'assimilation linguistique, peuvent avoir eu lieu sans avoir laissé de traces notables dans les dialectes actuels. En cas de silence de la tradition historique, nous sommes dépourvus de toutes données propres à nous faire connaître les mouvements des peuples.

Avant de discuter la différenciation du groupe serbo-croato-slovène, nous entendons signaler une particularité conservatrice commune aux deux langues, au serbo-croate et au slovène, par laquelle elles se distinguent des autres langues slaves : nous entendons la distinction des deux intonations des syllabes longues. Le slave commun a connu une distinction pareille. Mais le slave commun est séparé du slovène et du serbo-croate par beaucoup de siècles, durant lesquels l'ancien système des intonations a changé considérablement par toutes sortes d'allongements, d'abrégements, de mutations d'accent, de changements du mouvement tonique. Même dans le cadre du groupe slovéno-serbo-croate, on constate une différenciation géographique notable. Cependant, tout ce groupe a conservé les différences d'intonation à titre de catégorie phonologique, par opposition aux autres langues slaves. Si nous comparons l'un à l'autre les deux grands dialectes serbo-croates, le čakavien et le štokavien, nous constatons que le premier possède un système d'intonations plus conservateur, qui diffère d'ailleurs déjà consi-

dérablement de celui du slave commun. Dans le štokavien, il y eut toutes sortes de modifications, entre autres, le ton ascendant fut remplacé, sauf dans les parlers posaviens, par un ton descendant. On serait donc porté à croire que la distinction des intonations a cessé d'exister. Mais il n'en est pas ainsi, parce que le štokavien a créé un ton ascendant nouveau, en se servant pour cela du fait que l'accent fut retiré d'une syllabe dans tous les mots où il ne frappait pas la syllabe initiale ; or, les syllabes qui ainsi obtinrent l'accent eurent dorénavant une intonation ascendante. C'est ainsi que le serbo-croate a conservé, malgré toutes sortes de regroupements, la distinction traditionnelle entre deux intonations ; le slovène en a fait de même. Comment expliquerons-nous que ce groupe linguistique soit resté plus fidèle à la tradition slave que les autres langues, spécialement en ce qui concerne l'intonation ? C'est à la phonologie de chercher une réponse à cette question.

7. On divise généralement le serbocroate en trois dialectes : le štokavien, le čakavien et le kajkavien. Ce dernier dialecte constitue une transition vers le slovène. Les trois noms sont dérivés des trois mots *što*, *ča*, et *kaj*, qui, dans les trois territoires, ont la fonction du pronom interrogatif «quoi?». Quoique les particularités de ces dialectes n'aient pas toutes les mêmes isoglosses, on indique généralement sur les cartes dialectales les contours de chaque dialecte par des lignes, et non par des zones. Dans la majeure partie du territoire serbo-croate on parle štokavien ; le čakavien est parlé sur une bande de littoral qui comprend la partie occidentale de la Croatie et une partie de la Dalmatie, ainsi que dans les îles situées en face jusqu'à Korčula et Lastovo, et dans une partie de l'Istrie ; le kajkavien, parlé entre la Drave, au Nord, et la Save et la Kupa, au Sud, et aussi dans beaucoup d'endroits au delà de ces rivières, le štokavien du slovène ; au Sud-Ouest le kajkavien confine au čakavien. Le slovène offre un aspect très bigarré ; la carte des dialectes, publiée par le professeur Ramovš, en donne une image exacte. Les parlers septentrionaux et occidentaux, séparés du reste du slovène par des frontières naturelles, qui s'opposèrent à l'expansion de toutes sortes d'innovations, sont archaïques. Voici quelques-

uns de leurs archaïsmes : la conservation du groupe *dl*, changé en *l* dans toutes les autres parties du slave méridional, et même déjà dans le vieux-slave ecclésiastique ; le préfixe *vy* ; toutes sortes de particularités d'intonation et de quantité.

Il est très difficile de reconstruire l'évolution du groupe slovéno-serbo-croate et de ses dialectes ; ce problème est plus embrouillé que celui des rapports du groupe entier avec le bulgare. Cela s'explique, entre autres, par les très nombreuses migrations qui ont eu lieu à différentes époques et qui, dans la plupart des cas, ont été provoquées par la domination turque et par les insurrections et guerres s'y rattachant ; les recherches faites à ce sujet par le regretté professeur Cvijić en donnent une image suggestive.

Sur l'origine du kajkavien les professeurs Belić et Ramovš ont émis des opinions différentes. D'après Ramovš, ce dialecte aurait fait partie, à l'origine, du groupe slovène ; mais depuis le *xl^e* siècle, au cours duquel le territoire kajkavien fut annexé à l'empire croate, une croatisation de la langue se serait produite, en raison de laquelle nous devons considérer le kajkavien actuel comme un dialecte serbo-croate. En revanche, M. Belić distingue trois sous-dialectes du kajkavien ; pour le dialecte oriental, il admet une origine štokavienne, pour le dialecte du Sud-Ouest une origine čakavienne, et pour le dialecte du Nord-Ouest une origine slovène. Récemment, M. Ivšić, professeur à l'Université de Zagreb, a consacré une recherche importante au kajkavien, dans laquelle il examine surtout les systèmes des accents et des intonations des différents parlers. Il s'abstient de conclusions définitives concernant les anciens rapports de parenté ; mais parce qu'il considère comme de «vieux parlers» ces parties du domaine kajkavien qui, par une particularité importante de leur intonation, se rapprochent du slovène, il me donne l'impression de préférer la théorie de M. Ramovš. Cependant, cette question est encore loin d'être résolue.

Il en est de même de la question concernant la place du čakavien dans le groupe serbo-croato-slovène. Le čakavien offre certaines ressemblances avec le slovène ; nous avons signalé plus haut le *j* venant de *dž*, qu'on rencontre déjà dans les *Feuillets de Freising* ; en outre les deux dialectes ont des règles similaires pour les méta-

tonies ; mais parce qu'elles sont moins rigoureusement appliquées en čakavien, celui-ci fait l'impression de constituer une espèce de dialecte intermédiaire entre le slovène et le štokavien. Est-ce qu'autrefois l'unité slovéno-čakavienne était plus étroite ? Dans ce cas les transitions graduelles que nous constatons à l'époque historique entre le čakavien et le štokavien seraient de date plus récente. Ou bien le čakavien avait-il, dès les temps les plus reculés, des rapports directs tant avec le slovène qu'avec le štokavien ? A mon avis cette question n'est pas encore susceptible d'une réponse définitive. Nous avons affaire ici à un problème analogue à ceux qui se présentent dans d'autres parties du monde slave ; on peut le formuler ainsi : la langue-mère commune, dont procèdent le slovène et le serbo-croate, s'est-elle scindée à un moment donné en dialectes, entre lesquels le contact a été rompu complètement pendant une certaine période ? Ou bien y a-t-il toujours eu une continuité entre le čakavien et le slovène d'une part, et entre le čakavien et le štokavien d'autre part ? Il me semble moins vraisemblable qu'il y ait eu des rapports directs entre le slovène et le štokavien ; en effet, une extension du štokavien si loin vers le Nord ne peut guère être admise pour les temps préhistoriques.

Lors des discussions portant sur les rapports entre le štokavien et le čakavien, ce sont surtout le parler de Raguse (Dubrovnik) ainsi que les dialectes bosniaques qui donnèrent lieu à des débats. Le ragusain, que nous connaissons si bien d'après les œuvres de l'école de poètes du xvi^e et du xvii^e siècle, fait sans doute partie du štokavien, quoiqu'on puisse constater une influence double du čakavien ; l'une, pré littéraire, émanait des parlers populaires, la seconde était purement littéraire. En ce qui concerne le bosniaque, il faut signaler une recherche consacrée par M. Dolobko à la langue de douze documents du xiv^e siècle, écrits en Bosnie. Le résultat en fut le suivant : sur les phénomènes qui peuvent être considérés comme des čakavismes, un, à savoir le *j* au lieu de *dž*, se rencontre dans tous les manuscrits ; un autre phénomène, l'ikavisme, c'est-à-dire la prononciation *i* de l'ancien *ě*, se trouve dans quatre manuscrits, le groupe *šč* au lieu de *št* dans un manuscrit et ceci seulement dans des noms géographiques ; le *j* de *l'*, le groupe *ja* de *je*, le *n* final

au lieu de *m* manquent complètement. En ce qui concerne l'ikavisme, il est douteux que l'on doive le considérer comme une particularité čakavienne ; quant aux autres phénomènes, je crois qu'ils ne nous permettent pas d'opérer un choix parmi ces deux possibilités : ou bien un dialecte purement čakavien avait pénétré autrefois très loin en Bosnie, où il subit l'influence d'un dialecte štokavien envahisseur, ou bien il y eut entre les deux dialectes un territoire de transition dès les temps les plus reculés.

L'ikavisme, que nous venons de mentionner, exige un examen spécial ; et celui-ci n'est pas possible sans que nous insistions sur le problème entier de l'évolution serbo-croate de la voyelle *ě*. Ce problème est d'autant plus important que l'évolution différente du *ě* sert généralement de critère pour le groupement des parlers štokaviens ainsi que čakaviens. Dans les dialectes du serbo-croate le *ě* a donné naissance à des sons différents, ce qui tient au fait qu'il occupait une place isolée dans le système vocalique, chose qui est difficilement tolérée par une communauté linguistique. L'ancien serbo-croate avait, outre les cinq phonèmes

$$\begin{array}{ccc} & a & \\ e & & o \\ i & & u, \end{array}$$

un *ĩ* et un *ě*. Dans la majeure partie des dialectes le *ĩ* se confondit avec *a* ; le *ě*, à l'origine probablement un son plus fermé que *e*, avait dans le système vocalique une position faible, lui aussi, parce qu'il n'avait pas de pendant dans la série *o-u*. Par conséquent la langue tendait à transformer le *ě* de façon à le rendre plus adéquat au système, pour quel but elle s'engagea dans des voies différentes. Le štokavien présente trois représentations de *ě* ; dans l'Est on prononce *e*, c'est pourquoi ce dialecte s'appelle *ékavien* ; le midi et le centre sont *jekaviens*, c'est-à-dire on y prononce *je* pour la brève, *ije* ou *iê* pour la longue ; dans l'Ouest c'est la prononciation *i* qui domine, d'où le nom *ikavien*. Par cette évolution la symétrie du système vocalique fut rétablie dans la plupart des parlers, la voyelle importune située entre le *e* et le *i* cessant d'exister comme phonème indépendant. L'irrégularité ne subsista que dans les parlers où l'on prononce la diphtongue *iê* ; le groupe *ije*, réparti en deux syllabes,

n'est pas un phonème, mais se compose des trois phonèmes *i*, *j*, *e*, très fréquents dans d'autres positions aussi, mais la diphtongue *ie* est un phonème à part, qui continue à troubler la symétrie, parce qu'il n'y a pas de *uo* à côté. Ce son *ie*, et non pas le groupe *ije* était dans la poésie ragusaine le représentant normal de *ě*, et il en est toujours ainsi dans certains dialectes. Là où, à côté de *ie*, on prononce aussi *ije*, nous pourrions considérer ce dernier groupe comme normal et le *ie* comme une simple variante, mais là où l'on ne prononce que *ie*, une conception pareille est impossible.

Dans le territoire čakavien il y a trois dialectes, l'un ékavien, le second ikavien, tandis que dans le troisième dialecte l'on prononce, suivant que le son subséquent est une dentale dure ou une autre consonne, *e* ou *i*. L'ékavien est parlé dans l'extrême Nord-Ouest ; il confine au dialecte qui emploie les deux voyelles ; et l'ikavien est le dialecte le plus oriental limitrophe du štokavien ikavien. Ce qui nous intéresse ici ce sont surtout les rapports entre les deux dialectes ayant le *i*, dont l'un est čakavien, l'autre štokavien. Ceux qui croient qu'autrefois les relations directes entre le štokavien et le čakavien ont été interrompues pendant des siècles, sont portés à regarder l'ikavisme comme un phénomène d'origine čakavienne, qui fut conservé dans les régions où immigra une population štokavienne. Mais il serait difficile de concilier une telle hypothèse avec les relations très étroites existant entre l'ikavien et le jekavien. En disant cela, nous pensons surtout à quelques parlers de la zone-frontière entre les deux dialectes, où le *ě*, lorsqu'il était long, devint *i*, tandis que le *ě* bref devint *je*. Cette répartition rappelle beaucoup une évolution analogue dans le tchécoslovaque et ce parallélisme nous montre que, comme dans cette langue-là, le *i* peut être considéré dans le serbo-croate aussi comme une continuation de la diphtongue *ie*. L'ikavien pourrait donc être un jekavien modifié. Ceci est vrai avant tout en ce qui concerne le štokavien, mais, lorsque nous examinons l'histoire de l'ikavisme čakavien, nous rencontrons des faits présupposant plutôt une ancienne monophongue *e* devenue plus tard *i*. Je n'insiste pas sur cette question difficile ; elle ne pourrait être traitée sans un examen de beaucoup de détails. Notre conclusion est négative : il y a des données qui

font croire à une origine différente de l'ikavisme čakavien et štokavien, ce qui pourrait corroborer l'idée que le čakavien et le štokavien ont été jadis des dialectes nettement distincts, mais comme ces données ne sont pas péremptoires, nous hésitons à considérer les deux ikavismes comme étant d'origine différente. Avant de quitter l'ikavisme, notons encore que dans une grande partie du štokavien occidental les catholiques et les musulmans prononcent *i*, et les orthodoxes *ije*, *je*. Ce groupement des dialectes d'après la confession attire notre attention sur un nouveau facteur, qui rend la géographie linguistique serbo-croate encore plus compliquée. Il faut qu'on se pose la question si un pareil groupement de dialectes fut opéré par des migrations ou par des liens culturels entre coreligionnaires.

8. L'histoire du groupe serbo-croato-slovène est pleine d'énigmes qui attendent encore leur solution, c'est là la conclusion de notre examen. D'ailleurs, ni dans cette conférence, ni dans les leçons précédentes, nous ne nous sommes proposé de résoudre les différentes controverses dans le domaine de la linguistique historique et de la dialectologie des langues slaves. Ce serait là une tâche prématurée et présomptueuse. Pour le moment il faut dans bien des cas se contenter de poser nettement les problèmes et de grouper, dans chaque cas particulier, les faits permettant une comparaison avec des phénomènes analogues à l'intérieur et en dehors du slave. Cette méthode nous mènera parfois à des conclusions comportant une forte dose de probabilité. Mais un progrès essentiel de nos idées ne deviendra possible qu'à partir du moment où nous connaissons mieux les lois suivant lesquelles évolue l'intuition collective d'une communauté, qui se reflète dans sa langue. Le meilleur moyen pour arriver à cette connaissance consiste dans l'étude typologique comparée des différentes langues et de leurs dialectes. Puisse donc la linguistique continuer à travailler, dans la conviction à la fois fière et modeste que, tout en servant ses propres intérêts, elle contribue en même temps considérablement à l'étude des fonctions sociales de l'esprit humain, qui, d'une part, rendent possible l'existence des «langues», et d'autre part doivent à ces «langues» mêmes leur déploiement si varié.



Library

IAS, Shimla

491.8 V 26 L



00017232